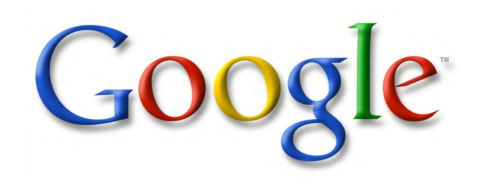
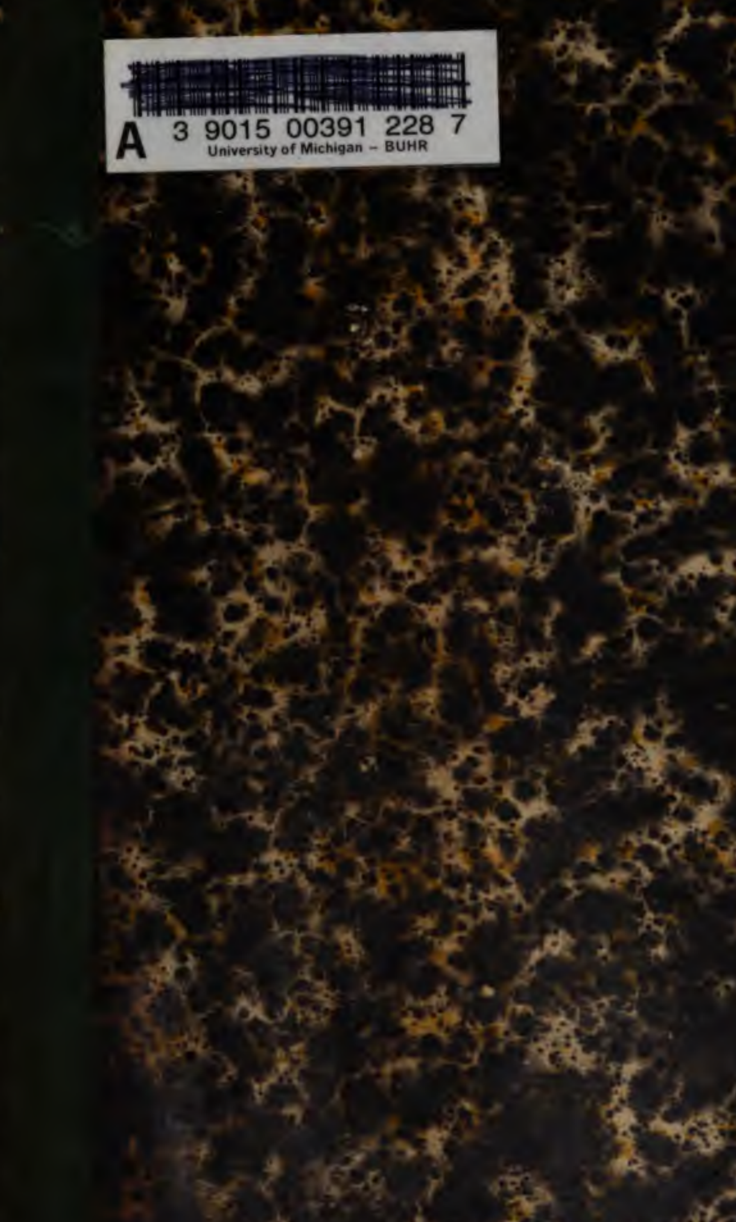





SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE





COURS D'ÉTUDES.

PHILOSOPHIE ÉLÉMENTAIRE.

ONTOLOGIE, PSYCHOLOGIE, IDÉOLOGIE.

Rambouillet. — Imprimerie de Raynal.

PRÉCIS

D'UN

COURS DE PHILOSOPHIE
ÉLÉMENTAIRE,

PAR

LE COMMANDEUR PINHEIRO-FERREIRA, SILVESTRE

Ministre d'État honoraire,
Membre de l'Académie des Sciences de Lisbonne,
[redacted]ales et politiques
de l'Institut de France,
de l'Académie-Stanislas de Nancy,
de la Société littéraire et de l'Institut historique de Rio-de-Janeiro, etc., etc.

ONTOLOGIE, PSYCHOLOGIE, IDÉOLOGIE.

PARIS,
ÉDOUARD GARNOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Pavée Saint-André-des-Arcs, 7.

1841.

AVERTISSEMENT.

Tout ouvrage élémentaire doit nécessairement satisfaire à quatre conditions. Il doit d'abord contenir tous les principes fondamentaux de la science; puis il doit en faire l'application aux principales questions. En troisième lieu, il faut qu'il réponde aux objections qui pourraient ébranler la croyance des élèves, si elles ne lui étaient pas connues d'avance. Et enfin on ne doit pas laisser ignorer à ceux-ci les diverses doctrines enseignées par les principaux écrivains qui ont traité les mêmes sujets.

Le Cours de Philosophie que nous publions ici satisfait-il à ces quatre conditions?

Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement. Mais, comme cette affirmation pourrait rencontrer de l'incrédulité de la part de ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de juger d'après le peu d'étendue de l'ouvrage, il faut que nous nous expliquions.

Nous entendons par principes élémentaires d'une science, ceux que les élèves peuvent et doivent retenir par cœur. On comprend que le nombre ne doit pas en être bien considérable : première raison pour que l'ouvrage, sans être incomplet, ne soit pas très-volumineux.

Cependant, les questions importantes qui divisent les philosophes sont nombreuses ; et, dès-lors, comment les renfermer dans un petit espace? Ici il faut distinguer. Un très-grand nombre de questions ne sont dues qu'à des définitions inexactes ou même fausses, qu'on n'a pas songé à examiner, et encore

moins à remplacer. Ainsi, du moment qu'on en aura substitué d'autres qui écartent toute équivoque, on aura, par ce seul fait, éliminé toutes ces questions.

Le nombre de celles qui restent, après cela, n'est pas fort considérable, et l'on pourrait les traiter directement, sans trop augmenter le volume de l'ouvrage.

Mais nous avons avisé à un autre moyen d'être encore plus concis, sans être moins clair ni moins complet.

Quelque soin qu'on mette dans l'exposition des principes, il est presque impossible de se faire aisément comprendre sans avoir recours à des exemples. Nous avons tiré parti de cette nécessité, en faisant entrer dans les exemples les questions qu'il importait de faire connaître à l'élève. Par ce moyen, nous atteignons deux buts à-la-fois : nous éclaircissons les principes par l'exemple ; et, en choisissant pour exemple une thèse controversée, nous mettons sous les yeux de

l'élève une question. Mais nous rattachons cette question à des principes déjà démontrés et, par ce moyen, nous faisons voir de quel côté est la vérité.

Ce que nous disons au sujet des questions de la science est applicable aux objections qu'il convient de prévenir, car elles aussi disparaissent pour la plupart en présence d'une bonne définition. Quant à celles auxquelles l'élève ne trouverait pas facilement la réponse, en les rapprochant des principes enseignés, nous leur avons consacré un petit nombre de notes.

C'est aussi ce que nous avons fait au sujet des doctrines enseignées par les divers philosophes; en nous bornant toutefois à celles qui méritaient une mention spéciale.

Toutes les autres questions, objections ou notions historiques, n'étant pas d'une nécessité absolue pour les élèves, nous avons cru ne pas devoir en surcharger ces élémens; d'autant plus qu'étant destinés à servir de

base aux leçons que de savans professeurs seront appelés à faire sur la science, c'est à eux à y suppléer par des expositions et des développemens, soit pour mieux expliquer les principes, soit pour exercer les élèves, en leur faisant faire des applications.

Une chose qui n'a pas peu contribué à nous permettre d'être concis, sans rien retrancher de ce qui est essentiel, c'est l'ordre des matières que nous avons adopté.

Les écrivains qui, commençant leur enseignement par la logique, passent à la psychologie et de là à la métaphysique, non-seulement commettent une faute grave, parce qu'ils renversent l'ordre des idées, mais tombent nécessairement dans de fréquentes répétitions.

Nous disons qu'ils renversent l'ordre des idées, parce qu'ils enseignent dans la logique comment on doit diriger les facultés intellectuelles, avant d'avoir appris ce que sont ces

facultés. Or cela est l'objet spécial de la psychologie.

Puis, maintes doctrines, surtout de la psychologie, sont inintelligibles pour les personnes qui n'ont aucune notion des principes communs à toutes les sciences, principes qui font partie de la métaphysique, autrement dite, l'ontologie.

D'où il suit que l'enseignement de cette partie de la philosophie doit précéder celui des deux autres.

Dans ce siècle éminemment historique, on ne manquera pas de se demander à quelle école, ancienne ou moderne, appartiennent ces élémens de philosophie.

La plupart des critiques, pour satisfaire à cette question, feraient la comparaison entre les doctrines de l'auteur et celles des diverses écoles. C'est une méthode trop compliquée et rarement heureuse.

Il est à-la-fois plus simple et plus sûr de comparer leurs définitions, car les doctrines,

si elles ont été logiquement déduites, ne peuvent qu'en être les conséquences rigoureuses.

Mais il y a encore un autre point de vue sous lequel cette comparaison peut se faire, et c'est celui de la méthode.

Cela établi, on reconnaîtra aisément que ces élémens se conforment au principe commun aux écoles d'Aristote et de Platon parmi les anciens, et de Bacon, Leibnitz, Locke et Condillac parmi les modernes; c'est-à-dire le principe de ne faire aucun pas qu'en se fondant sur des définitions précédemment données, et en s'abstenant d'admettre, soit dans les définitions, soit dans les raisonnemens, des expressions métaphoriques ou qui n'aient pas été définies.

En commençant par donner la théorie de la définition, l'auteur a signalé quelles sont les expressions, qui, étant indéfinissables, et dont la valeur ne peut s'apprendre que moyennant la sensation immédiate, doivent

être employées comme base pour définir toutes les autres expressions.

La simple comparaison de nos définitions avec celles desdits philosophes indiquera suffisamment combien nos doctrines doivent différer des leurs. *Amicus Socrates, amicus Plato; sed magis amicus veritas.*

Paris, ce 31 décembre 1840.

PRÉCIS

D'UN

COURS DE PHILOSOPHIE

ÉLÉMENTAIRE.

INTRODUCTION.

1. Les connaissances humaines, considérées sous le point de vue le plus général, peuvent se partager en *connaissances isolées* et en *connaissances* réunies de manière à former un corps de *science*.

2. Pour que les connaissances forment un corps de science, il faut le concours de cinq conditions, que l'on peut regarder comme autant d'élémens de la science en général, savoir : des *faits*, une *nomenclature*, un *système*, une *théorie* et une *méthode*.

3. Le premier pas, dans l'étude de la

nature, ne va pas au-delà de la connaissance des individus, ou pour mieux dire, nous ne faisons d'abord qu'observer des états individuels dans chaque objet. C'est à ces observations isolées qu'on donne le nom de *faits*.

4. Pour désigner ces faits, ainsi que leurs diverses nuances, on a besoin d'un certain nombre de noms et de phrases dont la variété devra nécessairement augmenter à proportion qu'il nous faudra exprimer distinctement et avec clarté de nouveaux faits. L'ensemble de ces expressions et de ces phrases constituent la *nomenclature* de la science.

5. Cependant, à mesure que le nombre de ces observations isolées s'accroît, nous remarquons que non-seulement elles se disposent d'elles-mêmes en différens groupes dans notre esprit, mais que chaque objet, compris dans un de ces groupes, possède une propriété ou un ensemble de propriétés qui lui sont communes avec tous les autres objets compris dans le même groupe. On donne à chacun de ces groupes le nom de *classe*, et,

à la propriété ou ensemble de propriétés communes à tous les objets de ce groupe, on donne celui de *caractère de la classe.*

6. Mais de même qu'un premier coup d'œil nous a fait apercevoir tous les objets distribués dans un certain nombre de classes, un examen plus attentif nous fait remarquer que chaque classe est un ensemble plus ou moins considérable de groupes, et ceux-ci d'autres encore, jusqu'à ce qu'on arrive à un dernier groupe composé de simples individus. Ce dernier groupe reçoit le nom d'*espèce.*

7. Tous les groupes intermédiaires, depuis la classe jusqu'à l'espèce, sont désignés par les noms d'*ordre*, de *genre*, de *famille*, etc., etc.; et l'ensemble de tous les faits individuels, ainsi divisés en familles, classes, ordres, genres et espèces, constituent ce qu'on appelle un *système.*

8. Il ne suffit pas cependant, pour que nos connaissances deviennent de la *science*, que nous possédions un grand nombre de *faits*, que nous ayons une riche *nomenclature*,

ni que ces faits se trouvent régulièrement distribués en système, il faut encore que nous puissions signaler la *cause* et la *raison* de chaque *effet*; et cette cause étant donnée, il faut que nous puissions parvenir à en indiquer tous les effets possibles. C'est là ce qu'on appelle la *théorie* de la science (1).

9. Mais l'édifice élevé, on a besoin de se rendre compte du procédé par lequel on y est parvenu, c'est-à-dire il nous faut remarquer où l'on s'est trompé et où l'on a trouvé juste, car il importe de bien connaître les écueils à éviter dans la suite et quelle est la marche à adopter, tant pour l'*observation des faits* que pour la *formation d'une nomenclature*, la *confection d'un système* et la *déduction d'une théorie*. L'ensemble des règles qu'on pourra se créer pour satisfaire à ces quatre conditions, est ce qu'on appelle la *méthode*, ou, mieux encore, la *philosophie de la science*.

10. On comprend donc que chaque

(1) Voir A, notes à l'Introd., à la fin du volume.

science doit avoir sa philosophie, mais aussi qu'il doit y avoir une philosophie commune à toutes les sciences (1).

11. En effet, l'art d'observer, le traité du langage, celui des systèmes et celui des théories en général, applicables à toutes sciences en particulier, sont les quatre élémens dont se compose ce que tout le monde entend par l'expression de *philosophie* en général.

12. L'art d'observer, considéré dans sa plus grande généralité, n'est que l'art de raisonner ou de penser, envisagé aussi en général, sans égard à ce qui est particulier à telle ou telle branche des connaissances humaines (2).

13. Le traité du langage embrasse la grammaire générale, et a pour objet d'exposer les principes servant de base aux langues des diverses nations, et auxquels on devra se conformer dans la nomenclature des sciences.

(1) Voir B, notes à l'Introd., à la fin du volume.

(2) Voir C, notes à l'Introd., à la fin du volume.

14. Le traité des systèmes doit tracer les règles à observer dans la classification, soit des objets, soit des phénomènes qu'il s'agit de coordonner.

15. Le traité des théories enseigne le mode de saisir les rapports qui rattachent les effets aux causes d'où ils tirent leur origine. On a donné à l'ensemble de ces doctrines le nom d'*étiologie* ou *théorie de la causalité*.

16. En rapprochant les unes des autres les différentes parties qui concourent à former la philosophie générale, on a reconnu qu'un certain nombre de doctrines sont communes à toutes; et après avoir précisé l'ensemble de ces principes communs à toutes les diverses branches des connaissances humaines, on est convenu d'en composer une science spéciale sous le nom d'*Ontologie*. C'est par ces principes généraux que nous débuterons dans notre *Cours de Philosophie* (1).

(1) Voir D, notes à l'Introd., à la fin du volume.

17. Les écrivains qui ont traité de philosophie ont suivi différentes méthodes qui toutes peuvent se ramener à deux : l'une se fait un devoir de ne jamais employer les expressions que dans le sens propre, écartant avec soin toute figure et ne procédant jamais dans ses raisonnements qu'appuyée sur des définitions formulées de la manière la plus exacte possible, toutes les fois qu'il se présente une expression qui doive et puisse être définie. C'est la méthode suivie par Aristote et que nous observerons soigneusement.

18. L'autre méthode consiste à employer l'expression figurée de préférence à l'expression propre, toutes les fois que l'on croit par ce moyen s'énoncer d'une manière plus frappante. Cette méthode caractérise l'école de Platon (1).

19. Lorsqu'une personne à qui nous adressons la parole nous comprend, c'est qu'elle attache aux mots dont nous nous sommes servi un nombre plus ou moins con-

(1) Voir E, notes à l'Introd., à la fin du volume.

sidérable d'idées identiques avec celles que nous y attachons nous-mêmes. Plus ce nombre est considérable, mieux nous avons été compris.

20. Si, au contraire, les expressions que nous avons employées n'ont éveillé dans l'esprit de cette personne aucune des idées que nous y attachons, nous disons ne pas avoir été compris.

21. En pareil cas, le seul moyen de nous faire comprendre, c'est de nous expliquer sur le sens que nous attachons aux expressions employées, explication qui consiste à faire l'énumération des idées que ces expressions éveillent dans l'esprit de ceux qui en font usage, dans des circonstances pareilles à celles où nous nous trouvons. C'est là ce qu'on appelle *définir.*

22. Ainsi, remarquons-le bien; définir une expression, c'est énumérer les idées qu'elle éveille dans l'esprit de ceux qui s'en servent dans des cas analogues à celui que la définition est destinée à éclaircir.

23. L'art de définir suppose : 1° Qu'il

faut énumérer toutes les idées que l'expression réveille dans l'esprit des personnes qui s'en servent; 2° qu'on ne doit mentionner que les idées qui, dans ces occasions, sont communes tant aux personnes qui parlent qu'à celles qui les écoutent; 3° qu'il ne faut faire entrer dans la définition que les idées suscitées par l'expression dans des cas analogues à celui dont il s'agit. Motivons ces trois conditions.

24. Quant aux deux premières, on comprend aisément que, lorsqu'on nous demande le sens d'une expression quelconque, on ne se soucie pas de savoir ce que tel ou tel individu peut avoir eu l'intention de désigner en l'employant, mais ce qu'elle signifie dans l'usage général, c'est-à-dire ce qui se passe de commun dans l'esprit de la personne qui parle et de celle qui écoute, toutes les fois qu'elles se comprennent. Toute idée que l'on y ajouterait, fausserait l'intention dans laquelle on s'est appliqué à définir; une seule de ces idées communes à toutes, que l'on omettrait, rendrait la définition incomplète.

25. La troisième condition est fondée sur ce que, chaque mot ayant plusieurs significations, cette multiplicité de sens ne provient que de ce qu'on n'y attache pas toujours les mêmes idées; ce serait donc donner une fausse définition que d'énumérer, dans un cas, les idées qui ne répondent à l'expression dont il s'agit que dans un autre cas. Supposons, par exemple, qu'il s'agit du mot *or*; cette expression n'éveille pas dans l'esprit des personnes peu instruites les mêmes idées que dans l'esprit d'un orfèvre, ni chez celui-ci les mêmes idées que dans celui du chimiste. Il faudra donc distinguer pour lequel de ces trois cas on veut définir le mot or. Ainsi, en s'adressant au vulgaire, il serait non-seulement superflu mais faux d'énumérer des idées qui ne conviennent qu'à l'orfèvre; de même que si l'on s'adresse à l'orfèvre, d'énumérer des idées qui ne conviennent qu'au chimiste.

26. La définition peut être simple ou complexe. Elle est simple toutes les fois qu'on la construit avec des mots qui, étant compris par la personne à qui l'on s'adresse, n'ont

pas besoin d'être définis, ou qui échappent à la définition ; elle est complexe lorsque dans sa composition entrent d'autres définitions, attendu que les mots que nous aurions à employer ont eux-mêmes besoin d'être définis.

Pour donner un exemple de ces deux sortes de définition, supposons qu'il s'agisse de définir ce que c'est que *punir un délit*. En disant que c'est *corriger le coupable et réprimer ceux qui seraient tentés de l'imiter*, nous aurons donné une définition simple ; mais si, craignant que les mots *corriger* et *réprimer* ne soient pas assez compris, nous mettons à leur place leurs définitions, alors celle de l'expression en question deviendrait une définition complexe. Voici comment on aurait pu la formuler : Punir un délit c'est faire souffrir au coupable une série de privations jusqu'à balancer, non-seulement chez lui, mais chez ceux qui pourraient être entraînés par son exemple, le penchant au désordre.

Les philosophes de l'école de Platon diraient, que punir c'est appliquer à une personne atteinte d'une maladie morale un

traitement propre à étouffer chez elle le germe du mal et à empêcher chez d'autres la contagion que l'on doit en appréhender (1).

27. Nous disons que certains mots ne peuvent être définis, et ces mots sont ceux qui, ne représentant chacun qu'une seule idée, ne peuvent donner lieu à une énumération d'idées et, par conséquent, à une définition; telles sont les idées de couleur, de son, d'odeur, d'identité, de diversité, d'unité, de simultanéité, de succession, etc.

28. On ne peut transmettre la signification de ces mots aux personnes qui l'ignorent, que moyennant la sensation immédiate que l'on fera éprouver à ces personnes.

29. La méthode à suivre pour arriver à une bonne définition, se réduit à prendre au hasard un certain nombre de phrases usuelles où l'expression se trouve employée dans le sens qu'il s'agit de déterminer; ensuite, à supposer que nous avons besoin de constater la

(1) Voir F, notes à l'Introd., à la fin du volume.

vérité de ces phrases. En faisant le rapprochement des argumens employés, l'idée qui se reproduira commune dans tous ces argumens, est celle représentée par l'expression qu'il s'agissait de définir.

Par exemple : si je veux définir le mot *droit*, je prends les phrases suivantes où ce mot se trouve : « Les parens ont le droit de » punir leurs enfans. Les enfans ont le droit » d'être élevés par leurs parens. Chacun a » le droit de disposer librement du fruit de » son travail. » Je suppose ensuite qu'on me conteste la vérité de ces assertions; pour les prouver je dirai :

« Si les parens n'ont pas le droit de punir » leurs enfans, ceux-ci deviendront vicieux » et incorrigibles, car il n'y a dans la société » personne autre qui puisse les réprimer en » temps et lieux; de là il résulte une infinité » de maux, tant pour les enfans eux-mêmes » et pour leurs parens, que pour la société.

» Si les enfans n'ont pas le droit d'être » élevés par leurs parens, ils resteront sans » éducation, les lois n'ayant pas pourvu au-

» trement à ce besoin social; d'où résulte-
» ront les plus graves inconvéniens pour
» toute la société en général et pour les en-
» fans eux-mêmes en particulier.

» Si chacun n'a pas le droit de disposer li-
» brement du fruit de son travail, tout le
» monde se bornera à l'acquisition de ce
» qui est indispensable, sans chercher à avoir
» un superflu, ni même un fonds de ré-
» serve dont la disposition peut lui être con-
» testée. Ainsi, avec la richesse privée dispa-
» raîtra la richesse publique, et avec elle les
» arts de la civilisation. La ruine de la
» propriété des citoyens sera le précurseur
» de la dissolution sociale. »

Ce qui, dans toute cette argumentation, correspond au mot *droit*, c'est que de l'exercice de la faculté attribuée aux parens de punir leurs enfans, de la charge imposée de veiller à leur éducation, et enfin, de la libre disposition du fruit de son travail confiée à chaque citoyen, il résulte le plus grand bien possible, tant pour la société en général que pour chacun de ses membres en particulier.

D'où il suit que dans tous les cas analogues à ceux desdites phrases, le mot *droit* signifie « l'ensemble des jouissances d'où il » résulte le plus grand bien possible pour » tous en général et pour chacun en parti- » culier. »

3o. Après avoir montré la méthode qu'il conviendrait de suivre pour définir une expression donnée, nous allons exposer celle qui doit servir à constater si une définition, dont on veut examiner la justesse, est réellement exacte.

Rien n'est plus facile, car il suffit de prendre au hasard un certain nombre de phrases où se trouve l'expression dont on veut éprouver la définition. On met celle-ci à la place de l'expression dans chacune desdites phrases, et, si l'on remarque qu'elle en change le sens, on doit conclure qu'elle n'est pas exacte. Mais si, au contraire, le sens de la phrase n'est nullement altéré par cette substitution, on devra conclure que la définition est l'équivalent de l'expression et que, par conséquent, elle est exacte.

Par exemple : supposons que l'on avait défini le mot *devoir* en disant que c'est « l'en-
» semble des sacrifices indispensables pour
» assurer le plus grand bien de tous en gé-
» néral et de chacun en particulier. »

Je prends les phrases inverses de celles que nous venons de prendre pour exemple dans la note précédente, savoir : « Le de-
» voir des enfans c'est de se soumettre aux
» punitions qui leur seront infligées par leurs
» parens. C'est un devoir pour les parens
» que d'élever leurs enfans. C'est un devoir
» pour chacun que de respecter la propriété
» d'autrui. »

Nous n'avons qu'à substituer la définition ci-dessus indiquée à la place du mot *devoir*, dans ces trois phrases, et elles se trouveront converties en celles-ci : « Si les enfans se
» soumettent à la punition infligée par leurs
» parens ; si les parens se soumettent aux
» charges inséparables de l'éducation qu'ils
» auront à donner à leurs enfans ; si chacun
» respecte la propriété d'autrui, quels que
» soient les sacrifices qu'il en puisse coûter,

lités, tout rapport, s'appelle un *objet*, un *individu*, une *chose*, une *entité*, un *être*.

5. Les qualités matérielles sont les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, l'antistase (§ 7), l'étendue, la chaleur, le froid, les agrémens et les désagrémens. L'idée d'*espace* est inséparable de celle d'étendue.

6. Les qualités immatérielles sont la sensibilité, la spontanéité, le plaisir, la peine, les agrémens et les désagrémens (1).

7. Nous appelons antistase la qualité que l'on reconnaît dans les corps au simple contact, et à laquelle on ne saurait appliquer aucune des autres dénominations mentionnées au § 5.

La qualité que nous désignons ici par le mot antistase est communément désignée par le mot résistance. Elle est encore la même qu'on désigne par le mot *poids* et quelquefois aussi par celui de *tactilité*. Mais le mot résistance a le défaut d'admettre d'autres significations; il est, par conséquent,

(1) Voir A, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

ONTOLOGIE.

1. L'*Ontologie* a pour objet les notions générales, communes à toutes les connaissances humaines.

2. La connaissance des faits, ce premier élément de toutes les sciences, consiste dans l'observation de quelque qualité ou de quelque ensemble des qualités.

3. Les qualités sont matérielles ou immatérielles, absolues ou relatives, propres ou communes, essentielles ou accidentelles.

Aux qualités relatives on donne aussi le nom de *rapports*.

Aux qualités accidentelles on donne aussi le nom d'*accidens*, de *modes* ou de *modifications*.

4. Toute qualité, tout ensemble de qua-

lités, tout rapport, s'appelle un *objet*, un *individu*, une *chose*, une *entité*, un *être*.

5. Les qualités matérielles sont les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, l'antistase (§ 7); l'étendue, la chaleur, le froid, les agrémens et les désagrémens. L'idée d'*espace* est inséparable de celle d'étendue.

6. Les qualités immatérielles sont la sensibilité, la spontanéité, le plaisir, la peine, les agrémens et les désagrémens (1).

7. Nous appelons antistase la qualité que l'on reconnaît dans les corps au simple contact, et à laquelle on ne saurait appliquer aucune des autres dénominations mentionnées au § 5.

La qualité que nous désignons ici par le mot antistase est communément désignée par le mot résistance. Elle est encore la même qu'on désigne par le mot *poids* et quelquefois aussi par celui de *tactilité*. Mais le mot résistance a le défaut d'admettre d'autres significations; il est, par conséquent,

(1) Voir A, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

trop vague. Les deux autres, au contraire, sont trop bornés, car chacun d'eux désigne un mode spécial d'éprouver la sensation qu'il s'agit de nommer ici. Il fallait donc trouver une expression à-la-fois générale et appropriée à cette seule sorte de sensation. N'en connaissant aucune dans la langue française, nous avons emprunté à la langue grecque celle d'antistase qui exprime exactement l'idée en question.

8. Sous le nom d'*agrémens*, soit matériels, soit immatériels, on entend la qualité qu'ont les objets de nous causer du plaisir; de même que par *désagrémens* on entend la qualité qu'ils ont de nous causer du déplaisir.

Par exemple, l'odeur d'une rose, la douceur du sucre, la beauté des formes, l'affabilité des manières, sont autant d'agrémens.

L'odeur de l'opium, le fracas du tonnerre, le rugissement du lion, le froid d'un cadavre, la figure sinistre d'un malfaiteur, etc., sont autant de qualités qui rendent désagréables et quelquefois même horribles les ob-

jets avec lesquels elles s'identifient, et à raison de quoi on les appelle des *désagrémens.*

9. Les qualités matérielles qui rendent agréables les objets, peuvent se réduire aux cinq choses suivantes : la beauté, l'harmonie, la suavité, la douceur et l'utilité.

10. Les qualités matérielles qui rendent désagréables les objets chez lesquels on les retrouve, sont : la laideur, la dissonance, la puanteur, une saveur rebutante, un toucher repoussant et, enfin, tout ce qui, dans l'objet, peut exister de nuisible, soit à un individu, soit à l'espèce humaine.

11. L'expression de laideur ne s'applique qu'aux objets qui offensent la vue ou le toucher. La beauté et l'harmonie embrassent les sensations de la vue, du toucher et de l'ouïe. La suavité et la douceur peuvent se vérifier dans toute sorte de sensations.

12. Sous le nom d'utilité on entend ce qui, en dernière analyse, produit plus de bien que de mal, non-seulement à tel ou tel individu de l'espèce humaine, mais à

toutes les personnes qui peuvent en ressentir les effets (1).

13. On appelle *bien* tout ce qui contribue, soit à la conservation, soit à la satisfaction, soit au perfectionnement de l'espèce humaine (2).

14. Les qualités immatérielles, qui rendent agréables les personnes qui les possèdent, sont : l'amabilité, les vertus, les talens et l'utilité qu'on en peut attendre ; celles qui les rendent désagréables sont : l'ineptie, les vices et tout ce qui, en elles, peut être nuisible à l'espèce humaine.

15. Il y a des mots qui ne sauraient avoir aucun sens, si l'on ne suppose l'existence de plusieurs objets. Si nous supposons, par exemple, qu'il n'existe ou n'ait jamais existé qu'un seul homme, les mots : *père*, *oncle*, *général*, etc., ne sauraient avoir aucune signification, mais si, outre le père, on suppose l'existence d'un autre

(1) Voir B, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

(2) Voir C, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

qu'on appelle son fils; si, outre l'oncle, on suppose l'existence de celui qu'on appelle neveu; et, enfin, si, outre celui qu'on appelle général, on suppose l'existence d'un certain nombre d'autres individus à l'ensemble desquels on donne le nom d'armée, ces expressions qui, d'abord, ne présentaient aucun sens, deviennent significatives.

C'est que, dans le premier exemple, on reconnaît dans le père la qualité de *cause* de l'existence de l'enfant; dans le second exemple, il y a l'idée d'*identité* que l'on reconnaît dans la personne du père de l'oncle et du grand-père de l'enfant; enfin, dans le troisième exemple, il se présente encore l'idée de *cause* dans la personne du général d'après les commandemens duquel l'armée agit.

Les qualités représentées par cette sorte de mots, reçoivent le nom de rapports.

16. Tous les rapports peuvent se réduire à cinq différentes sortes, savoir : d'identité, de diversité, de grandeur, de simultanéité et de succession.

17. De l'idée d'identité dérivent celles d'unité, d'invariabilité, de ressemblance, d'analogie et de conformité. (*Voir le tableau à la fin.*)

18. De l'idée de diversité dérivent celles de distinction, de multiplicité, de différence, de dissemblance, d'hétéregénéité, de variabilité, de mutabilité, de négation. (*Voir le tableau.*)

19. La grandeur, lorsqu'il s'agit de l'étendue ou de nombres, se nomme *quantité*; mais lorsqu'il s'agit de toute autre qualité, absolue ou relative, matérielle ou immatérielle, on donne à la grandeur le nom d'*intensité*.

C'est ainsi qu'en parlant d'une pièce de drap on dit qu'elle a une certaine *quantité* de mètres; et parlant de la population d'un pays on dit qu'elle monte à telle ou telle quantité d'habitans; mais s'il s'agit d'une couleur, d'un son, d'une odeur, d'un plaisir, d'une douleur, on dit qu'on se propose d'en déterminer l'*intensité*.

20. On dit d'une grandeur qu'elle est *fi-*

nie, lorsqu'on veut indiquer qu'il y en a une autre plus grande qu'elle.

21. On la nomme *infinie* lorsqu'on veut dire qu'elle *peut* devenir plus grande que toute autre grandeur que l'on proposerait.

C'est dans ce sens, qu'en parlant, par exemple, de l'axe d'une parabole, on dit qu'il est infini, ce qui veut dire qu'on peut toujours le produire jusqu'à ce qu'il soit plus grand que toute droite proposée, sans que pour cela il cesse d'être l'axe de la parabole, car les branches de cette courbe peuvent aussi être produites indéfiniment. Il n'en est pas de même à l'égard du diamètre d'un cercle, car on ne pourrait le prolonger au-delà du point où il rencontre la circonférence, sans qu'il cesse d'être le diamètre de ce même cercle. C'est aussi pour cela qu'on le dit *fini* conformément à la définition que nous avons donnée de ce mot au paragraphe précédent.

22. On appelle infiniment petite la grandeur que nous supposons susceptible d'être toujours diminuée, de manière à pouvoir

devenir plus petite que toute autre grandeur qu'on nous proposerait.

Par exemple : on dit quelquefois que l'on suppose tel arc de cercle infiniment petit; cela veut dire : que si l'on suppose qu'une certaine grandeur B est tellement petite qu'on puisse la négliger dans le calcul sans qu'il en résulte d'erreur appréciable, nous pouvons toujours supposer un arc de cercle plus petit que B et qui cependant continuera d'être un arc du même cercle. On n'en pourrait pas dire autant du diamètre, lequel ne peut être plus petit que le double du rayon, sans cesser d'être le diamètre du cercle respectif.

23. Si l'on fait le rapprochement des définitions contenues dans les trois paragraphes précédens, on remarquera que le mot *fini* désigne *un état actuel* de l'objet auquel on l'applique, tandis que les mots *infini* ou *infiniment grand* et *infiniment petit* ne signifient pas un *état effectif et actuel*, mais servent uniquement à indiquer la *possibilité* que les objets, auxquels on les rapporte, ont de va-

rier d'état, pour devenir plus grands ou plus petits que toute autre grandeur que l'on voudra.

D'où il faut conclure : qu'on peut très-bien dire d'un objet qu'il est actuellement fini, car cela signifie qu'il est actuellement plus petit qu'un autre, ce qui est toujours vrai ; mais il est irrationnel de dire d'un objet, quel qu'il puisse être, *qu'il est actuellement infini*, c'est-à-dire actuellement plus grand que tout autre, car le double de cet objet serait déjà plus grand que lui. On en doit dire autant au sujet de l'expression *infiniment petit*, car si l'on voulait affirmer d'un objet qu'il est *actuellement infiniment petit*, c'est-à-dire *actuellement plus petit que toute autre grandeur*, on dirait une absurdité, car la moitié de l'objet serait déjà plus petite que lui.

24. De l'idée de distance dérivent celles de position, de situation et de mouvement. (*Voir le tableau.*)

25. On donne le nom d'*espace* à l'ensemble de plusieurs distances, et il peut être linéaire, superficiel ou de capacité.

26. On appelle *espace linéaire* l'ensemble des distances entre les points situés sur une même ligne.

27. On appelle *espace superficiel* l'ensemble des distances d'un point donné dans une surface à tous les points situés dans la même surface.

28. On appelle *espace de capacité* l'ensemble des distances d'un point donné à tous les autres points situés autour de lui dans toutes les directions.

29. Lorsqu'on veut indiquer que la distance entre différens objets a augmenté ou diminué, on dit que quelques-uns de ces objets ou tous se sont mis en mouvement.

30. Si l'on choisit quelques-uns de ces objets pour les considérer comme autant de points de départ, c'est-à-dire par rapport auxquels nous nous proposons de compter les variations de distance que pourront subir tous les autres objets sur lesquels porte notre observation, on désigne cette supposition en donnant à ces objets l'épithète de *fixes* ou *immobiles*. Tous les autres, dont

nous supposons que les distances varient par rapport à eux, sont désignés par l'épithète de *mobiles*.

31. L'idée de simultanéité, appliquée à deux corps quelconques, est inséparable de celle de distance ou de contact entre ces deux corps; mais réunie à celle de succession, elle donne origine aux idées de temps ou durée et de causalité.

32. Chaque ensemble des qualités simultanées d'un objet se nomme un *état* de cet objet.

33. L'ensemble des états successifs d'un objet s'appelle la *durée* de cet objet.

34. Si l'on considère cette durée comme une série dont chaque état est un terme, on donne à la série le nom de *temps absolu*, et chacun de ses termes est appelé un *moment* de temps.

35. Soit un objet dont les changemens constituent une série à termes égaux; par exemple, les mouvemens de l'aiguille d'une horloge. Supposons que sans faire attention au nombre de changemens subis par deux autres objets B et C, nous remarquons seu-

lement que la totalité des changemens subis par B a coexisté avec un nombre M des changemens de D, double des changemens N du même D qui ont coexisté avec les changemens éprouvés par C. On appelle M le *temps relatif* de B, et N le *temps relatif* de C, et on donne, en général, aux changemens qui ont eu lieu en D, le nom de *mesure des temps*.

36. Les qualités particulières à un ou à quelques-uns des états d'un objet se nomment des *qualités accidentelles* de cet objet.

37. Celles qui sont communes à tous les états du même objet se nomment des *qualités essentielles*; et l'ensemble de ces qualités s'appelle l'*essence* de l'objet.

38. L'ensemble des qualités, tant essentielles qu'accidentelles, d'un objet considéré dans un moment et dans un lieu donnés, se nomme la *substance* de cet objet dans ce moment (1).

39. L'ensemble des qualités d'un objet

(1) Voir D, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

considéré dans tous ses différens états et dans tous les momens de son existence, se nomme la *nature* de cet objet.

C'est ainsi que, parlant de l'eau, nous disons qu'il appartient à sa nature d'être tantôt glace, tantôt liquide, tantôt vapeur; ce qui veut dire : que l'ensemble de ces trois états, avec les qualités qui les distinguent, constituent ce qu'on appelle la *nature* de l'eau.

40. Les qualités qui ne se rencontrent que dans tel ou tel individu, ou dans telle ou telle classe d'individus, sont désignées par l'épithète de *propriété* de cet individu ou de cette classe.

41. Les propriétés peuvent être accidentelles ou essentielles. On distingue ces dernières par le nom d'*attributs*.

42. Pour qu'il y ait *ressemblance* entre deux objets, il suffit qu'il y ait identité de quelques-unes de leurs qualités, tandis que pour qu'il y ait de la *conformité* entre eux, il faut qu'il y ait identité de toutes leurs qualités qui ont rapport au point de vue sous le-

quel nous les comparons. Pour qu'il y ait *analogie* entre eux, il faut encore que les qualités dont on exige l'identité, soient des qualités essentielles.

43. Toute dissemblance est différence; mais lorsque la différence a lieu entre des qualités essentielles des objets que l'on compare, on leur donne le nom de *disparité* ou d'*incompatibilité*.

44. Lorsqu'on dit d'une qualité *qu'elle est dans la substance* d'un objet, on veut indiquer qu'elle fait partie de qualités que, aux termes du § 38, l'on appelle la substance de cet objet (1).

45. Lorsque parlant d'un objet qui, sans changer de lieu, a changé de qualités, on affirme que, *ce nonobstant, il est toujours le même;* ce qu'on entend dire par là, c'est qu'il y a, entre l'objet que nous avons sous les yeux et celui que nous avions observé auparavant, identité de lieu (2).

(1) Voir E, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

(2) Voir F, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

46. Les substances ou ensembles de qualités matérielles (§ 5) s'appellent des *corps*, de la *matière* (1).

47. Les substances ou ensembles de qualités immatérielles s'appellent des *esprits*. Les esprits qui se trouvent unis à des corps s'appellent des *âmes* (2).

48. Les corps dont la dimension ne peut être appréciée par aucun des moyens connus, à cause de leur extrême petitesse, se nomment des *monades* ou des *atomes*.

49. Les atomes, considérés comme étant des parties de quelques corps, se nomment des *molécules*.

50. L'ensemble des molécules d'un corps se nomment la *masse* de ce corps.

51. Le rapport numérique des masses de deux corps à volume égal, s'appelle la *densité* de ces corps.

52. Toutes les fois qu'il nous arrive d'observer qu'une substance M ne passe de l'état

(1) Voir G, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

(2) Voir H, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

A à l'état B qu'après qu'une autre substance N passe de l'état C à l'état D, et que jamais N ne passe à l'état D sans que M ne passe à l'état B, nous disons que M a *produit* en N le changement D, et nous donnons à M le nom d'*agent* ou celui de *cause* du changement de N; ce changement nous le nommons l'*effet* de l'action de M, car on appelle *action* de M le changement B que cette substance a subi. On donne aussi, à ce même changement, le nom de *raison* du changement D de la substance N, et on donne à N le nom de *patient*.

53. L'expérience montre, qu'en pareil cas, toujours après que le patient N a subi l'effet produit par l'agent M, celui-ci subit, à son tour, encore un changement E. On rend compte de cette observation en disant que le patient a *réagi* sur l'agent, et on donne au changement E subi par celui-ci, le nom d'*effet de la réaction*; car on appelle *réaction* le changement D du patient N, parce qu'il précède toujours le changement E subi par M; comme on avait nommé *action* le

changement B de M, parce qu'il précède toujours le changement D subi par N.

55. On dit aussi, en pareil cas, que M a la *faculté*, le *pouvoir*, la *force*, la *vertu* d'agir sur N ou de *produire* en lui l'effet D ; expressions qui, toutes, ne font que répéter la même chose, savoir : qu'on a observé constamment l'ordre ci-dessus indiqué des changemens B, D, E des deux substances M et N.

55. L'ensemble des changemens subis par une ou plusieurs substances précédant toujours tel ou tel effet, se nomme la *raison suffisante*, le *pourquoi* de cet effet.

56. L'ensemble des changemens éprouvés, tant par l'agent ou agens que par le patient, se nomme le *mode*, la *manière*, la *façon*, le *comment* cet effet a eu lieu.

57. On peut résumer la doctrine contenue dans les cinq paragraphes précédens dans ce simple énoncé, savoir : que pour que le rapport de causalité ait lieu, il faut le concours de deux substances, de trois changemens et de quatre momens. Les deux sub-

stances sont l'agent et le patient; les trois changemens sont : celui qui a lieu d'abord dans l'agent; celui qui suit toujours après dans le patient, et celui que, par contre-coup, éprouve encore l'agent. Les quatre momens sont : celui qui a précédé l'action; celui de l'action; celui de l'effet de l'action, et celui de l'effet de la réaction.

58. On donne souvent, par métaphore, le nom de *cause* à ce qui proprement devrait être appelé la *raison* d'un effet, et *vice versâ*, on donne à la *cause* le nom de raison. Ces impropriétés de langage n'ont pas toujours été sans inconvénient.

59. On distingue les causes en totales ou partielles, principales ou secondaires, efficientes, actuelles ou occasionnelles, effectives ou potentielles, réelles ou imaginaires, premières ou secondes, prochaines ou éloignées, casuelles ou fortuites, nécessaires ou spontanées; et ces dernières se partagent en instinctives ou mécaniques, en libres et en volontaires.

60. Toutes les fois qu'un effet D ne peut

avoir lieu dans une substance N qu'à la suite de certains changemens dans un certain nombre d'autres substances I, K, L, M, etc., on donne, à l'ensemble de ces substances, le nom de *cause totale*, et à chacune celui de *cause partielle* de D.

61. Si la part que les causes I, K ont eu à l'effet D est plus considérable que celle des causes L, M, on donne, aux deux dernières, le nom de *causes principales*, et aux deux autres celui de *causes secondaires*.

62. Lorsqu'on veut indiquer que certaines diverses causes, I, K, par exemple, précèdent toujours les autres L, M, on nomme celles-là des *causes premières*, *éloignées* ou *médiates*, et celles-ci des *causes secondes*, *prochaines* ou *immédiates*.

Quelquefois on confond les épithètes de *premières* et de *secondes* avec celles de *primaires* et de *secondaires*.

63. Lorsque, parmi les différentes causes qui concourent à produire un effet, on en aperçoit qui n'exercent d'autre influence que celle de déterminer le moment où cet effet

a eu lieu, on donne à ces dernières causes l'épithète d'*occasionnelles*, et à toutes les autres celle d'*efficientes*.

64. On dit qu'une substance est *cause effective* de tel ou tel effet, pour exprimer qu'elle l'a réellement produit dans le moment dont il s'agit.

65. Mais lorsqu'on veut indiquer que, bien que l'effet D ne se soit pas réalisé dans le moment dont il s'agit, c'est cependant la substance M qui le produit, toutes les fois qu'il a lieu, on dit: que M est la cause *potentielle de l'effet D*.

66. Lorsqu'on veut indiquer que le changement B de la cause M, auquel on donne le nom d'action de M (§ 52), est lui-même l'effet d'une autre cause L, on donne à M le nom de *cause nécessaire*.

67. Quelquefois cette épithète de nécessaire est prise dans un autre sens, savoir : pour indiquer que, sans la cause M, l'effet D n'aurait pas eu lieu. En ce sens, le mot *nécessaire* est synonyme d'*indispensable*.

68. Lorsque le changement B de la cause

M n'est pas l'effet d'une autre cause L, on donne à M le nom de *cause spontanée*; ce qui n'a lieu qu'à l'égard des esprits.

69. Lorsque l'esprit qui exerce des actes spontanés connaît quels doivent en être les résultats, et que cette connaissance est la raison totale ou partielle (§§ 52 et 58) de l'action B, on donne, à cette connaissance préalable, le nom de *motif*; à l'action B, celui d'*action volontaire* ou de *volonté*, et on appelle M une *cause volontaire* ou *douée de volonté*.

70. Les esprits qui, devant deux ou plusieurs motifs, tout le reste étant égal, agissent, tantôt selon l'un, tantôt selon l'autre de ces motifs, se nomment *libres*, et on donne à la faculté d'agir de la sorte, le nom de *liberté*. L'acte par lequel l'esprit se décide, d'après un motif plutôt que d'après un autre, s'appelle *choix* ou *option*.

71. Lorsque, ayant observé les actes de tel ou tel être doué de volonté, nous remarquons que là où nous reconnaissons plusieurs motifs, lui il n'agit jamais que d'après un de

ces motifs, nous disons qu'il est sans doute doué de volonté mais qu'il n'a point de liberté et qu'il agit par *instinct*.

72. Lorsque, en observant des actes spontanés, nous n'y remarquons rien qui nous permette de croire qu'ils dérivent d'un motif (§ 69), nous donnons, tant à ces actes qu'à l'être qui les a pratiqués, l'épithète de *mécaniques*.

73. Quoique l'âme humaine, ainsi que celles des autres êtres animés, soit la cause première de tous les mouvemens spontanés; il faut trouver encore la cause première de tous les autres mouvemens qui ont lieu dans ces mêmes êtres, l'homme y compris, ainsi que de ceux qui s'opèrent chez les végétaux et dans tous les êtres inorganiques.

Si nous envisageons donc l'ensemble des métamorphoses que l'univers a dû subir, en remontant par la pensée dans la série des siècles, il est évident que l'état du monde, à chaque moment où nous nous arrêterons, est la raison totale des changemens éprouvés dans le moment précédent par chacun des

êtres dont le monde se composait dans ce moment donné.

Cependant il faut qu'en remontant de métamorphose en métamorphose, nous arrivions à un état premier, lequel étant aussi nécessaire que tous ceux qui ont eu lieu après lui, suppose une cause spontanée ; de même que les actes spontanés de notre esprit sont la raison suffisante des mouvemens de notre corps, et notre propre existence le résultat des actes spontanés de ceux qui nous ont donné le jour.

Voilà comment nous sommes amenés à reconnaître l'existence d'un esprit, cause première de tout ce qui existe, et c'est cette cause première que nous nommons *Dieu* (1).

74. Les effets peuvent être actuels et effectifs, réels ou illusoires, possibles ou impossibles, probables ou improbables, certains ou douteux, incertains, contingens ; ces derniers se partagent en fortuits ou casuels

(1) Voir I, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

et spontanés, libres ou volontaires (1).

75. Les épithètes d'effectif, actuel, réel, spontané, libre et volontaire, ont été définies plus haut.

76. L'épithète de *possible*, appliquée à un effet, signifie une de deux choses, savoir : ou que la cause qui a coutume de le produire existe, ou qu'on ne saurait affirmer, sans contradiction, qu'elle n'existe ou n'existera pas à l'époque où l'on dit que l'effet est possible.

77. On dit qu'un effet est *impossible*, lorsqu'on veut indiquer que l'état actuel de la cause qui a coutume de produire cet effet, est différente de celui que l'on sait être la raison suffisante de cet effet.

78. Lorsque, au contraire, on veut indiquer que la cause de l'effet en question a subi le changement que l'on sait être la raison suffisante de cet effet, on dit que celui-ci est *certain*, *immanquable*, *infaillible*.

79. Mais si l'effet dépend d'un certain

(1) Voir K, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

nombre de causes, dont on sait que les unes existent, tandis qu'on ignore si les autres existent ou non, on dit que l'effet est *probable* ou *vraisemblable*; mais qu'il l'est d'autant plus que le nombre des causes partielles que l'on sait exister sera considérable. D'un autre côté, moins ce nombre sera grand, plus l'effet deviendra *improbable*, *invraisemblable*.

80. On dit qu'un objet a été non-seulement *produit* et *fait* mais *créé*, lorsqu'on veut indiquer que toutes les qualités essentielles de cet objet sont actuellement tout-à-fait différentes de celles qui le caractérisaient à une époque antérieure. En pareil cas, on donne à la cause qui l'a produit le nom de *producteur*, d'*auteur* et de *créateur*, à mesure que la différence dont nous venons de parler est considérable.

81. Pour mieux exprimer que toutes les qualités actuelles de l'objet, tant essentielles qu'accidentelles, sont différentes de ce qu'elles étaient auparavant, on dit qu'il a été *fait* ou *créé de rien*.

Tant dans ce cas que dans ceux mention-

nés au § précédent, on donne à l'objet le nom de *production*, *produit*, *création*, *créature* (1).

82. Le mot *rien*, et généralement toutes les expressions négatives, sans exceptions, signifient que l'objet dont il s'agit est différent d'un autre que l'on sous-entend.

Par exemple : lorsque, regardant dans l'intérieur d'une boîte, nous disons qu'il n'y a *rien* ; ce que nous voulons affirmer c'est que tout ce que nous y voyons est différent de ce que l'on cherchait. Et, en effet, on n'y voit que l'intérieur de la boîte même qui est différent de tout autre objet quelconque.

Lorsqu'on dit qu'il n'y a *personne* dans une chambre, ce qu'on veut dire c'est que tout ce qu'il y a dans cette chambre est différent de ce qu'on appelle une personne.

Lorsqu'on dit d'un événement qu'il *n'a jamais* existé, on veut dire que tous les événemens qui ont eu lieu sont différens de celui dont il s'agit.

(1) Voir L, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

83. Lorsque l'objet dont on dit qu'il a été créé de *rien* est le monde, c'est-à-dire la totalité de ce qui existe, la cause première exceptée, on emploie le mot *néant* au lieu du mot *rien*.

Cela veut dire qu'il est tout différent de tout ce qui existait auparavant. Mais qu'est-ce qui existait auparavant? Les payens disaient Dieu et le chaos. La révélation nous apprend, dans l'Écriture-Sainte, qu'il n'y avait que Dieu.

84. Lorsqu'on veut affirmer d'un objet qu'il faisait naguère partie d'un autre objet, mais qu'il s'en est séparé en vertu d'une action exercée sur lui par cette partie à laquelle il n'est plus uni, on dit qu'il en est *émané*, qu'il en *dérive*, qu'il en est une *émanation*, qu'il en tire son existence. Quant à la substance d'où l'objet émane, on l'appelle l'*origine*, la *cause*, le *principe* de l'objet en question.

85. Si cet objet appartient à la classe des corps organiques, animaux ou végétaux, on dit qu'il a été *engendré*, et, dans ce cas, l'é-

manation s'appelle *reproduction*, *génération*.

86. L'expérience ayant montré que, pour qu'il y ait reproduction, soit des animaux, soit des végétaux, il faut, le plus souvent, le concours de deux êtres analogues, quoique différens, on est convenu de donner le nom de *mère* à celui de ces deux êtres dont l'objet produit a fait partie immédiatement avant son émanation, et on donne le nom de *père* à l'autre être dont le concours a été nécessaire pour que cette émanation eût lieu. En pareil cas, on donne à l'objet produit les noms d'*enfant* ou de *rejeton*.

87. On donne, par métaphore, aux conceptions de notre intelligence, le nom de *produit* ou *production* de notre esprit, et, par suite, on nomme celui-ci *cause*, *auteur*, *créateur* et *père* de ces mêmes conceptions. On a même quelquefois personnifié celles-ci, en les appelant des *enfans de l'esprit qui les avait conçues ou engendrées* (1).

(1) On peut consulter sur ce point de l'histoire de l'entendement humain les ouvrages suivans, où nous avons traité ce sujet avec quelque détail : *Prolégomènes*

88. Puisque le mot *rien* signifie que l'objet auquel on le rapporte est différent d'un autre objet, auquel on fait tacitement allusion (§ 82), il s'ensuit que si l'on emploie au sujet de quelque objet les phrases suivantes : *se réduire à rien; rentrer dans le néant ; s'anéantir*, elles signifient tout simplement *que l'objet en question est passé à un état tout-à-fait différent de ce qu'il était auparavant.*

89. Lorsqu'un objet, ayant éprouvé des changemens dans ses qualités essentielles, en conserve cependant un nombre plus ou moins considérable, on dit qu'il s'est *transformé*, *métamorphosé*, selon que les changemens ont été plus ou moins importans.

90. Lorsque cette importance se mesure d'après l'utilité qui doit en résulter pour l'espèce humaine, on dit que l'objet s'est *amélioré*, qu'il s'est *perfectionné*. Lorsque, au contraire, nous pensons que de ces change-

philosophicas, pag. 401 et suivantes ; — *Essai sur la Psychologie*; pag. 149, 166, 239, 348 ; —*Encyclopédie moderne*, article *Théogomie*.

mens il doit en résulter du détriment pour l'espèce humaine, on dit qu'il s'est *altéré*, *perverti*, *gâté*, *dégénéré*.

91. Pour indiquer d'une manière plus générale que l'objet est en train de dégénération, on dit qu'il *dépérit*, qu'il *décheoït*, *qu'il est en décadence*.

92. Si l'objet est un corps, on dit qu'il *tombe en dissolution*, *qu'il se dissout*, *qu'il s'éteint*.

93. S'il s'agit d'un être vivant, on dit qu'il *se meurt*, et, lorsque la cessation des fonctions vitales est complète, on dit *qu'il a péri*, *qu'il est décédé*, *qu'il est mort*, *qu'il s'est anéanti*, *qu'il est rentré dans le néant*.

94. Les expressions, dont il est parlé aux deux articles précédens, ne pouvant s'appliquer qu'à des êtres qui ont une étendue, ou, ce qui revient au même, qui sont composés et dont les parties, se séparant les unes des autres, éprouvent ce qu'on appelle une dissolution; il suit que ces expressions ne sauraient être appliquées aux esprits; puisque, parmi leurs qualités, ne figurent ni l'étendue

ni la réunion de plusieurs parties composantes, c'est là ce qu'on veut indiquer lorsqu'on dit qu'il est de la nature des esprits d'être *immortels*, *indestructibles*, *impérissables*, parce qu'ils sont des substances *simples*.

95. Lorsqu'un corps B se trouvant à une certaine distance d'un autre corps C en repos, celui-ci se met en mouvement vers B; ou que, si C était déjà en mouvement vers B, avec un certain degré de vitesse, cette vitesse augmente; ou, enfin, que si C dans son mouvement s'éloignait de B avec une certaine vitesse, cette vitesse commence à diminuer, ou qu'il s'arrête ou qu'il s'en approche; dans tous ces cas on dit *que* B *et* C *s'attirent* ou *qu'ils sont* doués réciproquement *d'une force d'attraction*; pourvu qu'on ne découvre pas quelque autre corps que l'on puisse considérer comme cause du mouvement de C, aux termes de l'article 52.

96. Si les deux corps B et C, au lieu de se rapprocher, s'éloignent l'un de l'autre; si C étant en repos, les deux corps s'éloignent dès que B arrive à une certaine distance de

lui, ou si C étant en mouvement vers B avec une certaine vitesse, cette vitesse diminue, s'éteint, et les corps s'arrêtent ou même s'éloignent l'un de l'autre, ou enfin, si C s'éloignant déjà de B avec une certaine vitesse, il s'en éloigne bien plus vite dès ce moment-là; dans tous ces cas ont dit que B et C se *repoussent* ou *qu'ils sont réciproquement doués d'une force de répulsion.*

97. Si l'on suppose que le corps B ne peut s'éloigner du corps A qu'en se rapprochant du corps C, on pourra dire indifféremment que B est repoussé par A ou qu'il a été attiré par C; il n'y a là qu'un seul fait, et il suffit, pour l'indiquer, d'une seule expression. Ayant observé, la plupart du temps, que là où il y avait de la répulsion entre deux corps A et B, il y avait attraction, ou, ce qui revient au même, rapprochement entre B et C, on est autorisé à présumer que partout où il semble y avoir répulsion entre deux corps, il n'y a réellement qu'attraction de l'un ou de tous les deux vers d'autres qu'on ne voit pas, mais que, peut-être, le hasard

ou des observations mieux conduites, nous feront découvrir.

98. Lorsque la distance entre deux corps est censée nulle ou qu'elle cesse d'être commensurable pour nous, on dit *qu'ils se touchent* ou *qu'ils sont en contact*.

99. Lorsqu'un corps C, venant à être en contact avec un autre corps B qui était en repos, celui-ci se met en mouvement, ou s'il était déjà en mouvement, s'arrête ou continue de se mouvoir en ralentissant ou accélérant sa vitesse, ou changeant sa direction, on dit que *B a été poussé* par C ou *qu'il y a eu choc* ou *collision* entre eux.

100. Aucun corps B ne passant de l'état de repos à celui de mouvement, ou, s'il était en mouvement, ne s'arrêtant ni ne changeant sa direction ou sa vitesse, à moins que quelque autre corps C n'agisse sur lui, et, dans ce cas, C éprouvant toujours de la part de B l'effet d'une réaction, on exprime ce fait en disant : que tous les corps sont doués d'une force *d'inertie*.

101. Lorsque la force d'attraction s'exerce

entre des atomes, on lui donne le nom d'*affinité* ou d'*action chimique*, pour la distinguer de l'action que les corps commensurables exercent les uns sur les autres et à laquelle on a donné le nom d'*action mécanique* (1).

102. La force d'inertie qui s'oppose à la séparation des molécules actuellement en contact les unes avec les autres, se nomme *cohésion* (2).

103. On peut aisément faire dériver de l'idée de cohésion celles de solidité, fluidité, dureté, mollesse, compressibilité, incompressibilité, malléabilité, ductilité, extensibilité, contractilité, tenacité, flexibilité, inflexibilité, raideur, fragilité, facilité à éclater ou à se briser, se rompre, ou faire explosion, l'élasticité, l'expansibilité.

104. Lorsque la cohésion a lieu entre toutes les molécules qui se trouvent en contact, on donne au corps qui en est composé l'épithète de *solide*.

(1) Voir M, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

(2) Voir N, notes à l'Ontologie, à la fin du volume.

105. On l'appelle *fluide* lorsque la cohésion n'a lieu qu'entre les molécules d'un certain volume.

106. Les fluides qui, abandonnés à eux-mêmes, manifestent, par leur expansion, le manque de cohésion entre leurs molécules d'un certain volume, se nomment des *vapeurs*, lorsqu'ils sont visibles par réflection, et des *gaz*, lorsqu'ils ne sont visibles que par réfraction.

107. Les fluides qui ne manifestent le manque de cohésion de leurs molécules que parce que, abandonnés à eux-mêmes, ils se répandent, se nomment des *liquides*.

108. Après avoir divisé les corps en solides et en fluides, on peut les partager encore, sous un autre point de vue, en deux autres grandes classes, savoir : les uns, dont les molécules ne peuvent éprouver l'action chimique d'aucun autre corps sans changer de nature; les autres qui, tout au contraire, ne doivent leur conservation qu'à une série d'actions chimiques qui ont lieu entre leurs molécules, les unes agissant sur les autres,

ou entre leurs molécules et celles d'autres corps de la nature.

109. Les corps appartenant à la dernière de ces deux classes, se nomment des corps *vivans*, *organiques* ou *organisés*; ceux qui appartiennent à la première se nomment des corps *morts*, *bruts*, *inorganiques* ou *cristallisés*.

110. L'ensemble des actions chimiques conservatrices des corps vivans, constitue ce qu'on appelle *vie*. Chacune des parties qui contribue d'une manière spéciale à leur conservation, est appelée un *organe* spécial.

111. Les êtres vivans se partagent en deux sections ou règnes, savoir : le *végétal* et l'*animal*. Appartiennent au premier ceux qui sont doués de spontanéité; tous les autres appartiennent au règne végétal.

112. Outre la distinction que nous venons de signaler entre les corps organiques et les inorganiques, il est bon de remarquer qu'il n'y a que les premiers chez lesquels ait lieu le phénomène de la *reproduction* (§ 85).

PSYCHOLOGIE.

1. La Psychologie a pour objet les facultés propres de l'esprit. Elle comprend l'idéologie, la grammaire, l'éthologie et l'esthétique.

2. Les facultés de l'esprit sont la *sensibilité* et la *spontanéité* (1).

3. Les effets produits dans l'âme par les organes de la sensibilité, sont désignés, en général, sous le nom de *sensations*.

4. Mais afin de ne pas confondre ceux qui sont produits par les organes intérieurs avec ceux qui proviennent de l'action des organes extérieurs (2), on a donné aux premiers le nom de *sentimens*, et on a réservé,

(1) Voir A, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

(1) Voir B, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

pour les seconds, celui de *sensations* (1).

5. Les sensations se partagent en autant de classes qu'il y a de sortes de qualités (Ontol. §§ 5 et 6), et ces classes se sous-divisent en autant d'ordres qu'il y a de séries de rapports (Ontol. § 16 et suivans.) (2).

6. Pour désigner que la sensation éprouvée par l'âme est l'effet de l'action de quelque corps sur les organes de la sensibilité, on lui donne le nom d'*impression*.

7. Pour indiquer que cette impression a duré un temps plus ou moins considérable on donne à la sensation le nom de *perception*.

8. Lorsque l'âme, en vertu de la sensibilité, ou, ce qui revient au même, de la *faculté de sentir*, éprouve une sensation, elle est purement passive, cette sensation n'étant qu'un effet des mouvemens opérés par les objets sur les organes correspondans (3).

9. Mais lorsque l'âme exerce sur le corps

(1) Voir C, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

(2) Voir D, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

(3) Voir E, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

la faculté à laquelle on donne le nom de *spontanéité*, ou, comme d'autres l'appellent, *force motrice*, alors elle est active, puisque par le mot de spontanéité, ainsi que par celui de force motrice, on entend désigner ce qui se passe dans l'esprit antérieurement aux mouvemens du corps qui s'y rapportent et qui en sont l'effet; attendu qu'ils n'ont lieu qu'après ces changemens opérés dans notre esprit, sans qu'on en puisse assigner une cause quelconque, d'après la théorie de la causalité exposée dans l'Ontologie § 53 et suiv. (1).

10. L'ensemble de ces deux facultés est ce qu'on appelle l'*union de l'âme avec le corps* (2).

11. Soit que l'esprit exerce sa sensibilité, soit qu'il exerce la spontanéité, il est susceptible d'éprouver du *plaisir* ou de la *peine*, de même qu'il peut en causer à d'autres êtres sensibles.

12. On donne à la faculté de causer du

(1) Voir B, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

(1) Voir G, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

plaisir le nom d'*agrémens*, et à celle de causer de la peine, le nom de *désagrémens*.

Dans le langage ordinaire on emploie figurément le mot *agrément* dans le sens de plaisir, et *désagrément* dans celui de déplaisir.

13. Les sentimens peuvent se partager en trois classes, savoir : ceux qui ne sont que des actes de sensibilité, ceux qui sont des actes de spontanéité, et ceux qui sont communs à ces deux facultés.

14. Quelle que soit celle de ces trois classes à laquelle les sentimens appartiennent, ils peuvent être *logiques* ou *éthologiques*. § 57.

15. Nous appelons des *sentimens logiques* ceux où il y a comparaison, jugement ou raisonnement.

16. Nous donnons l'épithète d'*éthologiques* aux sentimens, lorsque nous voulons indiquer qu'ils sont accompagnés de plaisir ou de douleur.

17. On appelle *moraux* les sentimens éthologiques, lorsqu'on veut indiquer qu'ils proviennent de l'exercice de la liberté.

18. Les sentimens logiques font l'objet de l'idéologie et de la grammaire.

19. Les sentimens éthologiques font l'objet de l'éthologie et de l'esthétique.

20. Tous les sentimens logiques, ainsi que les esthétiques, peuvent être des actes de diathèse ou d'imagination.

21. Les sentimens éthologiques se sous-divisent en sentimens pathologiques et sentimens instinctifs. §§ 57, 58.

22. Nous entendons par *diathèse* les sentimens produits dans l'âme par l'action réciproque des diverses parties de notre organisation les unes sur les autres.

C'est le sentiment auquel les philosophes donnent tantôt le nom de *conscience*, tantôt celui de *sens intime*; deux expressions fort impropres, car le mot *conscience* a plusieurs significations, et le mot *sens intime* est aussi applicable aux sensations; car, elles aussi, sont intimement senties par l'esprit. C'est pour éviter ce double écueil que nous avons emprunté à la langue grecque le mot diathèse qui n'a pas les mêmes inconvéniens.

23. La *diathèse* peut être *active* ou *inerte*, *normale* ou *anormale*.

24. La *diathèse* est *active* toutes les fois que les divers organes de la sensibilité font naître dans notre esprit les sensations respectives, par suite de l'action qu'exercent sur eux les objets externes ou internes.

25. On appelle diathèse *inerte* cet état où les organes de la sensibilité se trouvent privés, habituellement ou temporairement, de la faculté de faire naître dans notre esprit les sensations respectives (1).

26. Lorsque l'inertie est telle que la personne qui en est frappée perd le souvenir d'un grand nombre d'idées qu'elle avait acquises, ou qu'elle ne possède pas la faculté d'en acquérir de nouvelles, on donne à cet état les noms de *démence* ou de *stupidité*.

27. La *diathèse* reçoit l'épithète de *normale* toutes les fois que les organes de la sensibilité, ainsi que ceux de la spontanéité, tant les internes que les externes, conservent

(1) Voir H, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

la faculté qui leur appartient d'agir sur l'esprit et d'être mis par lui en mouvement d'une manière conforme aux besoins de notre existence.

28. La *diathèse* est *anormale*, lorsque quelques-uns des organes externes de la sensibilité se trouvent dans un état d'inertie plus ou moins complète, tandis que les organes internes se trouvent en activité.

29. Les sentimens qui accompagnent le jeu des organes internes mentionné à l'article précédent, constituent ce que nous avons désigné (§ 20) par le nom d'*imagination*, que l'on peut définir, en général, la faculté d'avoir, dans l'absence des objets externes, les idées qu'ils ont fait naître dans notre esprit en agissant sur les organes externes de la sensibilité.

30. L'imagination nous représente les objets, tantôt tels que nous les avons observés pendant qu'ils étaient présens, tantôt groupés entre eux sous un grand nombre de formes plus ou moins bizarres. On donne à ces diverses combinaisons le nom d'*idées imagi-*

naires; en opposition à celles qui ont été produites par la présence des objets mêmes, et qu'on désigne par l'épithète de *réelles*.

31. Quelle que soit la forme sous laquelle se présentent les idées des objets absens, on donne à chacun des états de notre esprit, en pareil cas, le nom de *souvenir* ou de *réminiscence*, parce que chacune des idées qui se représentent à l'esprit, n'est que la reproduction de quelque sensation ou de quelque sentiment précédemment éprouvé.

32. Lorsque le souvenir des objets est assez fort pour s'emparer de toute notre attention, on lui donne le nom de *transport*.

33. Si le transport est accompagné d'une forte passion pour les objets qui l'excitent, on le nomme *enthousiasme*.

34. Lorsque l'enthousiasme a pour objet les beaux-arts, on lui donne le nom d'*inspiration*, et, dans un sens plus strict, celui de *verve*, lorsqu'il a pour objet la poésie ou la musique.

35. Si les idées qui se reproduisent devant notre esprit, pendant l'absence des ob-

jets, ne sont pas celles des qualités de ces mêmes objets, mais celles des signes dont on se sert pour les représenter, tels, par exemple, que les noms, les gestes, les symboles ou les emblêmes, on donne à cette sorte de souvenirs le nom de *simples actes de mémoire* (1).

36. Lorsque l'imagination s'exerce pendant la diathèse anormale (§ 28), on donne à cet état de notre esprit les noms de *rêve*, de *délire* ou de *folie*.

37. Dans les rêves, la diathèse n'est pas seulement anormale, mais aussi inerte (§ 25), car ce n'est que pendant le sommeil qu'ils ont lieu.

38. Lorsque, pendant le sommeil, nous conservons le degré de spontanéité nécessaire pour mettre en mouvement quelques-unes des parties internes ou externes de notre corps, on donne à cet état le nom de *somnambulisme*.

39. Si, pendant le somnambulisme, l'âme éprouve des affections ou exerce des actes de

(1) Voir I, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

spontanéité, autres que ceux mentionnés à l'article précédent, ou si, dans ce moment-là, elle a connaissance de faits qui lui étaient inconnus pendant la veille, on dit qu'elle se trouve en état de *lucidité*, *qu'elle est inspirée*, qu'elle a une *inspiration*; et si l'imagination lui présente en même temps quelques objets, on dit qu'elle a une *vision*.

40. Les moyens employés pour constituer l'âme dans les divers états mentionnés dans les articles précédens, se nomment *goétie*, *magie*, *enchantement*. On leur donne aussi, quoique d'une manière très impropre, le nom de magnétisme animal, car il n'y a aucune ressemblance, ni entre les phénomènes, ni entre les procédés du somnambulisme et ceux du magnétisme (1).

41. Pendant le délire, les organes extérieurs de la sensation ne sont pas en état de diathèse inerte, mais les effets de leur action sont ou étouffés ou modifiés par ceux qui produisent dans l'âme les organes

(1) Voir K, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

intérieurs qui se trouvent en mouvement.

42. Lorsque le délire n'est que temporaire, quelle qu'en soit l'intensité ou la durée, on l'appelle simplement *délire* ou *transport*.

43. Mais du moment où il devient permanent, alors même qu'il offre des intermittences plus ou moins considérables, on lui donne le nom de *folie*, de *manie* ou de *démence*.

44. Lorsque la manie se borne à des objets déterminés, on l'appelle *monomie*.

45. La monomanie, lorsqu'elle roule sur des objets de peu d'importance, s'appelle *tic*.

46. On donne, tant au délire qu'à la folie, les noms de *frénésie*, *fureur*, *furie*, toutes les fois qu'ils sont accompagnés d'actes de violence de la personne aliénée, contre elle-même ou contre d'autres personnes. Il faut cependant réfléchir que, ni tous les fous ne sont des furieux, ni tous les furieux ne sont des fous (1).

47. Pendant les rêves, aussi bien que

(1) Voir L, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

pendant les accès de délire ou de folie, il arrive souvent que l'esprit a la conscience de l'incompatibilité qui existe entre l'état actuel des choses et ce que son imagination lui représente; souvent aussi ce n'est qu'après le paroxisme qu'il s'aperçoit de cette incompatibilité. Nous donnons, à cette conscience des deux sentimens simultanés et contradictoires, le nom de *diplase*; car la contradiction consiste toujours en ce que l'imagination représente dans un lieu des objets qui se trouvent dans un autre lieu (1).

41. Lorsque la diplase a lieu, on donne, aux objets représentés par l'imagination, le nom de *chimériques* ou *imaginaires*, tandis que les autres on les nomme *réels* ou *effectifs*.

49. La diathèse active est souvent accompagnée du *sentiment de la personnalité*, ou, ce qui revient au même, du *sentiment du moi*.

50. On dit que l'on a le sentiment de sa

(1) Voir M, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

personnalité toutes les fois que le concours de deux sensations, celui de deux souvenirs, ou, enfin, celui d'une sensation et d'un souvenir ayant lieu à-la-fois, on sent qu'il y a identité entre l'esprit qui éprouve une de ces *sensations ou récordations*, et l'esprit qui éprouve ou a éprouvé l'autre.

51. Aussi, au lieu de dire que l'esprit a le sentiment de sa personnalité, on dit souvent qu'il a le sentiment de son identité personnelle.

52. On donne, à tout individu capable du sentiment de son identité personnelle, le nom de *personne* (1).

53. Les affections de l'âme étant inséparables de celles du corps, dans l'état actuel de notre existence, il suit que le sentiment de l'identité personnelle de l'esprit est inséparable du sentiment de l'identité de la partie de notre corps auquel se rapportent les sensations ou les souvenirs, dont la simultanéité donne lieu au sentiment de person-

(1) Voir N, notes à la Psychologie, à la fin du vol.

59. Lorsque les actes instinctifs sont tels, par leur nature, que si on les pratiquait en connaissance de cause, ils seraient nommés des *actes moraux*, on dit qu'ils proviennent d'un *sentiment inné de la vertu*. C'est cette sorte d'instinct qu'on appelle aussi quelquefois *vertu innée*, ou, plus correctement, *penchant inné vers le bien*, des *bons penchans*, un *bon naturel*, *bonne inclination*, *bonne conduite* (1).

Le traité des instincts appartient aussi à l'Éthologie où nous sommes forcés de renvoyer le lecteur.

(1) Voir Q., notes à la Psychologie, à la fin du vol.

IDÉOLOGIE.

1. L'*Idéologie* a pour objet les facultés de *comprendre et de penser*.

2. On donne, à la faculté de comprendre, le nom d'*entendement*, et à celle de penser, le nom d'*intelligence* (1).

3. L'entendement embrasse les sensations, les idées, les perceptions et les notions.

4. L'intelligence embrasse l'attention et la réminiscence.

5. On donne, à la sensation qui reste présente à l'esprit, après que l'objet a cessé d'agir sur les organes extérieurs, le nom d'*idée*.

C'est ce qu'on veut indiquer lorsqu'on

(1) Voir A, notes à l'Idéologie, à la fin du vol.

dit : J'ai bien vu cet objet-là mais je n'en ai gardé et je crois même ne pas en avoir conçu une *idée.* — Il a passé si vite que je n'ai pas pu m'en former une *idée.*

6. Lorsqu'on veut faire comprendre que non-seulement les objets ont fait une impression sur les organes de la sensibilité, mais que nous nous rappelons en avoir éprouvé la sensation respective, on dit que l'esprit en a eu la *perception.*

C'est pourquoi l'on dit : Sensation s'arrête aux sens ; Perception va jusqu'à l'esprit.

7. Pour indiquer que l'on a une idée de l'objet, sans faire attention à la sensation d'où elle tire son origine, on se sert du mot *notion* (1).

8. Les idées ainsi que les notions se distinguent en *matérielles* et *intellectuelles.*

9. On appelle matérielles celles que nous avons des qualités des corps, et intellectuelles celles des qualités des esprits.

10. Elles peuvent être encore indivi-

(1) Voir B. notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

duelles ou collectives, propres ou particulières, et communes, générales ou universelles, abstraites ou concrètes.

11. Elles peuvent être aussi complètes ou incomplètes, exactes ou inexactes, parfaites ou imparfaites.

12. Enfin elles peuvent être claires ou obscures, distinctes ou confuses.

13. On appelle individuelles les idées des qualités qu'on n'a observées que dans un seul individu et que nous considérons, dans la question dont il s'agit, comme n'appartenant qu'à un seul individu.

L'idée que j'ai de mon frère Pierre, celle de la ville que j'habite, du marronnier planté devant ma demeure, etc., sont autant d'idées individuelles.

14. On donne le nom de *collective* à toute idée composée de plusieurs autres, dont chacune répond à une partie déterminée de l'objet en question.

Par exemple : Peuple, armée, hôpital, tableau, jardin.

15. On nomme propres ou particulières

celles qui sont censées n'appartenir qu'à un certain objet ou à un certain groupe d'objets.

Exemple : Le rire est propre ou particulier à l'homme ; avoir la somme de ses angles égale à deux angles droits, est propre ou particulier au triangle.

16. On appelle communes les idées des qualités que l'on observe chez plusieurs individus.

17. Si la qualité est commune à la plupart des individus considérés sous un certain point de vue, on donne à l'idée qui la représente le nom de *générale*.

18. Elle prend le nom d'*universelle*, si la qualité est commune à tous.

Exemples : L'amour-propre excessif et habituel, auquel on donne le nom d'égoïsme, est général, puisqu'il est commun à la plupart des hommes. L'amour de soi, c'est-à-dire, le désir de son bien-être, est universel, parce qu'il est commun à tous les hommes.

19. On donne à une idée le nom d'abstraite, lorsqu'on veut indiquer que l'on considère isolément la qualité qu'elle représente, sans songer à d'autres qualités composant,

ensemble avec elles, l'objet où nous les avons observées.

Par exemple : L'observation du soufre nous fournit l'idée de la couleur jaune, ensemble avec plusieurs autres qualités. Si plus tard nous nous rappelons cette couleur isolément, sans songer à aucune des autres qualités, on dit que nous nous occupons de l'*idée abstraite*, de la couleur jaune.

20. Mais s'il s'agit d'indiquer que l'idée en question représente une qualité que l'on a observée dans un objet déterminé, on l'appelle une idée *concrète*.

Si après avoir considéré la couleur jaune d'une manière abstraite, nous songeons qu'elle fait partie d'un ensemble de qualités désignées par le nom de soufre, on dit que nous avons pensé à considérer l'idée de la couleur jaune, comme concrète, après l'avoir considérée comme abstraite.

21. On dit que l'on a d'un objet une idée *complète*, lorsque l'on en connaît toutes les qualités. Une seule qui manquerait, suffirait pour que l'idée fût qualifiée d'*incomplète*.

22. On croit avoir une idée *exacte* de l'objet, lorsqu'on en connaît le nombre de qualités exigé par le but qu'on s'est proposé en l'étudiant. Mais si l'on n'en connaît pas toutes celles dont on a besoin, on dit en avoir une idée *inexacte*.

L'orfèvre peut dire qu'il a une idée exacte d'une pierre précieuse, du moment qu'il en connaît certaines propriétés. Mais un minéralogiste n'en aurait qu'une idée fort inexacte s'il n'en connaissait que celles dont la connaissance suffit à l'orfèvre.

23. Lorsque, non-seulement on a une idée exacte de l'objet relativement à un certain but, mais qu'on sait à quels autres usages il peut être employé et comment il satisfait à ces fins diverses, on dit qu'on en a une idée *parfaite*.

Le pilote qui se sert d'un quart de cercle, en a une idée exacte; le mécanicien qui l'a construit en a une idée parfaite, quoique moins parfaite que le mathématicien qui l'a inventé.

24. Lorsqu'en parcourant, l'une après l'autre, les qualités que nous pouvons découvrir dans un objet, et les rapprochant de celles

d'un autre que nous prenons comme point de comparaison, nous pouvons reconnaître, à chaque pas de notre parallèle, l'identité ou la diversité des qualités comparées, nous disons avoir une idée *claire* de l'objet.

25. Mais si, parmi ces qualités, il y en a dont nous ne pouvons parvenir à découvrir si elles sont ou non identiques avec celles qui doivent leur servir de terme de comparaison, nous disons n'avoir qu'une idée *obscure* de l'objet.

Le botaniste qui se propose de distribuer les plantes par familles, doit avoir une idée claire d'une plante dont il reconnaît la famille. Mais s'il y découvrait des propriétés qu'il ne puisse accorder d'une manière certaine avec les caractères de quelqu'une des familles de son système, il devra avouer qu'il n'a qu'une idée *obscure* de cette plante.

26. Lorsque l'idée que nous avons de l'objet est, non-seulement claire mais complète, on la nomme *distincte*.

Si, dans l'exemple de l'article précédent, le botaniste peut déterminer, non-seulement

la famille, mais encore le genre et l'espèce de la plante, on dit qu'il en a une idée distincte parce qu'il ne peut la confondre avec aucune autre, comme lorsqu'il n'en connaissait que les caractères de famille.

27. Si, quoique claire, elle est incomplète, on la dit *confuse*; à plus forte raison lorsqu'elle est à-la-fois obscure et incomplète.

Comme toute idée distincte est nécessairement claire et que toute idée confuse est nécessairement obscure, on confond souvent dans l'usage ces expressions les unes avec les autres; mais, lorsqu'on parle avec propriété, on en fait les différences que nous venons de signaler.

28. *L'attention* (§ 4.) est la faculté qu'a notre âme d'arrêter les organes extérieurs de la sensibilité ou ceux de l'organisme intérieur, sur un objet déterminé pour en éprouver l'impression plus long-temps ou plus vivement.

29. La *réminiscence* peut se considérer comme la faculté de réveiller, dans l'absence des objets, les idées qu'ils ont fait naître

dans notre esprit lorsqu'ils ont agi sur nos sens, et alors c'est cette même faculté à laquelle nous avons vu, dans la *Psychologie* (§ 29.), qu'on donne le nom d'imagination. Mais si les idées reproduites par la réminiscence ne sont pas celles des qualités des corps, ce ne peut être que celles de leurs signes; et, dès-lors, cette faculté se confond avec celle qu'on désigne spécialement par le nom de mémoire. (*Psychol.* § 35.)

30. Le mot *réminiscence* a encore un sens plus strict que ceux dont nous venons de faire mention, car il est souvent destiné à signifier l'acte par lequel notre esprit, en présence d'un objet qui réveille en lui le souvenir d'un autre objet absent, conclut que l'objet qui est devant lui doit déjà lui avoir été présent en même temps que celui dont il lui rappelle le souvenir.

31. On donne à ces idées, dont l'une ne peut se présenter à l'esprit sans réveiller le souvenir de l'autre, le nom d'idées associées.

32. Il y a aussi réminiscence et associa-

tion d'idées, lorsque le souvenir d'un objet réveille le souvenir d'un autre objet.

33. La réflexion, la comparaison et le raisonnement ne sont, à proprement parler, que des actes de réminiscence.

34. La réflexion a lieu toutes les fois que l'âme, se rappelant quelque objet, arrête les organes internes de la sensibilité dans l'attitude nécessaire pour que cette idée lui reste présente pendant un espace plus ou moins considérable de temps.

35. Lorsqu'on veut indiquer qu'on n'a pas eu seulement une légère idée de l'objet, mais qu'on lui a prêté un certain degré d'attention ou de réflexion, on emploie à cet effet le mot *apperception*.

36. Voulant indiquer que l'apperception, quoique instantanée, nous a cependant donné une idée claire de l'objet, nous la désignons par le nom *d'intuition*. C'est ainsi qu'on dit que cette proposition : « Deux droites parallèles prolongées indéfiniment demeurent » toujours équidistantes » est une vérité de première intuition.

37. Lorsque l'attention, ou la réflexion que l'on accorde à cet objet, se prolonge pendant un espace de temps considérable, et moyennant un certain effort de la part de notre esprit, on désigne cet acte par les noms de *méditation* ou *contemplation* ; et, à l'effort employé par l'esprit, on donne le nom de *contention*.

38. Si la contemplation est portée à un degré tel que nous devenons insensibles à tout autre objet, on lui donne les noms de *ravissement*, *extase*, selon l'intensité ou la durée du paroxysme.

39. Pour signifier que l'esprit n'a pas fixé isolément son attention, ou sa réflexion sur un seul objet, mais qu'il s'est appliqué à en découvrir les rapports avec d'autres, on se sert des mots : *comparaison* et *étude* (1).

40. L'*étude* consiste dans une série plus ou moins considérable de comparaisons ; et, selon cette gradation, on donne à l'étude les dénominations d'examen, vérification,

(1) Voir C, notes à l'Idéologie, à la fin du vol.

richesse, perquisition, inquisition, enquête.

41. Les trois dernières expressions font toujours supposer que, pour atteindre notre but, nous avons eu recours à l'intervention des tiers.

42. Les mêmes expressions, ainsi que celle de *vérification*, font entendre qu'en commençant notre recherche, nous avons déjà eu raison de soupçonner l'existence des faits qu'il ne s'agissait plus que de constater.

43. Ainsi les mots *examen* et *recherche*, ont une signification beaucoup plus générale.

44. Le mot *examen* s'emploie dans un sens qui embrasse toutes les expressions susdites.

45. Ce mot peut encore se remplacer par ceux de *délibération* et de *consultation*, toutes les fois qu'une proposition est soumise aux débats des personnes appelées à la discuter.

46. Si, dans la recherche entreprise, il s'agit de constater jusqu'à quel point on peut s'attendre à obtenir quelque résultat,

et que pour cela il faille disposer les objets de façon à les voir produire des effets, qui nous permettent de former des conjectures sur le point en question, on donne à ce travail préliminaire les noms d'*expérience*, *essai*, *épreuve*, *tentative*, selon le degré d'espoir que nous avons de la réussite.

47. La comparaison de deux objets (§ 33), devant s'opérer en examinant l'une après l'autre leurs diverses qualités, afin de constater ou de découvrir l'identité ou la différence des deux objets, il suit que les comparaisons peuvent se faire sous autant de points de vue différens, que nous avons remarqué de rapports dans les articles dix-sept et suivans, de l'*Ontologie*.

48. Cependant, lorsqu'on réfléchit que quels que soient les rapports sur lesquels devra rouler la comparaison, les qualités à comparer devront toujours être homogènes; il faudra conclure que toute comparaison a pour but de découvrir ou de constater *l'identité* ou la diversité des objets comparés. Au reste, la comparaison reçoit les noms de

conférence, collation, confrontation, parallèle, selon le degré d'importance que nous lui attribuons.

49. Lorsque, dans la comparaison de deux objets, on finit par reconnaître qu'il y a identité ou diversité, on donne à cette connaissance le nom de *jugement*.

Ainsi, dans cette phrase : « Pierre aime la » vertu » je vois l'identité entre l'idée que j'ai de *Pierre*, et celle «d'un homme qui aime » la vertu, » et dans cette autre : « Louis » n'aime pas le travail » je vois la diversité qu'il y a entre l'idée que j'ai de *Louis*, et celle « d'un homme qui aime le travail. »

50. Dans le cas d'identité le jugement est qualifié d'*affirmatif*, et on l'appelle *négatif* dans le cas de diversité. (*Voir les exemples de l'article précédent.*)

51. Si la comparaison a eu pour but de découvrir l'identité ou la diversité de deux objets, le jugement se nomme *réel*.

Ainsi, lorsque, après avoir comparé entre eux deux tableaux, je reconnais que l'un

est plus beau que l'autre, c'est là un *jugement réel.*

52. Mais si le but était de découvrir l'identité ou la diversité du sens de deux expressions, le jugement s'appelle *nominal.*

Exemple : « La vertu est la seule source » du véritable bonheur. »

Il y a ici jugement nominal, parce que si l'on définissait le mot vertu on aurait le même sens contenu sous l'expression source du véritable bonheur.

53. La phrase destinée à exprimer un jugement nominal s'appelle : *proposition*, *thèse énoncé*, *assertion*.

54. Il faut distinguer dans les propositions le *sujet*, l'*attribut* ou *prédicat* et le *verbe.*

55. Des deux expressions dont on affirme que leurs valeurs sont identiques ou diverses entre elles, celle qui se rapporte à une substance désigne le sujet, et celle qui se rapporte à la qualité désigne l'attribut.

Dans la proposition : « Paul est juste. » Paul est le *sujet* et juste est l'*attribut.*

56. Lorsque les deux expressions désignent

toutes les deux des substances, ou toutes les deux des qualités, on appelle le sujet celle qu'on énonce en premier lieu, et attribut celle qu'on énonce après.

Par exemple, dans la proposition : Pierre diffère tout-à-fait de Paul, le sens sera le même que si l'on disait : Paul diffère entièrement de Pierre.

57. On appelle *verbe* l'expression qui sert à indiquer l'identité ou la diversité du sujet et des attributs.

Ainsi, dans les exemples précédens, *est* et *diffère* sont les verbes des deux propositions (1).

58. Tant le sujet que l'attribut se nomment les *termes* de la proposition.

59. Les propositions peuvent être affirmatives ou négatives, particulières, générales ou universelles, identiques, opposées, vraies ou fausses, certaines ou douteuses, probables ou improbables, vraisemblables ou invraisemblables, convertibles ou inconvertibles.

Les philosophes font mention de plusieurs

(1) Voir D, notes à l'Idéologie, à la fin du vol.

autres sortes de proposition; mais les unes sont des espèces de celles que nous venons de nommer et il en sera question ci-après; les autres appartiennent plutôt à la grammaire générale qui, d'après notre plan, fera la quatrième partie de ce Cours d'études.

60. Les épithètes d'affirmatives, négatives, particulières, générales et universelles, ont, relativement aux propositions, le même sens que nous avons défini ci-dessus dans les articles 17, 18 et 50.

61. On appelle *identiques*, les propositions conçues dans les mêmes termes, ou en termes évidement équivalens.

Par exemple : « Celui qui ne fait que des » actes héroïques est un héros. Les lignes » parallèles sont équidistantes. La véracité » et la loyauté sont les caractères distinc- » tifs de l'honneur. »

62. Deux propositions se disent *opposées* lorsque l'une affirme ce que l'autre nie. Elles se partagent en *contraires* et en *contradictoires*.

63. On appelle *contraires* les propositions dont l'une affirme d'un genre ou d'une

espèce, ce que l'autre nie ou affirme de ce même genre ou de cette même espèce.

Exemples : « Tous les hommes sont bons ; » nul homme n'est bon. Tous les hommes » pensent ; aucun homme ne pense. »

64. On appelle *contradictoires*, les propositions dont l'une affirme ou nie d'une espèce ou d'un individu, ce que l'autre nie ou affirme du genre auquel l'espèce appartient, ou de l'espèce à laquelle appartient l'individu.

Exemple : « Tous les cercles ont leurs » rayons égaux ; quelques cercles n'ont pas » leurs rayons égaux. »

65. Lorsque les propositions contraires sont toutes les deux particulières on les appelle sous-contraires.

Exemple : « Quelques hommes sont sa» vans ; quelques hommes ne sont pas sa» vans. »

66. Lorsque deux propositions ont un même sujet et un même prédicat, et que l'une est universelle et l'autre particulière, on les appelle *subalternes*.

Exemples : « Tout homme est sage; quel-
» ques hommes sont sages. Aucun homme
» n'est infaillible ; quelques hommes ne sont
» pas infaillibles. »

67. Lorsque de deux propositions qui se contrarient, l'une est particulière et l'autre générale, on les appelle *sous-contraires*.

Exemple : « Quelques hommes sont ins-
» truits ; quelques hommes ne sont pas ins-
» truits. »

68. On dit d'une proposition qu'elle est *vraie*, toutes les fois qu'en y substituant aux mots dont elle se compose leurs définitions, elle devient identique lorsqu'elle était affirmative, ou qu'elle devient non identique si elle était négative.

Exemple : « La sagesse consiste à être *mo-*
» *déré et prudent.* » Cette proposition est vraie parce qu'en y substituant les définitions des mots *prudent* et *modéré*, il en résulte une proposition identique ; savoir : « Les moyens
» de s'assurer la plus grande somme possi-
» ble de biens, et de souffrir la moindre
» somme possible de maux consiste à ne pas

» pratiquer des actes qui abrégent la durée
» des jouissances possibles de la vie (la modération) et à écarter le plus grand nombre possible des causes de désagrémens
» (la prudence). »

69. On dit *fausse* une proposition, toutes les fois que les substitutions, ci-dessus mentionnées, ayant été faites, la proposition devient identique lorsqu'elle était négative, et non identique lorsqu'elle était affirmative.

Exemple : « Le juste consiste dans le plus » grand bien du plus grand nombre. » Cette proposition est fausse, parce qu'en y substituant les définitions on a la proposition suivante : « Dans une société de deux cents » personnes, chaque associé aura une part » proportionnelle à sa mise, du moment que » cent et un de ces membres partageront » entre eux tous les gains et que les quatre-» vingt-dix-neuf restans n'auront rien. » Proposition évidemment absurde, qui cependant est l'expression de la proposition primitive, puisque nous n'avons fait que mettre à la place des mots leurs définitions, pour l'exemple des

deux cents associés, auxquels nous faisons l'application du principe, savoir : que la *justice* consiste à ce que chacun reçoive sa part du gain à proportion de sa mise, et que le plus grand bien du plus grand nombre c'est que cent et un (le plus grand nombre) ait le plus grand gain, c'est-à-dire la totalité du gain.

70. Lorsqu'on veut affirmer que les définitions ayant été substituées dans la proposition, celle-ci ne change point de sens : on la dit *certaine*.

71. Mais si, cette substitution ayant été faite, on ignore si le sens de la phrase est ou non modifié, on dit que la proposition est *incertaine* ou *douteuse*.

Exemple : « On demande si les autres planètes sont ou non habitées ainsi que la terre. » On fait observer qu'il y a beaucoup de points de ressemblance entre la terre et les autres planètes, mais il existe un plus grand nombre de points où la ressemblance n'est point constatée ; ce qui cependant serait indispensable pour qu'il nous fût permis de conclure s'il y a ou non des animaux dans ces

planètes ; donc c'est là une chose incertaine.

72. Plus le nombre des définitions reconnues équivalentes aux expressions qui leur correspondent sera grand, plus la proposition sera censée *probable* ou *vraisemblable*.

Exemple : « Les uns sont d'avis que la lumière est un fluide envoyé par le soleil dans toute l'étendue de l'espace; d'autres pensent que ce fluide n'émane pas du soleil, mais que, se trouvant permanément répandu dans l'espace, il devient visible, comme lumière, moyennant les ondulations qui s'y opèrent par l'action impulsive du soleil. »

Quand on sait que la lumière, pour arriver du soleil jusqu'à la terre par voie d'émission, aurait à parcourir quatre-vingt mille lieues chaque seconde, tandis que l'impulsion communiquée au bout d'une verge, quelle qu'en soit la longueur, se fait sentir instantanément à l'autre bout; on comprend que le phénomène de la lumière a plus de ressemblance avec celui de l'impulsion qu'avec celui de l'émission, et que, par conséquent, la théorie de l'impulsion est plus probable que celle de l'émission.

73. Plus le nombre des définitions, dont nous ignorons si elles sont ou non équivalentes aux expressions respectives, sera grand, plus la proposition dont il s'agit sera regardée comme *incertaine, douteuse, improbable, invraisemblable*.

74. Deux propositions contraires peuvent être toutes deux fausses; mais elles ne peuvent pas être toutes deux vraies. (Voir au § 63.)

75. De deux propositions contradictoires il faut que l'une soit vraie et l'autre fausse. (Voir au § 64.)

76. Deux propositions sous-contraires peuvent être toutes deux vraies, mais elles ne peuvent pas être toutes deux fausses.

Exemples : 1° « Quelques hommes sont an-
» tropophages, quelques hommes ne sont
» pas antropophages;

2° » Quelques hommes sont doués d'une
» âme, quelques hommes ne sont pas doués
» d'une âme. »

77. Deux propositions subalternes peuvent être toutes deux vraies ou fausses, ou l'une vraie et l'autre fausse.

Exemples : « 1° Tous les hommes sont des » êtres vivans, quelques hommes sont des » êtres vivans ;

» 2° Tous les triangles ont la somme de » leurs angles égale à deux angles droits, » quelques triangles ont la somme de leurs » angles égale à deux angles droits ;

» 3° Tous les Corses sont menteurs, quel- » ques Corses sont menteurs. »

78. De la vérité d'une proposition subalterne universelle, on peut déduire la vérité de la proposition particulière respective ; mais de la fausseté de la première on ne saurait conclure la fausseté de la seconde.

« De ce qu'il est vrai que tous les hommes » sont des êtres vivans, on doit conclure que » quelques hommes sont des êtres vivans ; » mais de ce que quelques hommes sont mé- » chans, il ne s'en suit pas que tous les hom- » mes sont méchans. »

79. De la fausseté d'une proposition subalterne particulière on peut conclure la fausseté de la proposition universelle respective, mais on ne saurait conclure de la vérité

de la première que la seconde soit vraie.

« De ce qu'il est faux que quelques animaux n'ont pas de volonté, on doit conclure qu'il est faux que les animaux n'ont pas de volonté; mais de ce qu'il est vrai que quelques hommes sont ingrats, il n'en suit pas que tous les hommes sont des ingrats. »

80. Tout ce qu'on affirme ou que l'on nie du genre, peut être affirmé ou nié de l'espèce; et tout ce qu'on affirme ou que l'on nie de l'espèce, peut être affirmé ou nié de l'individu.

Exemples : 1° « Tout homme pense; quelques hommes pensent; Pierre pense;

2° » Aucun homme n'est immortel; Paul n'est pas immortel. »

81. Tout ce qu'on affirme de l'individu ne peut être affirmé de l'espèce, de même que tout ce qu'on affirme de l'espèce ne peut être affirmé du genre.

Exemples : 1° « Ulysse était rusé; tous les Grecs étaient rusés;

2° » L'homme est un animal bimane; tous » les animaux sont bimanes. ».

82. Tout ce qu'on nie de l'individu peut être nié de l'espèce, et tout ce qu'on nie de l'espèce peut être nié du genre.

Exemples : 1° « Horace n'était pas courageux; tous les Romains n'étaient pas courageux;

2° » L'autruche ne vole pas; tous les oiseaux ne volent pas. »

83. Dans les propositions affirmatives l'attribut peut être particulier.

Exemple : « Tout homme est mortel, c'est-à-dire tout homme est un des mortels. »

84. Dans les propositions négatives l'attribut ne peut être qu'universel.

Exemple : « La faiblesse n'est pas vertu, » c'est-à-dire la faiblesse n'est aucune des » vertus. »

85. On appelle *convertibles* ou *simplement convertibles* les propositions dont l'attribut peut devenir le sujet, tandis que le sujet peut devenir l'attribut, sans que la vérité de la thèse en souffre.

Exemple : « Tout ce qui est vertueux est » vraiment utile, tout ce qui est vraiment » utile est vertueux. »

Celles qui n'admettent pas une pareille inversion se nomment inconvertibles.

85 *bis*. Lorsque, non-seulement la conversion peut se faire, mais qu'on peut mettre à la place de chaque terme (c'est-à-dire du sujet et de l'attribut) leurs contraires, on dit que la proposition est *convertible par contraposition*.

Exemple : La proposition : « Tout ce qui » est vertueux est vraiment utile, » peut se convertir dans celle-ci : « Tout ce qui n'est » pas vertueux n'est pas vraiment utile. »

86. Celles dont l'attribut peut être remplacé par un sujet particulier, se disent *convertibles par accident* ; et les propositions qui résultent de ce mode de conversion s'appellent *restrictives* ou *limitatives*.

Exemple : La proposition : *Les hommes sont des animaux* se convertit par accident ainsi : *quelques animaux sont des hommes*.

87. Les propositions universelles affirma-

tives sont susceptibles de conversion restrictive; mais elles ne le sont pas toujours de conversion simple.

Exemple : La proposition : *Tout être vivant est organique*, est susceptible de ces deux espèces de conversions, savoir :

1° « Tout être organique est vivant; 2° » quelques êtres organiques sont vivans. »

Mais la proposition : « Tout animal est un être vivant » peut se convertir, par accident, ainsi : « Quelques êtres vivans sont des animaux » ; quoiqu'elle ne saurait se convertir simplement, savoir : « Tous les êtres vivans » sont des animaux ; » car les plantes sont, elles aussi, des êtres vivans.

88. On peut les convertir simplement lorsque l'attribut n'a pas plus d'étendue que le le sujet.

Exemple : « Tout triangle est une surface » terminée par trois côtés; toute surface terminée par trois côtés est un triangle. »

89. On dit d'une proposition qu'elle a plus d'étendue qu'une autre, lorsqu'elle est générale, tandis que l'autre n'est que particulière,

90. Les propositions particulières affirmatives sont susceptibles de conversion simple, mais non de conversion restrictive.

Exemple : « Quelques sauvages sont des » hommes industrieux ; quelques hommes in» dustrieux sont des sauvages. » Mais la conversion restrictive ne peut pas avoir lieu, car la proposition primitive est déjà elle-même restrictive.

91. Les propositions particulières négatives ne sont susceptibles, ni de conversion simple, ni de conversion restrictive.

Exemple : « Quelques hommes ne sont pas » délicats. » On ne saurait les convertir restrictivement, en disant : « Quelques (hom» mes) non délicats ne sont pas des hommes ; » ni simplement en disant : « Les (hommes) » non délicats, ne sont pas des hommes. »

92. Lorsque l'esprit, après avoir reconnu qu'il y a identité entre deux objets A et B et entre B et C affirme que A et C sont identiques, on dit qu'il *raisonne*. On donne à cette opération le nom de *raisonnement* ; et à la faculté de raisonner celui de *raison*.

93. On dit aussi qu'il y a raisonnement, toutes les fois que l'esprit, après avoir reconnu que A et B sont identiques et que B et C ne sont pas identiques, affirme que A et C ne sont pas non plus identiques entre eux.

94. L'art de raisonner s'appelle la *logique* et embrasse la *dialectique* et l'*hermeneutique*.

95. On entend par *dialectique* l'art de démontrer les vérités, et de réfuter les erreurs.

96. L'*hermeneutique* avait autrefois une signification très-étendue ; aujourd'hui ce mot désigne l'art de rechercher la vérité historique tant des faits, que des doctrines arrivées jusqu'à nous par la tradition.

97. Des trois propositions dont tout raisonnement se compose (§ 92), les deux premières s'appellent des *principes* ou *prémisses*, et la troisième, *conséquence*, *conclusion* ou *illation*. On donne à la première des deux prémisses le nom de *majeure* et à la seconde le nom de *mineure*.

98. Des trois termes A, B, C qui entrent

dans la composition du raisonnement, le premier s'appelle le *sujet*, le second l'*attribut*, et le troisième le *terme moyen*.

99. Le raisonnement qui se compose de trois termes, ainsi que nous venons de les définir, se nomme *syllogisme*.

100. Tout syllogisme et, par conséquent, tout raisonnement simple, consiste dans la transformation d'une première proposition (que l'on peut représenter par l'expression A = B) dans une autre (B = C), et de celle-ci encore dans une troisième (A = C).

« Le signe = veut dire ici que l'expression A est équivalente à l'expression B, celle-ci à C et enfin C à A. »

101. Le syllogisme peut être conditionnel, disjonctif ou copulatif, selon que la majeure en sera une proposition conditionnelle, disjonctive ou copulative.

102. On appelle conditionnelle la proposition dont la vérité dépend de la vérité d'une autre proposition.

Exemple: « Si la religion que tu prêches est » vraie, elle doit reconnaître en Dieu toutes

« les vertus élevées à un degré infini : or » elle prête à la divinité les passions les » plus haïssables parmi les hommes ; donc » elle ne peut pas être vraie. » Tel est l'argument avec lequel le christianisme a terrassé toutes les autres religions.

103. Les propositions *disjonctives* sont celles dont l'une ne peut être vraie sans que l'autre ne soit fausse.

Exemple : « Ou la peine que tu infliges » est propre à corriger le coupable et à réprimer ceux qui voudraient l'imiter ; ou » elle n'est qu'une ignoble vengeance : or, la » peine que tu infliges, ne corrige le coupable » ni n'empêche que d'autres l'imitent ; donc » cette peine n'est qu'une ignoble vengeance. »

104 Lorsqu'une proposition ne peut être vraie, du moment où l'autre le sera, on les appellent *exclusives* l'une de l'autre ou *adversatives*, l'une par rapport à l'autre.

Exemples : « 1° L'homme vertueux jouit » toujours de la paix de l'esprit ; le vicieux » n'éprouve jamais de l'inquiétude.

2° » L'homme sage doute toujours des

» opinions; le présomptueux ne se croit
» jamais infaillible. »

105. Si toutes les deux peuvent être vraies, mais l'une dans un plus grand nombre de cas que l'autre, on appelle celle-ci *restrictive*.

Exemple : « L'homme indécis ne saurait
» jamais réussir, à moins qu'il ne confie la
» gestion de ses affaires à un administrateur
» habile et expéditif.

106. On donne l'épithète de *copulatives* à des propositions conditionnelles, toutes deux vraies ou toutes deux fausses, mais tellement liées entre elles, que si la supposition qui leur sert de base commune est trouvée fausse pour l'une, elle le sera également pour l'autre. On les appelle aussi des propositions *conjonctives*.

Exemple : « Les animaux et les végétaux se
» distinguent de tous les autres corps de
» la nature, en ce qu'on observe en eux
» des combinaisons chimiques qui les con-
» servent, tandis que tous les autres ne peu-
» vent subir aucune combinaison chimique
» sans changer de nature. »

107. Les philosophes dans le but d'indiquer qu'une conclusion est l'équivalent des deux prémisses, disent que celle-ci y était *contenue*.

108. De même, au lieu de dire qu'elle en est résultée, moyennant la transformation successive d'une proposition dans une seconde, de celle-ci dans une troisième et ainsi de suite; ils disent qu'elle a été *déduite* des prémisses, ou bien qu'elle a été démontrée par les prémisses : et ils donnent à cette successive transformation de la proposition primitive le nom de *déduction* ou *démonstration*.

109. Les raisonnemens employés dans le but de démontrer la vérité ou la fausseté d'une proposition, s'appellent des *argumens*.

110. Les prémisses peuvent être de trois sortes, savoir: définitions, lemmes ou axiomes.

111. Les définitions ne doivent pas seulement énumérer les idées que l'expression définie réveille dans l'esprit de ceux qui s'en servent en pareil cas (Introd. § 22), mais elles doivent encore être celles qui se prêtent le mieux à la substitution mentionnée au § 100 (1).

(1) Voir E, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

112. On appelle *lemme*, toute assertion qu'on adopte comme véritable, parce qu'on sait ou qu'on suppose qu'elle a déjà été antérieurement démontrée.

113. On donne le nom d'*axiome* à toute proposition dont on saisit la vérité au simple énoncé, indépendamment de toute démonstration (1).

114. Si l'on considère les raisonnemens par rapport aux diverses méthodes qu'on peut suivre dans leur déduction, on les partage en deux classes, savoir : analytiques et synthétiques.

115. Prise dans le sens le plus général, la méthode analytique consiste à examiner, l'une après l'autre, les différentes parties d'un tout; mais cette signification générale en comprend quatre autres plus restreintes, qu'il importe de bien distinguer.

1° Quand on parcourt, l'une après l'autre, toutes les parties d'un objet, dans le seul but de le connaître dans son ensemble;

2° Quand on se propose, en outre, de

(1) Voir F, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

saisir les rapports de ces parties, entre elles ou avec d'autres objets;

3° Quand, après avoir étudié ces rapports on passe à classifier les objets analysés;

4° Quand l'analyse s'exerce sur un certain nombre de cas ou de thèses particulières dans le but d'en déduire des conclusions générales (1).

116. La *méthode synthétique* consiste à prendre, comme prémisses, une thèse générale, pour en déduire toutes les conclusions que l'on croit pouvoir en tirer (2).

Exemple : « C'est un acte héroïque de patriotisme que d'exposer sa vie pour la dé-
» fense des libertés publiques, en opposant
» une résistance légale aux ordres illégaux
» des agens du pouvoir; donc la résistance que
» Hampden et l'Amérique-Septentrionale ont
» opposée au despotisme du gouvernement
» anglais; et celle des citoyens français en
» 1789 et 1830 aux gouvernemens de ces deux

(1) Voir G, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

(2) Voir H, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

» époques, ont été des actes héroïques de » patriotisme. »

117. Si l'on considère les raisonnemens par rapport aux diverses formes sous lesquelles ils peuvent être conçus, on les partage en sept classes, savoir : le syllogisme, l'enthymème, l'épichérème, le dilemme, le sorite, l'induction et l'exemple.

118. Tout syllogisme doit avoir, ni plus ni moins que trois termes (§ 99).

Ainsi le syllogisme : « Les nègres sont » des hommes noirs, homme noir est plus » que homme, donc les nègres sont plus » que des hommes : » Ce syllogisme, dis-je, est vicieux; parce qu'il n'a que deux termes, savoir : la mineure et la conclusion ; car la majeure : *Les nègres sont des noirs*, se réduit à : *les nègres sont des nègres*, assertion inepte, et par conséquent nulle, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de majeure.

« Il n'y a de pur, que ce qui n'a pas » de mélange : or le sang des enfans nés de » l'union entre personnes de diverses cou- » leurs est mêlé, donc il est impur. »

Ce syllogisme est sophistique, parce qu'il a plus de trois termes. En effet le mot *mélange* signifie dans la majeure une chose composée de substances vicieuses, tandis que dans la mineure il signifie un composé de substances dont aucune n'est vicieuse.

119. Représentant par B C D, les trois termes d'un syllogisme, il est évident qu'on peut parvenir à la conclusion B = D, par quatre manières différentes, savoir :

Majeure.	Mineure.	Conclusion.
C = D . . .	B = C . . .	B = D
D = C . . .	B = C . . .	B = D
D = C . . .	C = B . . .	B = D
C = D . . .	C = D . . .	B = D

Les dialecticiens donnent à ces quatre combinaisons le nom de *figures* du syllogisme.

120. Ni le sujet ni l'attribut ne peut avoir plus d'étendue dans la conclusion que dans les prémisses.

Exemple : « Les Chinois sont des asiati-
» ques ; les Indiens sont des asiatiques, donc
» les Chinois sont des Indiens. » Dans ce syl-

logisme, tant les *Chinois*, que les *Indiens*, signifient *certains asiatiques*, tandis que dans la conclusion ils désignent des *asiatiques quelconques*.

Le vice du raisonnement consiste en ce que le mot *asiatique* appliqué aux *Chinois*, ne signifie pas la même chose qu'appliqué aux *Indiens*; et, par conséquent, le syllogisme a quatre termes : ce qui est contraire à la doctrine établie dans le § 118.

121. Le terme moyen doit être pris, au moins une fois, en sens universel dans les prémisses.

On peut prouver l'exactitude de cette règle, par l'exemple cité dans le paragraphe précédent où le mot *asiatique* est pris dans les deux prémisses en sens particulier, c'est à-dire, signifiant *certains asiatiques*.

122. Le terme moyen ne doit pas paraître dans la conclusion.

Exemple : « L'homme téméraire brave le » péril ; l'homme vaillant brave aussi le pé» ril, donc l'homme qui brave le péril est » vaillant et téméraire. »

Ce syllogisme peut se réduire à cette forme, B = C ; C = D ; donc D = C : où l'on voit que ces deux dernières équations n'en font qu'une, et, par conséquent, le syllogisme n'a que deux termes, ce qui est contraire au principe établi dans le § 118.

123. Lorsqu'une des prémisses est affirmative et l'autre négative, il faut que la conclusion soit négative.

Exemple : « Tout homme a l'envie de » plaire ; mais les hommes ne peuvent pas » tout ce qu'ils veulent ; donc il ne suffit » pas de vouloir plaire. »

124. Lorsqu'une des prémisses est universelle, et l'autre particulière, il faut que la conclusion soit particulière.

Exemple : « Les oiseaux sont des animaux, » les oiseaux ont des ailes ; donc les animaux » ont des ailes. »

Ce syllogisme est faux, parce que la majeure étant universelle, et la mineure particulière, la conclusion devrait être aussi particulière ; c'est-à-dire : *donc quelques animaux ont des ailes.*

125. Représentons par la lettre A les propositions universelles affirmatives, et par E les propositions universelles négatives; par I les propositions particulières affirmatives et par O les propositions particulières négatives.

Ces lettres combinées trois à trois, donnent soixante quatre combinaisons; et comme chacune de ces lettres représente une proposition, chacune desdites combinaisons de trois lettres représentera un syllogisme; il y aura donc soixante-quatre *modes* de syllogismes possibles.

126. De ces soixante-quatre modes de syllogisme, il n'y en a que dix qui satisfassent aux règles que nous venons d'établir: règles indispensables pour qu'un syllogisme soit concluant. C'est ce qu'il est facile de vérifier en examinant l'un après l'autre les soixante-quatre modes. Ces dix modes sont, les suivans, quatre affirmatifs et six négatifs.

	Majeure.	Mineure.	Conclusion.
Quatre affirmatifs.	A	A	A
	A	A	I
	I	I	I
	I	A	I
Six négatifs. . .	A	E	E
	A	O	O
	E	A	E
	E	A	O
	E	I	O
	O	A	O

127. En réfléchissant sur les combinaisons de ces divers syllogismes, on reconnaîtra que les uns sont disposés d'après une des quatre figures mentionnées au § 112, et les autres d'après les autres figures.

Le tableau suivant montre à laquelle desdites figures chacun de ces dix modes répond.

Figures.		Majeures.	Mineures.	Conclusion.
1re	C = D *	A	A	A
	B = C	A	I	I
		E	I	O

* Nous ne marquerons ici que la majeure et la mineure, car la conclusion B = D est la même pour toutes les quatre figures.

Figures.		Majeures.	Mineures.	Conclusion.
2me	D = C B = C	A	E	E
		A	O	O
		E	E	E
		E	I	O
3me	D = C C = B	A	A	I
		A	E	E
		E	A	O
		E	I	O
		I	A	I
4me	C = D C = B	A	A	I
		A	S	I
		E	A	O
		E	I	O
		I	A	I
		O	A	O

128 *L'enthymème*, diffère du syllogisme en ce qu'il n'a qu'une seule prémisse.

Exemple : « L'homme a la faculté d'opter » entre le bien et le mal; donc il est libre (1). »

129. La prémisse de l'enthymème est placée quelquefois après la conclusion.

Exemple : « L'esprit est indestructible ; » parce que l'idée de destruction suppose » celle de dissolution de parties. »

130. L'*epichérème* est un syllogisme, dont chaque prémisse est elle-même un syllogisme ou un enthythème.

Exemple : « Les actions ne méritent le

(1) Voir I, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

» nom de vertueuses, que lorsqu'il en ré-
» sulte plus de bien que de mal. Mais celles-
» ci sont aussi les seules qui méritent le
» nom d'utiles : donc il n'y a que les actions
» véritablement utiles qui soient vertueuses ;
» aussi les actions vertueuses sont les seules
» véritablement utiles. »

133. Le *dilemme* n'est que la combinaison de deux enthymèmes, dont les prémisses renferment tous les cas possibles de la thèse qu'il s'agit de démontrer ; d'où il suit que leurs conclusions contiennent toutes les conséquences qu'il est possible d'en déduire dans l'hypothèse en question.

Exemple : « Ou tu veux plaire aux hom-
» mes de bien ou à tout le monde ; dans le
» premier cas tu ne déplairas qu'à quelques-
» uns ; dans l'autre tu ne plairas à personne. »

134. Le *sorite* est un enthymème composé de deux ou de plusieurs enthymèmes, où l'attribut de l'une des prémisses devient le sujet de la prémisse suivante :

Exemple : « Il n'y a de vertueux que celui
» qui est bon ; nul n'est bon s'il n'est probe ; ni

» probe s'il n'est pas juste; ni juste s'il n'a pas de
» fermeté : et on ne saurait avoir de la fermeté
» si l'on manque de circonspection; donc bon-
» té, probité, justice, fermeté et circonspec-
» tion sont les élémens essentiels de la vertu. »

135. L'induction n'est elle-même aussi qu'une série d'enthymèmes, aboutissant toutes à une même conclusion, et ayant pour but de démontrer que celle-ci est commune à toutes les hypothèses représentées par les prémisses de ces divers enthymèmes.

Exemple : « Tous les corps solides se par-
» tagent en deux classes, dont la première
» comprend tous les corps durs, raides ou in-
» flexibles; l'autre, ceux auxquels on donne
» les noms de mous, flexibles ou extensibles.
» Les flexibles se sous-divisent en élastiques et
» non élastiques; et les extensibles en ductiles
» et malléables. Ainsi, la différence entre les
» deux grandes classes consiste en ce que
» les parties des corps qui composent la pre-
» mière ne se rapprochent ni ne s'écartent les
» unes des autres, à moins qu'on applique une
» force extraordinaire; tandis que les parties

» de ceux de l'autre classe, s'écartent ou se
» rapprochent les unes des autres, avec plus
» ou moins de facilité. Mais cette facilité, ob-
» servée chez les uns, ainsi que la difficulté
» observée chez les autres, ne sont que des
» modifications de la cohésion; donc toutes les
» susdites expressions ne désignent que la qua-
» lité à laquelle on donne le nom de *cohésion*. »

136. L'argument auquel on a donné le nom d'*Exemple*, consiste à baser son raisonnement sur un cas spécial non contesté et ayant avec celui que l'on veut prouver la plus grande analogie possible.

Exemple : « Si le commandant en chef qui
» abandonnerait à des tiers la nomination des
» chefs des corps, serait digne de blâme; si l'on
» punit comme des traîtres ou des lâches les
» soldats qui ne défendent pas les postes qui leur
» ont été confiés; que faut-il penser de ces élec-
» teurs qui abandonnent aux ennemis des liber-
» tés publiques le choix des députés de la nation?
» comment qualifier ces députés qui, s'abste-
» nant de siéger ou de voter, abandonnent à
» la rapacité des uns et à l'ambition des autres

» tout ce qu'une nation possède de plus sacré? »

137. Les méthodes usuelles des dialecticiens sont la méthode syllogistique et la méthode socratique.

138. La marche de la *méthode syllogistique* consiste à observer rigoureusement quelques-uns des modes d'argumenter que nous venons d'exposer dans les articles précédens, mais surtout dans l'emploi du syllogisme.

139. *La méthode socratique*, faisant abstraction de la rigueur de ces formes, s'attache à définir les expressions équivoques : et elle fait consister son mérite dans l'exactitude des définitions qu'elle prend toujours pour base de ses démonstrations (1).

140. Toutes les fois qu'en argumentant on pose de fausses prémisses, ou qu'en ayant posé de vraies on en déduit de fausses conséquences, on commet, dans le premier cas, ce qu'on appelle un *sophisme*; et dans le second, ce qu'on nomme un *paralogisme*. Dans l'usage on emploie indifféremment ces expressions l'une pour l'autre.

(1) Voir K, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

141. Les dialecticiens distinguent trois sortes de paralogisme, savoir : ceux que l'on commet par contrariété, ou par contradiction, ou par fausse analogie.

142. Le paralogisme par contrariété a lieu lorsqu'on soutient à-la-fois deux assertions contraires (§ 66).

Exemple : « La punition a pour but la cor-
» rection du coupable; donc le code pénal
» doit fixer le temps de la durée de la peine
» à infliger aux coupables. »

Ce raisonnement est vicieux parce qu'il affirme à-la-fois deux propositions contraires, savoir : 1° que la peine ne doit durer que le temps nécessaire pour corriger le coupable; 2° qu'elle doit durer le temps marqué dans le code, même si le coupable est corrigé longtemps avant ce terme ; et qu'elle doit cesser dès que ce terme est atteint, alors même que le coupable ne serait pas corrigé, voire même s'il était devenu encore plus pervers.

143. Le paralogisme par contradiction a lieu lorsqu'on soutient à-la-fois deux propositions contradictoires. (§ 67).

Exemple : « La peine, pour être juste, doit » être proportionnée au degré de perversité » du coupable ; donc la peine de mort, » ou tout au moins les travaux forcés à perpé- » tuité devront être infligés aux coupables » de certains délits marqués dans le code. »

Le vice de ce raisonnement consiste en ce que la conclusion est en contradiction avec la prémisse; car dans celle-ci on donne comme mesure de la punition pour *tous* les délits, le degré de perversité du coupable; tandis que dans la conclusion on donne comme mesure de la peine de *quelques* délits, non pas la perversité du coupable, mais la qualification qu'il aura plu aux rédacteurs du code d'attribuer à certains délits.

144. Le paralogisme par fausse analogie a lieu toutes les fois que l'on conclut de l'identité de quelques qualités accidentelles, observées en deux objets, l'identité d'autres qualités, soit essentielles, soit accidentelles, ou *vice versâ*.

145. La fausse analogie peut provenir d'une illusion des sens; d'une classi-

fication erronée, ou d'une fausse théorie.

146. Celle qui dérive de l'illusion des sens a lieu lorsque, ayant observé un phénomène dans de certaines circonstances, nous concluons qu'il en sera de même dans des circonstances toutes différentes.

Tel est le cas de ceux qui, ne connaissant pas l'effet de la réfraction de la lumière, et voyant qu'un bâton plongé dans l'eau, paraît être brisé, s'imaginent qu'il l'est en réalité.

147. La classification par fausse analogie a lieu toutes les fois que l'on rapporte au même genre des espèces qui n'ont de commun que des caractères spécifiques ou que l'on rapporte à des genres divers des espèces qui, s'accordant pour les caractères génériques, ne diffèrent entre elles que par des caractères spécifiques.

C'est là l'erreur de ceux qui confondent un cristal de roche avec une topaze ou un diamant.

148. L'erreur de théorie provenant de fausse analogie a lieu toutes les fois qu'on attribue à une cause des effets qui ne se

ressemblent que par des circonstances accidentelles, ou lorsqu'on regarde comme provenant de causes diverses, des effets accidentellement différens, mais identiques, quant à leurs qualités essentielles; ou, enfin lorsqu'en partant des ressemblances ou des différences accidentelles des causes, on conclut la ressemblance ou la différence des effets.

On peut citer comme exemple de cette erreur, celle des chimistes qui, voyant des effets produits par le chlorure d'hydrogène, analogues à ceux produits par les acides, ont conclu que l'oxigène en faisait une partie intégrante.

149. Les paralogismes ont ordinairement lieu par un des modes suivans, savoir : par extension, par restriction, par énumération imparfaite, par ignorance du sujet, par fausse supposition, par fausse définition, par cercle vicieux, par pétition de principe, par fausse cause, par équivoque.

150. On commet le sophisme par *extension* toutes les fois qu'on affirme ou qu'on nie en général ce qui n'est vrai ou qui n'est faux qu'en particulier.

C'est l'erreur commise par ceux qui attribuent aux nations ou aux diverses classes de la société, les défauts observés dans quelques individus qui en font partie.

151. Les dialecticiens énumèrent quatre modes selon lesquels les sophismes par extension se commettent le plus souvent ; savoir :

1° Par extension simple ;

2° Par accident :

Exemple : « Les Prussiens ont battu les » Français à Rosbach ; donc les Prussiens l'em- » portent sur les Français dans l'art militaire ; »

3° Par transition de l'absolu au relatif :

Exemple : « Les habitans de Rome sont » des Romains : or, nous savons par l'histoire » que les Romains ont été les plus vaillans » soldats de l'univers ; donc les habitans de » Rome sont les plus vaillans soldats de l'u- » nivers ; »

4° Par transition du distributif au collectif :

Exemple : « L'être appelé homme réunit » en lui les qualités matérielles et les qualités » immatérielles ; mais ce qui réunit les qua- » lités matérielles est un corps ; donc un corps

» peut être doué des qualités immatérielles.»

Ce raisonnement est vicieux parce que du fait que l'âme et le corps sont réunis dans l'homme, il conclut que les propriétés de l'une de ces deux substances appartiennent à l'autre.

152. Le sophisme par *restriction* a lieu lorsqu'on affirme ou qu'on nie dans un seul sens ce qui est vrai ou ce qui est faux dans tous les cas.

On peut citer comme exemple de cette erreur ceux qui n'attachent le blâme de lâcheté sujette à l'animadversion des lois, qu'au manque de courage militaire; tandis que le manque de courage civil n'est pas moins une lâcheté et qu'il devrait être puni avec non moins de sévérité.

153. Le sophisme par *énumération imparfaite* a lieu toutes les fois qu'on énumère une partie des prémisses d'où la conclusion doit être déduite.

L'utilité d'un objet, son prix coûtant et le prix qu'y attachent, soit un grand nombre de personnes, soit la personne qui le possède ou celle qui veut en faire l'acquisition :

voilà les quatre élémens qui, réunis ou séparés, influent sur la valeur des choses.

D'où il suit que c'est commettre un sophisme par énumération imparfaite que d'assigner comme seule mesure de valeur quelqu'un ou quelques-uns de ces quatre élémens, ainsi que le font certains économistes.

154. On dit qu'il y a *ignorance du sujet* toutes les fois que, quittant le sujet dont il est question, on démontre ou l'on réfute ce qui n'est pas en discussion.

C'est l'erreur où sont tombés les écrivains qui tournent en ridicule les anciens, parce qu'ils ont enseigné que la terre, l'eau, l'air et le feu étaient les principes de toutes les diverses substances de l'univers. Ces critiques ignorent ou feignent d'ignorer que les anciens n'employaient pas ces expressions dans le sens qu'on y attache, lorsqu'on s'en sert pour désigner les corps généralement connus sous ces noms. Ils entendaient désigner les quatre états que tous les corps sont susceptibles de subir tour à tour, savoir : celui

de solides, liquides, vapeurs et gaz (1).

155. Il y a sophisme par *fausse supposition*, lorsqu'on suppose que l'adversaire prend quelques expressions dans un sens différent de celui qu'il y attache en effet.

Quelques philosophes ont enseigné « qu'il » n'y a d'actes vertueux que ceux qui sont » utiles ; et que tous les actes qui sont uti- » les sont aussi vertueux. »

On sait que le mot *utile* est équivoque et que même très-souvent on le prend en mauvais sens. Quelques modernes se sont prévalus de cela pour attaquer cette doctrine, supposant ou feignant de supposer que ses auteurs avaient pris le mot en mauvais sens. Cependant ces nouveaux aristarques devaient savoir que les philosophes, dont nous parlons, ont eu soin d'avertir leurs lecteurs, qu'ils n'entendaient appeler *utiles* que les actes d'une utilité générale et nullement ceux que l'égoïsme peut regarder comme étant plus à sa convenance (2).

(1) Voir M, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.
(2) Voir N, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

156. On commet un sophisme analogue au précédent toutes les fois qu'on bâtit le raisonnement sur de *fausses définitions*.

Nous citerons comme exemple de cette sorte de paralogisme, celui employé par quelques philosophes, dans le but de prouver que l'homme n'est pas libre.

1° « La volonté, ont-ils dit, est la faculté » de nous décider en vue d'un bien; »

2° « La liberté est la faculté de choisir » entre deux biens, selon notre volonté; »

3° « Donc la liberté est la faculté de » nous décider, en présence de deux biens, » pour celui qui nous plaît le mieux; »

4° « Mais il n'y a qu'un de ces deux biens » qui puisse nous plaire davantage, et c'est » pour celui-là que nous décidons; donc il » n'y a pas lieu à option et, par conséquent, » il n'y a pas de liberté. »

Ce raisonnement est vicieux, parce que dans la transformation que l'on a faite (n° 3) de la définition primitive (n° 2), on suppose que le mot volonté signifie la faculté de nous décider pour *ce qui nous paraît le mieux*;

tandis que, d'après ces philosophes eux-mêmes, la volonté n'est que la faculté de nous décider pour *ce qui nous paraît un bien* (n° 1).

Et en effet, quand on dit que l'homme est libre, on n'entend pas affirmer qu'il se décide toujours pour ce qui lui semble être le mieux; on veut seulement indiquer qu'en présence de plusieurs partis, il se décide tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, souvent même pour celui qu'il reconnaît être le plus mauvais : *video meliora proboque, deteriora sequor*, dit Médée dans la tragédie de Sénèque.

157. Il y a *cercle vicieux* lorsque, ayant défini certaines expressions par certaines autres, on se sert ensuite des premières pour définir les secondes.

Les rédacteurs du Code pénal de la France ont commis un paralogisme de ce genre, lorsqu'ils ont commencé par définir les *contraventions*, les *délits* et les *crimes* d'après les peines qu'ils se proposaient d'infliger aux diverses sortes d'infractions; tandis que dans la détermination de ces peines, ils n'ont puni quelques-unes des infractions prévues,

avec des peines légères, que parce qu'ils les considéraient comme simples contraventions; aux autres ils ne leur ont décerné des peines plus graves, que parce qu'ils les ont regardés comme des délits; et s'ils ont frappé les dernières de peines encore plus graves, c'est parce qu'ils y voyaient des crimes. Ainsi, après avoir déterminé la gravité des peines, d'après la nature des infractions, ils ont défini la nature des infractions d'après la gravité des peines (1).

158. Le sophisme par *pétition de principe* a beaucoup de rapport avec celui que l'on commet par cercle vicieux, et il a lieu toutes les fois qu'on donne comme preuve d'une thèse, la thèse même qu'il s'agit de démontrer, dans les mêmes termes ou en termes équivalens.

Les anciens physiciens ont commis une pareille faute, lorsqu'ils croyaient expliquer les phénomènes de la gravité en disant que c'était parce que la *nature a de l'horreur pour le vide*; puisque si on leur demandait la preuve de cette assertion, ils ne faisaient ni

(1) Voir O, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

ne pouvaient faire que rapporter les faits mêmes qu'il s'agissait d'expliquer (1).

159. On commet le sophisme par *fausse cause* lorsqu'on donne comme cause d'un fait ce qui n'en est ni la cause, ni la raison.

Telle est l'erreur de ceux qui attribuent les hémiplégies à l'action locale du froid sur la partie lésée, tandis que la cause de la paralysie des membres est une lésion de la partie du cerveau, d'où dépend le mouvement musculaire.

160. Le sophisme par *équivoque* est celui que l'on commet le plus souvent, et il consiste à prêter à un mot pris dans le sens propre, une signification qui ne lui appartient que lorsqu'on le prend dans le sens figuré, ou *vice versâ.*

Le brillant auteur du *Génie du Christianisme* a commis ce paralogisme, lorsqu'il prétend prouver la crédibilité des *mystères de cette religion*, parce que, dit-il, personne ne refuse sa croyance aux *mystères de la nature*, et que ceux d'*Eleusis* étaient admis par les païens.

(1) Voir P, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

Plus poète que philosophe, il n'a pas réfléchi, qu'en s'exprimant de la sorte, il confondait trois significations très-distinctes du mot *mystère* (1).

161. On dit qu'une expression est prise en sens figuré et on lui donne le nom de *figure* ou de *trope*, toutes les fois que nous l'employons pour désigner, non l'objet qu'elle signifie ordinairement, car cela serait l'employer en *sens propre*, mais quelqu'une de ses qualités, sur lesquelles nous sommes intéressés à fixer particulièrement l'attention de ceux qui nous écoutent.

Par exemple : lorsqu'on veut indiquer qu'un homme est doué d'un noble courage, on dit qu'il est un lion (2).

162. Les causes des erreurs, dont la recherche fait l'objet de l'*Art critique*, peuvent se réduire aux quatre suivantes ; savoir : fausse sensation, précipitation, prévention, et passion.

163. Les erreurs provenant de fausse sen-

(1) Voir Q, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.
(2) Voir R, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

sation ont lieu toutes les fois que, par suite de quelque défaut accidentel ou habituel de nos organes de sensibilité, les objets produisent chez nous une sensation différente de celle qu'ils produiraient, si ces organes étaient dans leur état normal.

Telles sont les illusions qui accompagnent l'état de délire, et les méprises des myopes ou celles des personnes qui éprouvent un commencement de surdité.

164. La précipitation nous induit en erreur de différentes manières, selon celle des méthodes analytique ou synthétique que nous employons.

165. Il y a *précipitation* dans les opérations analytiques :

1° Lorsque, dans l'examen des parties constituantes d'un objet, nous ne prêtons que peu ou point d'attention à un certain nombre de ces parties.

C'est là l'erreur où sont tombés ceux qui ont considéré l'atmosphère comme un fluide uniforme; tandis qu'ils auraient dû réfléchir qu'elle est habituellement un mé-

lange, non-seulement des deux gaz, l'oxigène et l'azote, mais encore d'une grande variété de plusieurs autres, en quantités plus ou moins considérables, ainsi que d'une certaine quantité d'eau, tantôt à l'état de gaz, tantôt à celui de vapeur; et qu'elle éprouve une variation continuelle, par l'action, soit de l'électricité, soit du calorique;

2° Lorsque, dans l'examen des rapports qu'il nous importe de reconnaître, entre deux objets, nous nous bornons à en étudier seulement quelques-uns.

C'est ainsi que certains physiciens se hâtèrent trop de baser leurs théories de la cristallisation sur le seul principe de la diminution du calorique. Ils auraient dû tenir compte de la grande part qu'a l'électricité dans les différentes phases de ce phénomène compliqué;

3° Lorsque, dans le recensement des caractères qui doivent nous servir à la classification des objets, nous n'en tenons compte que d'un certain nombre;

4° Lorsque, dans des questions de théorie,

nous nous hâtons de tirer des conclusions générales avant d'avoir étudié tous les cas particuliers, d'où dépend la généralité de la conclusion.

166. Nous nous sommes déjà assez étendus sur les erreurs qui peuvent résulter de l'abus de la méthode synthétique, parce que l'on déduit des principes établis des conclusions trop générales, ou trop restreintes.

167. La *prévention* peut se rapporter au sujet en question, à notre capacité personnelle ou à celle des tiers.

168. La première de ces trois sortes de préventions prend le nom de préjugés, préoccupation, infatuation. Elle résulte de ce que, faute de temps ou par manque de principes, on s'est formé un faux jugement sur la question.

169. La *prévention* que chacun peut croire relativement à sa propre capacité, consiste, tantôt à en exagérer, tantôt à en restreindre la portée.

170. C'est encore de ces deux manières que nous pouvons nous laisser prévenir à

l'égard d'autrui; à cette différence près que, sur notre propre compte, nous ne pouvons nous faire illusion que quant à notre capacité; et jamais jusqu'au point de présumer que nous savons ce que la conscience intime nous avertit que nous ignorons entièrement; tandis que, par rapport à d'autres, nous pouvons leur attribuer des connaissances qu'ils ne possèdent pas. De même nous pouvons nous tromper sur le compte d'autrui, jusqu'à lui prêter des vertus qu'il est loin de posséder. Mais nous ne saurions nous attribuer des vertus ou d'autres bonnes qualités que les remords de notre conscience nous refusent, quelque effort que nous employons pour les faire taire (1).

171. Les passions, considérées comme causes de nos erreurs, agissent sur nous en nous engageant à fixer notre attention sur ce que les objets peuvent avoir d'agréable, et à éviter la vue de ce qu'ils peuvent avoir de désagréable; quoique, dans l'intérêt de la vérité, il aurait fallu ne pas prêter moins

(1) Voir S, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

d'attention aux unes qu'aux autres de ces deux sortes de qualités.

172. On a donné le nom de *critère de la vérité* aux moyens indiqués par l'art critique, pour éviter les erreurs, ou pour s'assurer si l'on n'en a pas commis. On comprend donc qu'il doit y avoir autant de sortes qu'il y a de diverses causes d'erreur (1).

173. Dans les erreurs qui proviennent de quelque défaut de nos sens, on peut parvenir à les redresser par trois différentes manières, savoir :

1° En tentant des expériences dans lesquelles on doit faire usage d'autres sens différens de celui dont nous nous méfions;

2° S'il n'est pas possible de recourir à d'autres sens, il faudra varier le mode des expériences, en écartant toutes les circonstances qui auraient pu contribuer à nous induire en erreur;

3° Lorsqu'aucun de ces deux moyens ne sera praticable, on devra répéter les premières expériences un grand nombre fois, afin

(1) Voir T, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

d'obtenir une certaine probabilité d'avoir rencontré la vérité.

174. Lorsque nous craignons avoir été séduits par quelques préjugés, dont nous ne soupçonnons pas l'erreur, le moyen le plus facile de nous en assurer c'est de discuter le sujet sous ses différentes faces, non-seulement avec nous-mêmes, mais avec des personnes dont la capacité et le désintéressement nous soient avérés.

175. Si la crainte de l'erreur provient de l'influence que quelque passion ait pu exercer sur notre esprit, le premier moyen à employer c'est de répéter les expériences dans les intervalles que la plupart des passions éprouvent entre les divers paroxysmes.

Un autre moyen consiste à tâcher de remplacer la passion qui pourrait nous égarer, par une autre qui soit propre à nous garantir de l'erreur.

Et enfin, un troisième moyen est de consulter des personnes dont les lumières et le désintéressement nous inspirent de la confiance; dans le but d'être rassurés, si elles

confirment nos opinions, dans celui d'être détrompés, si elles les réprouvent.

176. Quant au danger d'être induits en erreur par ces personnes mêmes, nous avons pour l'éviter l'emploi de moyens analogues. A cet effet, nous devrons avoir recours aux tiers, ou il nous faudra entrer nous-mêmes dans un examen approfondi des motifs qui peuvent nous avoir portés à accorder à ces personnes une importance à laquelle peut-être elles n'ont aucun droit.

177. Quant au premier des moyens que nous venons de proposer, il ne diffère de celui mentionné au § 174 que par le plus grand soin qu'il nous faut mettre dans le choix de cette nouvelle autorité, dont nous entendons nous servir, pour apprécier celle des personnes qui nous sont devenues suspectes. Mais quant à l'examen que nous avons à faire par nous-mêmes, il faut distinguer les points de fait d'avec les points de doctrine.

178. *Les points de fait* peuvent être purement historiques ou scientifiques. Mais ces derniers vont se confondre avec les points

de théorie, qui constituent la seconde division du partage mentionné au § précédent, et, par conséquent, nous en parlerons quand il sera question de ceux-ci.

179. On appelle, en sens restreint, des *faits purement historiques*, ceux dont l'appréciation n'exige des connaissances spéciales d'aucune science ni d'aucun art en particulier.

180. Lorsqu'il s'agit de constater la vérité de pareils faits, il suffit de s'assurer :

1° Si en effet l'auteur auquel on se rapporte, affirme le fait avec toutes les circonstances essentielles dont on nous le dit revêtu;

2° S'il en a été témoin oculaire ou s'il ne fait que rapporter ce qu'il a appris par d'autres;

3° Si, outre le degré d'intelligence nécessaire pour ne pas être induit en erreur, il possède un caractère moral qui lui donne droit à une entière confiance de notre part.

181. Les doutes qui s'élèvent au sujet d'un récit peuvent concerner ou l'authenticité, ou le véritable sens de quelque passage d'un écrit.

182. Quant à l'authencité de l'écrit, on

peut la prouver par le témoignage des auteurs contemporains, et, à leur défaut, par la conformité de la rédaction, du langage, du style, et du contenu de l'écrit en question, avec d'autres ouvrages incontestables du même auteur.

183. Pour ce qui concerne l'obscurité des passages allégués, c'est par la comparaison qu'on établira entre eux, et d'autres puisés dans le même auteur ou dans divers, que l'on pourra arriver à les éclaircir. Si ces autres passages conçus dans des termes non équivoques, s'accordent avec ce qu'on avait pu entrevoir de celui qu'il s'agit d'interpréter, ils se prêteraient un mutuel appui. Mais si ces passages parfaitement clairs, contredisent le passage obscur pris dans son sens le plus probable, celui-ci devra être rejeté.

184. Mais il peut arriver aussi que des auteurs contemporains soient en positive contradiction avec celui dont nous tâchons d'apprécier la véracité, ou qu'ils gardent un silence absolu sur le fait en question.

185. Dans le premier de ces deux cas, la

quait des lumières requises pour bien juger de la véracité des traditions, ou que sa moralité ne nous offre pas une suffisante garantie; il faudra conclure que la bonne foi de ceux qui les recommandent a été surprise, ou que ceux-ci ont été ses complices, ou enfin que les écrits en question sont l'ouvrage de quelque imposteur, qui a voulu se cacher sous le nom d'un auteur respectable.

197. S'il ne s'agissait que d'obscurité, il ne sera pas inutile de faire remarquer que souvent des écrivains très-distingués se sont crus dans la nécessité de recourir à des expressions figurées ou métaphoriques, à des allusions ou des paraboles, pour voiler certaines doctrines, qui ne pourraient être enseignées, sans danger, dans des termes à la portée de tous les lecteurs (1).

198. Après l'examen de la véracité de l'historien, vient l'appréciation du mérite des pièces, les médailles, ou les objets d'art cités à l'appui des faits rapportés par

(1) Voir U, notes à l'Idéologie, à la fin du volume.

l'auteur, et qui font l'objet de l'art auquel on a donné le nom de *diplomatique*.

201. Les caractères d'après lesquels on doit se prononcer sur l'authenticité des pièces, et l'intégrité d'un écrit sont de deux sortes : intrinsèques ou extrinsèques.

202. Les caractères intrinsèques sont tirés, tantôt du contenu même, tantôt des accidens matériels de ces documens.

203. Les caractères extrinsèques sont déduits de la comparaison des assertions contenues dans lesdits documens, avec ce qui peut se trouver dans des écrits ou dans d'autres documens, dont la véracité ne saurait être contestée.

204. Les accidens matériels dont nous venons de faire mention, consistent principalement dans la nature et l'état des papyrus, du parchemin, ou du papier des manuscrits; de la pierre de métal ou de la composition des médailles, inscriptions, reliefs ou statues; de même que l'orthographe des écrits et le style ou le goût des différens objets d'art.

Au reste, c'est dans les ouvrages qui trai-

tent exprès de ces diverses branches de la littérature que le lecteur trouvera exposées, dans le plus grand détail, les doctrines, tant de l'art diplomatique que de l'art critique, dont à peine nous avons pu tracer ici une légère esquisse.

NOTES.

NOTES A L'INTRODUCTION.

A

§ 8.

Aucune théorie ne pouvant exister sans que les principes qui lui servent de base soient rangés dans un certain ordre systématique, il arrive très-souvent qu'on emploie le mot *système* à la place de celui de *théorie*.

B

§ 10.

On peut citer comme des exemples et des modèles la philosophie chimique de Fourcroy, celle de Thénard, la philosophie entomologique de Fabricius, et, surtout la philosophie botanique de Linnée.

C

§ 12.

On fera bien de consulter l'Art d'observer du célèbre Senebier.

D

§ 16.

Il est de mode parmi certains philosophes modernes de traiter l'ontologie avec une sorte de dédain, voulant faire croire que sous ce nom on n'enseigne qu'une foule d'extravagances. Certes, si l'on ne consulte que la manière dont la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette matière s'en sont acquittés, le reproche ne serait pas tout-à-fait dépourvu de justice. Mais quand a-t-il été permis de confondre les sciences avec la manière dont peuvent s'y être pris ceux qui se sont mêlés de les enseigner sans les connaître.

Si les critiques auxquels nous faisons allusion avaient médité les *Métaphysiques* d'Aristote, une grande partie des dialogues de Platon et de Xénophon parmi les anciens, et les ouvrages de Leibnitz parmi les

modernes; s'ils avaient réfléchi que par ontologie, on entend ce que nous indiquons dans la définition qu'on vient de lire, ils ne seraient pas tombés dans une aussi grossière erreur.

E

§§ 17, 18.

On pourrait donner, d'après le parallèle que nous venons d'établir entre les deux méthodes, le nom de *Philosophie dioristique* à celle d'Aristote et le nom de *Philosophie symbolique* à celle de Platon.

Nous ferons remarquer ici, au sujet de cette dernière, que, dans les temps modernes, de nombreuses écoles se sont élevées qui prétendent suivre les erremens du brillant disciple de Socrate. Mais il y a entre les écrits sortis de ces écoles et les dialogues de Platon et de Xénophon cette grande différence, que les élèves de Socrate tâchent de prévenir les erreurs inséparables des expressions métaphoriques et, par conséquent, équivoques, en s'appliquant à les définir le

mieux possible. Les écoles modernes, au contraire, en dédaignent la définition; ou si quelquefois elles s'avisent d'en donner, elles sont ordinairement plus obscures que l'expression qu'il s'agit de définir.

F

§§ 21 à 26.

Les anciens réduisaient toute la théorie de la définition à ce seul principe, savoir : « Que la définition doit exprimer le genre et » la différence. »

Cela voulait dire que toutes les choses ont deux sortes de qualités, les unes communes aux autres objets du même genre; les autres, qui leur sont particulières, et d'après lesquelles elles sont rangées sous une même espèce; d'où il suit qu'une définition ne saurait être complète, si elle n'énumère, tant les qualités génériques ou le *genre*, que les qualités spéciales qui constituent la *différence* spécifique de l'objet.

En comparant cette théorie de la définition avec celle que nous venons de donner,

on voit qu'elle n'est qu'incomplète, mais que, du moins, elle est exacte.

Ce n'est pas de même quant à la distinction que la plupart des philosophes font entre les *définitions des mots* et *celles des choses*, en disant que les premières expliquent ce que signifient les noms des objets, tandis que les autres expliquent ce que sont les objets eux-mêmes.

Cette façon de parler n'est pas seulement inexacte, elle est dangereuse, et, qui plus est, elle a fait tomber les philosophes en maintes erreurs.

« Expliquer ce que sont les objets » signifie : « expliquer ce que sont à nos yeux les objets; » car on ne saurait *expliquer* que ce que l'on connaît; or, les objets ne sont à nos yeux que l'ensemble des qualités que nous en connaissons : c'est-à-dire l'ensemble de qualités désignées par le nom que nous donnons à l'objet. Ainsi, définir l'objet ne peut être qu'énumérer les qualités que nous lui connaissons; mais définir le nom de l'objet, n'étant qu'énumérer les idées que ce nom re-

présente, et ces idées n'étant que celles des qualités que nous connaissons dans l'objet, énumérer ces idées, c'est la même chose qu'énumérer les qualités correspondantes. D'où l'on voit qu'il n'y a aucune différence entre la définition du nom de l'objet, et ce qu'on a très-improprement nommé la définition de l'objet.

Nous ferons remarquer ici, en passant, l'admirable sagesse avec laquelle Aristote, au lieu de dire dans ses définitions, *cela est*, dit-la plupart du temps : *cela s'appelle* : comme s'il voulait avertir ses lecteurs que les choses ne *sont* pour nous que ce que nous en *connaissons*, et que l'expression — *cela est* — signifie la même chose que — *on sent cela*. —

NOTES A L'ONTOLOGIE.

A

§§ 5 et 6.

Toutes les qualités absolues des corps sont comprises dans celles que nous mentionnons ici au § 5; de même que toutes celles de l'esprit rentrent dans celles mentionnées au § 6. On peut en dire autant des qualités relatives; quelque nombreuses qu'elles soient, nous verrons dans la suite qu'elles se trouvent toutes comprises dans celles mentionnées au § 16.

B

§§ 11 et 12.

Les matières indiquées dans ces deux §§ font l'objet, les unes de l'*esthétique*, les autres de l'*éthologie*. Nous nous en occuperons donc lorsque nous arriverons à ces deux parties de notre Cours.

C

§ 13.

Nous prions le lecteur de remarquer que, fidèles à nos principes, nous n'entendons

donner ici comme définition de *bien* que ce que les hommes entendent ordinairement par ce mot. Car s'il s'agissait de le définir, selon toute l'étendue de sa signification, on devrait dire que c'est : « tout qui contribue » à la conservation de l'univers , » dont l'espèce humaine ne fait qu'une partie minime.

C'est en partant de ce point de vue élevé, que le philosophe contemple comme un *bien* dans l'ordre providentiel du monde, ce qui, considéré relativement à tel ou tel individu ou même à l'espèce humaine qu'il détruit ou qu'il dégrade, est par nous regardé à juste titre comme un mal. Cependant, c'est du concours de ces innombrables événemens, les uns heureux, les autres fâcheux pour notre espèce, que résulte l'ordre admirable qui, depuis le commencement des siècles, dépose de la sagesse infinie du Créateur de l'univers.

D

§ 38.

On sait que les paroles ne peuvent représenter que les idées que nous avons des

objets; or, ces idées sont le résultat immédiat de l'action de ces objets sur nos sens ou celui de nos raisonnemens sur les qualités de ces mêmes objets. Ainsi, les mots *substance du plomb*, par exemple, ne peuvent signifier que l'ensemble de ce que nous connaissons, c'est-à-dire des qualités que nous connaissons du plomb, ou, pour mieux dire, que nous désignons par le mot plomb; car *le plomb* et la *substance du plomb* ne sont qu'une et même chose. Aussi, est-il évident que, si après avoir fait l'énumération de toutes les qualités de ce métal, nous faisons successivement abstraction de toutes ces qualités, l'une après l'autre, il ne restera rien que nous puissions désigner par le mot *substance*.

C'est une remarque qui n'a pas échappé à Aristote : ce qui ne doit pas étonner ceux qui connaissent la profonde sagacité de ce grand philosophe. Mais, ce dont on ne saurait assez s'étonner, c'est qu'aucun des philosophes qui sont venus après lui et qui ont lu ses ouvrages, n'ait été frappé d'une doctrine dont l'influence sur toutes les branches des connaissances humaines est incalculable.

E

§ 44.

C'est dans ce sens que l'on dit de quelqu'un : « qu'il est dans une réunion ; » ce qui signifie qu'il fait partie de cette réunion.

Faute d'avoir réfléchi que c'est là le sens de la préposition *dans* lorsqu'on dit que *les qualités sont dans la substance*, tous les philosophes, excepté le seul Aristote (*V. la note au* § 38), sont tombés dans l'erreur de s'imaginer que le mot *subtance* signifie quelque chose qui n'est pas les qualités; car, disaient-ils: Puisque les qualités sont dans la substance, elles ne sont pas la substance, de même qu'une peinture n'est pas la toile sur laquelle se trouvent les couleurs dont elle se compose. Ces philosophes n'ont pas réfléchi que la comparaison était déplacée; car si l'on fait abstraction des couleurs qui forment le tableau, on trouve au-dessous la toile; tandis que si l'on fait abstration de toutes les qualités désignés par les mots *substance du plomb*, par exemple, il ne reste rien que cette expres-

sion puisse représenter; puisqu'elle ne peut représenter que nos idées, et que ne pouvant avoir une idée que de ce que nous connaissons, et ne connaissant que des qualités, le mot substance ne peut signifier que l'ensemble des qualités de l'objet en question.

F

§ 45.

C'est ainsi que, ayant exposé à l'air froid un verre d'eau, lorsque quelque temps après nous n'y trouvons qu'un glaçon formé sous nos yeux, nous affirmons que, malgré la différence qui existe entre les qualités essentielles de ce glaçon et celles de l'eau qui y était d'abord, le glaçon et l'eau sont un même corps.

De cette remarque on doit déduire une conclusion de la plus haute importance, savoir : lorsqu'on dit de deux objets qu'*ils sont distincts; qu'ils ne sont pas les mêmes; qu'ils sont deux et pas un seul*, on peut vouloir dire qu'ils ont des qualités essentielles différentes

l'un de l'autre; mais ce que, à coup sûr, on entend toujours affirmer, c'est qu'il n'y a pas entre eux d'identité de lieu.

G

§ 46.

Nous avons fait observer ci-dessus (note D) que la définition de *substances* (§ 38) fait disparaître un grand nombre de questions qui n'ont pu avoir lieu, que parce qu'on partait de quelque fausse définition de ce mot. On peut en dire autant au sujet du mot *corps*; mais ici aussi nous nous bornerons à deux exemples.

Les physiciens disputent depuis des siècles sur la valeur des mots feu ou calorique, les uns prétendant qu'il signifie une *certaine subtance sui generis*, les autres qu'il ne signifie qu'une certaine qualité des corps que l'on dit chauds ou échauffés. On voit par la définition contenu dans ce § 38 que les deux partis ont raison, car le mot calorique désigne l'ensemble de deux qualités, savoir: 1° de

produire la sensation de chaleur; 2° de dilater les corps; et c'est cet ensemble qu'on appelle la *substance* du calorique ; mais ce ne sont que des *qualités*; donc le calorique d'un fer rouge est à-la-fois une qualité composée des deux qualités : causer la sensation de chaleur, et dilater les corps qu'il touche; et il est une subtance, puisqu'il est un ensemble de qualités.

On peut démontrer par une pareille analyse, que dans une foule de semblables questions tout le monde a raison; parce que toujours ce qu'on appelle substance est *substance*, puisque c'est un ensemble de qualités; mais c'est aussi une *qualité*, car une qualité composée n'en est pas moins une qualité.

De tout temps des philosophes se sont plu à embarrasser d'autres philosophes, en les défiant de leur prouver l'existence des corps. Il est évident que les philosophes provoqués ne pouvaient y répondre qu'en ayant recours à la définition des corps. Du moment donc que cette définition était défectueuse, elle ne pouvait jamais mener à une démonstration.

A cette difficulté venait se joindre le sens équivoque du mot *exister*, pas mieux défini que le mot *corps*. Mais si l'on réfléchit que, selon nos définitions, la phrase : — Il *existe des corps* — signifie : — *Nous sentons* : ou, ce qui signifie la même chose, — « Nous avons » les idées de qualités telles et telles (V. § 5) » que nous désignons par le mot corps (1), » — la question est tranchée, ou, pour mieux dire, il ne saurait plus y avoir de question (2).

H

§. 47.

« Dieu, l'âme humaine et l'ame des bêtes »

(1) Voir ci-dessus pag. 150, note F de l'Introduct.

(2) Le fameux Berkley a écrit un petit ouvrage intitulé : *The minute Philosophers*, pour prouver que l'idée de l'existence des corps n'est qu'une illusion ; et sur le frontispice du livre, il a fait graver une vignette dans laquelle un enfant se regardant à une glace, s'efforce de saisir son image ; au bas, le lecteur, forcé de rire de l'illusion de l'enfant, trouve ces paroles : *Quid rides ? mutato nomine, de te fabula narratur*. Cette allusion répond à la manière tout-à-fait spirituelle dont le sujet est traité dans l'ouvrage : chef-d'œuvre de déraison, mais aussi modèle de discussion, digne d'être comparé, sous ce point de vue, aux plus beaux dialogues de Platon.

sont les seuls esprits dont nous ayons connaissance : de notre âme, par le sens intime ; de l'âme des bêtes, par l'analogie qu'il y a entre un grand nombre de leurs actes et ceux qui sont chez nous l'effet de l'action de notre âme sur notre corps; quant à la Divinité, par la contemplation des merveilles de l'univers, devant lesquelles on ne peut pas manquer de reconnaître l'existence, la sagesse et la bonté infinie d'un Créateur.

Cependant on retrouve dans tous les siècles et chez presque toutes les nations la conviction que, outre les trois sortes d'esprits dont nous venons de parler, il doit en exister un grand nombre d'autres, intermédiaires entre l'homme et la Divinité.

A part les absurdités que l'ignorance d'un côté, et la supercherie de l'autre, ont accumulées dans la théologie païenne, ses dieux inférieurs au Père du monde, ses demi-dieux, ses génies et ses héros n'étaient que l'expression de cette croyance générale de l'existence d'une hiérarchie d'intelligences, toutes supérieures à l'esprit humain, mais

toutes infiniment inférieures à la Divinité.

Ce sont ces mêmes intelligences supérieures que l'*Ancien et le Nouveau Testament* signalent sous les noms d'anges, d'archanges et de prophètes.

Mais la raison humaine dont les conceptions peuvent seules être l'objet de la philosophie ne peut avoir à cet égard que des conjectures.

Nous ferons remarquer d'abord que le nom d'*âme* est exclusivement donné à un esprit, autant qu'on le considère comme principe, ou, pour mieux dire, cause du mouvement de quelque corps.

Puis, en parlant de l'âme, nous rappellerons ici une question, de tout temps fort débattue entre les philosophes, et qui n'aurait jamais dû en être une, savoir : Où notre âme réside-t-elle? Inutile de répéter ici toutes les opinions, les unes plus hasardées que les autres, émises par les philosophes, tant anciens que modernes ; car, encore une fois, c'est une demande qui ne présente aucun sens.

En effet *occuper un lieu* et avoir de l'*étendue*

sont deux idées inséparables. Point de corps sans étendue et par conséquent qui ne soit divisible; point de *lieu* qui ne soit une portion d'espace et point d'espace sans étendue.

Il est donc tout aussi dénué de sens de demander quel est le lieu occupé par un esprit que de demander quelle est l'étendue d'un esprit.

Nous avons énuméré au § 6 de l'ontologie les propriétés de l'esprit; et, parmi elles, il ne se trouve pas plus l'idée d'espace que celle d'étendue; et là où il n'y pas d'idée d'espace, il ne saurait y avoir d'idée de lieu : « Une » portion indivisible de l'espace » est une expression tout aussi contradictoire que celle « d'une portion indivisible d'un corps. » Il n'est pas plus rationnel de demander : quel est le lieu d'un esprit que de demander quelle est la couleur d'un son.

Il n'en est pas ainsi lorsqu'on dit d'un esprit : « qu'il est présent dans tels ou tels lieux » car cela veut dire : qu'il agit sur des corps qui occupent ces lieux. Ainsi, il serait absurde

de dire que notre âme, indivisible, occupe tout notre corps; tandis qu'il est très-rationnel de dire, qu'elle est présente à toutes les parties de notre corps; comme on dit d'un chef : qu'il est présent dans toute l'étendue de sa juridiction ; que Dieu est présent dans tout l'univers. Dans toutes ces phrases, ce qu'on affirme, c'est que l'esprit agit sur un grand nombre d'objets distincts, quoique le mode selon lequel cette action s'exerce, soit tout-à-fait différent dans chacun des trois cas auxquels ces trois phrases se rapportent.

I

§ 73.

Les anciens philosophes ont rendu hommage à cette façon de remonter de la créature au créateur ; seulement la manière de rendre cette idée a été plus ou moins vigoureuse, plus ou moins poétique, selon les tendances de chaque écrivain. C'est ainsi qu'établissant un parallèle entre l'homme et le monde et réfléchissant que c'est la Divinité qui a imprimé le mouvement à tout

l'univers et en est le principe conservateur, comme l'âme est le principe actif et conservateur de notre corps; ces philosophes ont dit que Dieu était au monde ce que l'âme de l'homme est à son corps; et voilà ce qu'ils ont voulu exprimer en disant que : « Dieu est l'âme du monde.

Il y a loin de là au matérialisme ou panthéisme que quelques modernes leur ont attribué. En effet, rien ne peut être aussi diamétralement opposé, tant au matérialisme qu'au panthéisme, qu'une doctrine qui commence par reconnaître un esprit, cause première de l'univers; car d'un côté elle établit que tout ce qui existe n'est pas matière, et ensuite elle enseigne que l'ensemble de cette matière qu'on appelle monde est distinct de la Divinité; tandis que le *panthéisme* consiste à affirmer que l'ensemble du monde considéré dans chaque moment antérieur est la cause de tout ce qui est arrivé dans le même monde aux époques postérieures, et que, par conséquent le monde, *dans sa totalité*, est la cause première, tant de ses divers

états, que de ceux de *chacune de ses parties*. De là ils concluaient que chacune des parties, étant le résultat du *tout*, pouvait être nommée *créature du tout*, et le *tout*, créateur de chaque partie, ou, ce qui revient au même, *créateur de l'univers, Dieu, Divinité.*

Le raisonnement contenu dans le § 73 montre le vice de cette doctrine.

Une autre opinion des anciens était que les âmes humaines ne sont que des parties de l'âme de l'univers, c'est-à-dire de la Divinité.

Si l'on prenait cette expression à la lettre, elle serait trop évidemment absurde pour qu'il soit permis de croire que tant d'illustres philosophes l'aient soutenue.

Nous pensons qu'ils ont voulu dire une chose fort simple et très-sensée; mais en se servant d'une phrase équivoque. Leur pensée, selon nous, était que de même que, chaque corps est une partie du monde matériel, de même chaque âme est une partie du monde spirituel. Mais il ne s'en suit pas que ces philosophes aient voulu dire par là que toutes

les âmes ne sont qu'une seule substance, numériquement identique avec la Divinité; puisqu'ils auraient, en ce cas, soutenu que tous les corps ne sont qu'une seule substance numériquement identique avec l'univers : absurdité manifeste, car ce serait affirmer que le tout est égal à chacune de ces parties.

K

§ 74.

De la doctrine contenue dans ce §, il suit : qu'on appelle fortuits les événemens contingens qui ne sont pas spontanés; or, on donne le nom de contingens à ceux que la raison humaine ne peut pas prévoir. D'où il faut conclure que tous les phénomènes de l'univers qui ne sont pas des actes spontanés des esprits dont il est peuplé, constituent une série de causes et d'effets nécessaires (Ontol. § 66). C'est là ce qu'on appelle le *sort, le destin, la destinée*: c'est donc ce que les latins désignaient par les noms *sors, fortuna,*

fatum; dérivés des noms grecs *horos*, *ata* ayant la même signification.

A ce que nous appelons *destin*, *destinée* et les latins *fatum*, les grecs donnaient les noms de *moros*, *eimarmene*; lesquelles expressions sont toutes équivalentes entre elles et désignent la décision prise par le créateur de l'univers, lorsqu'il voulut que les choses arrivassent dans la suite des siècles de la manière dont elles sont arrivées jusqu'à présent et dont elles arriveront dans l'avenir. C'est aussi ce que signifie le mot *Providence*.

Nous ferons remarquer ici, en passant, que les mots *mort*, *mors* en latin, dérive de *moros* grec, qui signifie le *terme fatal* de tout être vivant.

L

§ 81.

C'est dans ce sens que, parlant d'un souverain qui a élevé un de ses sujets de l'état le plus obscur à une haute dignité, on dit : « qu'il l'a tiré du néant » expression destinée à indiquer uniquement l'immense

différence entre l'état actuel et le précédent du favori.

M

§ 101.

Nous ferons remarquer, en passant, que c'est de cette distinction qu'on aurait dû partir pour définir les deux sciences connues sous les noms de chimie et de physique. Si on l'avait fait, on ne verrait pas figurer dans les traités sur cette dernière science ce qui concerne le calorique, l'électricité et le magnétisme : phénomènes tout-à-fait moléculaires, et, par conséquent, du ressort exclusif de la chimie.

Nous ferons encore observer que ce qu'on appelle *action chimique* ayant toujours pour résultat la formation de quelque substance composée des corps entre lesquels l'action a eu lieu, et différant de tous les deux corps par des propriétés essentielles, quelques philosophes ont senti la nécessité de chercher une autre expression pour désigner les cas

très-fréquens où l'on observe une action entre les molécules de deux corps, sans qu'il y ait production d'une tierce substance. Tel est le cas de l'action de quelques poisons et miasmes, ainsi que des médecines administrées à des doses infinitessimales. On est donc convenu de donner à cette sorte d'action le nom d'*action dynamique*.

N

§ 102.

Qu'il nous soit permis de soumettre au jugement des savans le point de vue sous lequel nous envisageons la *cohésion*. Peut-être facilitera-t-il l'explication de quelques phénomènes qui ont paru jusqu'à présent inexplicables. Ne pourrait-on pas admettre, comme une conjecture ou comme une supposition, que les atômes ne contractent de la cohésion entre eux qu'autant que les uns sont électrisés positivement et les autres négativement? Partant de cette supposition, on concevrait aisément, que tout corps survenant, qui

enleverait une portion d'électricité positive ou négative à un groupe d'atomes ainsi liés par la cohésion et formant un corps solide, rendrait une partie de ses molécules iso-électriques, d'hétéro-électriques qu'elles étaient, et celles ci, en se repoussant, feraient une explosion d'autant plus vive que l'enlèvement de l'électricité aurait été plus prompt, et plus considérable la masse de fluide électrique emporté.

La scission, le déchirement, le choc, la combinaison chimique, en un mot, tout moyen mécanique, chimique ou dynamique, qui aurait pour résultat la diminution de cohésion des parties d'un corps, ne seraient que des moyens de changer l'équilibre électrique d'où provenait la cohésion.

On concevrait tout aussi facilement la prompte coalescence ou solidification que l'on observe dans quelques cas; dès qu'on suppose que par une addition ou par une suppression d'électricité, positive ou négative, faite subitement et en grande quantité, on met en présence des atomes entourés d'at-

mosphères hétéro-électriques, ce qui ne pourrait qu'opérer une prompte et forte cohésion entre ces atomes.

Qu'il me soit encore permis de proposer, au lieu des expressions usuelles d'*électricité positive* ou *vitrée*, *électricité négative* ou *résiheuse*, et *fluide magnétique*, ces autres bien plus simples : *hyalite*, *rétinite*, *magnétite*. Tout le monde reconnaît que la simplicité du langage contribue d'une manière très-directe à l'avancement des sciences.

NOTES A LA PSYCHOLOGIE.

A

§ 1.

La faculté que nous désignons ici par le nom de *spontanéité*, a été nommée par les uns *activité* et par les autres *force motrice*.

Nous avons cru ne pas devoir adopter la première de ces dénominations, parce qu'elle est trop générale et qu'on ne l'applique pas moins aux corps qu'aux esprits.

Le nom de *force motrice*, quoiqu'il ait une signification plus restreinte, a le même défaut d'appartenir tant aux substances matérielles qu'aux immatérielles.

B

§ 4.

Les organes de la sensibilité se prolongent depuis la surface intérieure et extérieure des corps, et vont se réunir en une seule masse, à laquelle on a donné le nom d'*encéphale*.

Ce sont les parties dont ce viscère se compose, que nous désignons ici par le nom d'*organes internes de la sensibilité*, tandis que nous appelons leurs prolongations *les organes externes*.

On a reconnu de tout temps que certaines parties de notre corps, dont l'ensemble a été nommé le système nerveux, sont exclusivement les *organes de la sensation*.

Il a été presque tout aussi généralement reconnu qu'il doit y avoir dans cet ensemble autant d'organes spéciaux qu'il y a d'espèces réellement distinctes de sensations.

Quelques anatomistes étaient même arrivés au point d'établir, comme un fait acquis à la science, que le cerveau, c'est-à-dire la partie antérieure de l'encéphale, renferme les organes de la pensée, tandis que la partie postérieure ou la cervelle est l'organe des mouvemens musculaires et le siége des désirs, des passions et des instincts.

Quelques-uns ont conjecturé qu'à chacun des divers talens et des penchans doit répondre une région spéciale dans ces deux

parties de l'encéphale; car on a observé qu'à la suite de certaines lésions locales surviennent toujours certaines altérations dans les facultés intellectuelles ou sensitives.

Il était réservé au célèbre docteur Gall de déterminer, avec une certaine précision, un grand nombre de ces régions, tant dans la masse de l'encéphale, que dans les parties correspondantes du crâne.

Les élévations et les dépressions de ce dernier ne sont pas toujours bien sensibles aux yeux ou au toucher de la plupart du monde; mais les personnes exercées en tirent souvent des inductions d'une justesse étonnante. Dans bien des occasions ces signes sont sensibles même aux yeux du vulgaire.

Malgré cela, il faut avouer que cette importante branche de la science de l'homme, à laquelle on a donné le nom de *phrénologie*, est encore dans l'enfance; mais d'après les progrès qu'elle a déjà faits, on doit prévoir qu'un jour elle rendra les plus grands services à la société et nommément pour ce qui concerne la conduite de l'instruction et de l'édu-

cation de la jeunesse, ainsi que les moyens à employer pour la répression des délits et la correction des coupables.

Mais, après avoir payé à la phrénologie et aux illustres écrivains (1) qui l'ont portée au haut degré où elle est parvenue, le tribut d'éloges qui leur appartient, nous croyons devoir prévenir nos lecteurs contre l'inconcevable prétention des phrénologistes qui, depuis Gall jusqu'au plus obscur de ses disciples, affirment avec une étonnante assurance qu'avant eux la science de l'homme, considéré comme un être moral ou intelligent, n'existait pas; que la *psychologie*, en un mot, a commencé avec la *phrénologie*.

Cette assertion est susceptible de trois interprétations, savoir :

1° Qu'avant les découvertes des phrénologistes on ne connaissait aucun fait concernant l'intelligence ou la morale;

(1) Parmi eux, Spurzheim et Dumoutier méritent surtout d'être cités comme ceux qui ont le plus fait pour le développement et le perfectionnement de la science fondée par Gall.

2° Que les faits étaient connus, mais qu'ils étaient entassés sans ordre et que c'est la phrénologie qui les a classés;

3° Que les faits, quoiqu'ils fussent connus et classés, étaient restés inexplicables, jusqu'au moment où la phrénologie est venue en rendre raison.

Il est facile de démontrer que chacune de ces trois assertions est fausse et insoutenable, car ;

Les phrénologistes n'ont pas indiqué un seul fait nouveau concernant les actes de raisonnement, ni ceux de la volonté, des passions ou des instincts soit de l'homme, soit des animaux.

Les mots d'une langue se rapportent à deux classes : les uns qui concernent le monde matériel, et les autres, en beaucoup plus grand nombre, destinés à représenter les phénomènes du monde immatériel ou psychologique : les besoins, les instincts, l'intelligence et la morale. Mais de ces expressions, les unes sont plus génériques que les autres; les secondes encore plus génériques

que les troisièmes et ainsi de suite, formant une longue série, d'après les nuances qui distinguent, les unes des autres, les expressions qui, dans l'usage ordinaire, paraissent synonymes. Il y a donc dans toutes les langues des noms de classes, de familles, d'ordres, de genres et d'espèces pour les phénomènes du monde moral, intellectuel et sensitif (1). Ces phénomènes étaient donc connus et classés avant les découvertes des phrénologistes.

Ils ont établi, il est vrai, une classification particulière, tant pour les facultés intellectuelles que pour les facultés sensitives. Mais d'abord, cela ne prouve pas qu'il n'y en avait pas auparavant; puis, ils se sont arrêtés à désigner vaguement ces choses sans en donner les caractères : et jamais ils ne songèrent à compléter la classification en en indiquant les ordres, les familles et enfin les autres subdivisions. Ils ne les ont donc pas classés; et

(1) Voir à la fin les tableaux systématiques de la nomenclature de la philosophie générale et appliquée aux sciences morales et politiques.

enfin les dénominations des choses par eux si vaguement signalées, sont tellement barbares dans les différentes langues, que nulle part on n'a pu les adopter. Les phrénogistes se seraient épargné ce désappointement s'ils avaient réfléchi que les faits anthropologiques sont admirablement classés, nuancés et dénommés dans chaque langue de l'univers.

Tous les bons écrits qui, depuis Aristote jusqu'à nos jours, ont été publiés sur l'art de penser et de parler, la logique, la dialectique, la rhétorique, l'esthétique, la morale, la jurisprudence, la politique, contiennent une immense richesse de profondes théories, qui montrent comment les faits s'enchaînent, par les rapports de causes et d'effets, ni plus ni moins que dans les phénomènes de la chimie ou de la physique.

Lorsque le philosophe suit pas à pas la marche de l'esprit humain dans toutes ses opérations, depuis les faits de l'expérience jusqu'aux principes les plus abstraits de la science ; et partant ensuite de ceux ci, ar-

rive graduellement à de nombreuses conclusions spéciales, quelle autre chose fait-il, sinon de développer une immense et admirable théorie des faits de la pensée? A-t-on attendu pour cela les découvertes de la phrénologie, ou ces découvertes ont-elles ajouté un seul anneau aux faits connus de la faculté du raisonnement et du langage?

Lorsque le moraliste, analysant l'une après l'autre toutes les passions du cœur humain, nous démontre comment, depuis le premier jour de sa naissance, l'homme voit se développer en lui ses penchans d'abord innocens, puis bientôt rendus vertueux ou pervertis par l'éducation, le moraliste, disons-nous, ne fait-il pas pour les faits éthologiques un travail de profonde théorie, analogue à celui que nous avons vu faire, il y a un moment, par l'analyste de la raison humaine? Platon, Aristote, Téophraste, Cicéron, Sénèque, Bacon, Labruyère, Larochefoucauld et tant d'autres qui ont traité de cette science n'ont-ils pas rendu à la psychologie, en fait de su-

blimes théories du cœur humain, des services, pour le moins aussi signalés que ceux rendus par les physiciens aux diverses branches des sciences naturelles?

Lorsque, par exemple, Tacite, Montesquieu, Gibbon, Robertson, remontent des faits de l'histoire jusqu'à leurs causes les plus éloignées, ou lorsqu'ils descendent de fait en fait jusqu'aux dernières conséquences dans le monde moral ou politique, les phrénologistes diront-ils qu'il n'y a là que des faits entassés sans ordre? des effets dont on ignore les causes, ou des causes dont on n'a pu signaler les effets?

Lorsque Euripides, Sophocle, Corneille, Racine, Shakespear, Aristophane, Plaute, Térence, Molière, se créant un monde moral hypothétique, en décrivent toutes les phases, tous les mouvemens, les phrénologistes ne voient-ils pas en rejaillir une foule de sublimes théories qui sont aux sciences morales ce que les hautes conceptions des Newton, des d'Alembert, des Laplace ont été pour les sciences physiques? Ne pourrions nous

pas nommer ces sortes de travaux les mathématiques des sciences morales ?

Qu'est-ce que la phrénologie a ajouté à tout cela ? Dans l'ordre psychologique, rien. Dans le rapport entre les phénomènes psychologiques et l'organisation de l'encéphale, beaucoup.

Qu'ils se bornent donc à dire qu'avant leurs découvertes on ne savait rien de précis sur les rapports entre les faits nombreux compris sous les chapitres : sensations, sentimens, instinct, besoin, pensée, volonté, passion, vertu ou vice, intelligence enfin et moralité, et les parties du cerveau dont le concours est nécessaire pour que ces faits puissent avoir lieu. Qu'ils disent qu'à leurs découvertes est dû tout ce que l'on connaît de ces rapports; mais qu'ils cessent de répéter aux hommes étrangers à la science que, parce qu'on ignorait de quelle région du cerveau dépend tel ou tel ordre de faits, ces faits ainsi que leur enchaînement étaient jusqu'alors restés inconnus au genre humain.

Avant le docteur Gall, un écrivain suisse, Lavater, réunissant en un corps d'ouvrage

tout ce que, depuis Aristote jusqu'à Jean-Baptiste Porta, on avait écrit sur la physionomie, y ajouta un nombre prodigieux de profondes observations. Mais, pas plus que Gall, il n'avait rien ajouté à la science des faits ni à la théorie de la raison ou de la morale. Il avait seulement montré les rapports qui existent entre ces deux facultés immatérielles et les formes extérieures de l'homme, certains mouvemens de certaines parties de son corps et surtout les traits du visage. Découvertes sans doute précieuses et qui rendront immortel le nom de leur auteur, mais qui, pour cela, ne l'autoriseraient jamais à prétendre (et d'ailleurs il ne l'a jamais prétendu) avoir découvert les faits dont il reconnaissait, ainsi que Gall et ses disciples, la préexistence, par cela seul, que le but de leurs travaux était de déterminer le rapport entre ces faits et les parties du corps sur lesquelles portait leur observation.

C

§ 4.

Pour ne pas avoir réfléchi sur cette dou-

ble signification du mot sensation, ou feignant de l'ignorer, certains écrivains modernes, ont prétendu qu'Aristote, Locke, Condillac, etc., ont ignoré ou nié l'existence d'idées et de sentimens qui ne dérivent point de l'action des objets externes sur nos organes, tout cela pour s'attribuer la gloire assez facile de les convaincre d'erreurs qu'ils n'ont jamais commises.

Cette accusation ne peut être faite de bonne foi, que par des personnes qui n'ont jamais lu leurs écrits. Car, tant eux, que leurs disciples, reconnaissent à chaque page, qu'il y a un grand nombre d'idées qui ont lieu dans l'absence des objets externes.

Ce qu'ils ont enseigné c'est que ces idées ne précèdent jamais l'action des objets externes (y compris celle de toutes les parties de notre corps les unes sur les autres), mais qu'elles accompagnent cette action ou se reproduisent ensuite à des époques où elle n'est plus.

Ils n'ont jamais eu la pensée extravagante de dire qu'il soit besoin de savoir la musi-

que pour être charmé par les accords des voix ou instrumens qui viennent frapper nos oreilles; que, pour apprécier le goût d'un mets ou d'une boisson, il faille avoir fait auparavant des expériences quelconques; qu'il faille savoir la peinture ou le dessin pour éprouver du plaisir à contempler un beau tableau; ou, enfin, que pour sentir de l'horreur en voyant assassiner quelqu'un, il faille avoir été soi-même antérieurement victime d'un assassinat. Jamais les philosophes dont nous avons cité les noms n'ont dit ni n'ont pu dire de pareilles absurdités. Pourquoi donc les leur attribuer?

C'est que les modernes critiques confondent les *sentimens* et les *idées* avec les *facultés*; et les *idées concrètes* avec les *idées abstraites*.

C'est ainsi qu'autrefois des philosophes ont affirmé qu'il y avait des idées innées, voulant dire qu'en naissant nous avons la faculté d'acquérir ces idées.

L'homme naît avec la faculté de trouver le sucre doux, *quand il le goûtera*; mais il n'a eu

l'idée de doux que lorsqu'il a goûté l'objet doué de cette saveur.

Il naît avec la faculté d'éprouver du plaisir en voyant un beau tableau, *quand il le verra;* mais il n'a eu l'idée du beau que lorsqu'il l'a vu.

Il naît avec la faculté de sentir de l'horreur en présence d'un assassinat, quand il en sera témoin ; mais avant que ses sens en aient été frappés il n'en avait pas d'idée.

En outre, dans tous ces différens cas, ce que l'homme éprouve c'est du plaisir ou du déplaisir. Mais ce n'est pas cette idée isolée qu'on nomme l'*idée du beau* ou l'*idée du juste* : ces noms désignent la connaissance qui nous reste après avoir observé plusieurs objets ou faits chez lesquels se rencontrent ces qualités.

Tous les animaux sont charmés par la vue du beau en certains cas ; tous sont saisis d'horreur si l'on maltraite un animal de leur espèce : cependant on ne dit pas que les animaux aient l'idée du beau ni du juste ; parce que rien n'indique qu'ils aient un langage

pour désigner cette abstraction. Ainsi, sans langage point d'abstraction; et sans abstraction point d'idée du beau ou du juste ; quoiqu'on éprouve du plaisir en voyant quelque objet beau, ou du déplaisir en observant des faits injustes.

D

§ 5.

C'est ce que quelques philosophes (Locke, par exemple) ont entendu faire en distinguant deux sortes de qualités par les noms de *premières qualités* et *secondes qualités*. Nous avons pensé qu'il était plus clair de dire, comme nous le faisons ici, qu'après avoir considéré l'une après l'autre les qualités, soit matérielles, soit immatérielles, mentionnées dans les §§ 5 et 6 de notre Ontologie, ce qui constitue autant de classes, on considère chacune de ces qualités sous le point de vue des rapports dont chacune est susceptible : d'où il résulte pour chaque classe de qualités un nombre de considérations subalternes égal au nombre de rapports dont elle est

susceptible. Ainsi, les couleurs, qui constituent une classe de qualités, peuvent être considérées relativement à leurs différences ou à leur intensité, ce qui fait deux considérations subalternes, ou autant d'ordres dont se compose la classe des couleurs. On peut en dire autant au sujet de toutes les autres qualités, et, par conséquent, des idées qui leur correspondent dans l'esprit.

E

§ 8.

Quelques philosophes, persuadés sans doute que ce serait dégrader la dignité de l'âme que de ne la regarder jamais comme passive, ont soutenu qu'elle était toujours active. Mais lorsqu'on examine les raisons sur lesquelles ils fondent leur opinion, on reconnaît qu'elles dérivent des idées fausses qu'ils s'étaient formées sur la signification des mots *actif* et *passif*. En outre, ils confondent *l'action* avec la *réaction*.

Mais toute la question disparaît du mo-

ment où l'on aura défini ces expressions, ainsi que nous l'avons fait aux §§ 53 et suivant de l'Ontologie. Car personne ne saurait mettre en doute que notre âme change souvent d'état à la suite des changemens produits dans les organes de la sensation par les objets externes ; or, être passif ne signifie que cela.

Certes, après ce changement opéré dans l'âme par l'action des objets externes, elle réagit sur les organes de la sensation ou sur ceux du mouvement et alors elle est active par réaction ; mais il ne faut pas confondre le moment de la réaction avec celui qui l'a précédé; et parce que l'âme est active en réagissant, il ne faut pas dire qu'elle n'a pas commencé par être passive.

F

§ 10.

L'union de l'âme avec le corps, disent les philosophes , consiste sans doute dans l'action que ces substances exercent l'une sur l'autre; mais peut-on concevoir *comment* un

être spirituel *agit* sur les corps matériels : et surtout comment la matière peut agir sur l'esprit ?

On a essayé de satisfaire à cette question de trois différentes manières ; mais on l'a fait d'une façon si peu convaincante, que l'opinion générale aujourd'hui c'est qu'il y a là un mystère incompréhensible à la raison humaine.

Si l'on avait commencé par définir ce que c'est qu'*agir* et ce que signifie le mot *comment ;* on aurait reconnu qu'il n'y a rien de plus clair que la proposition : *l'âme agit sur le corps; et le corps agit sur l'âme.* Car chacun de nous ne sent-il pas qu'à la suite de certains changemens dans le corps, l'âme éprouve constamment certaines sensations, qui sont elles-mêmes autant de changemens d'état ? donc nous comprenons comment le corps agit sur l'âme; car le mot agir n'indique rien d'autre que cet ordre dans lequel les changemens se succèdent entre deux substances.

On doit en dire autant au sujet de l'action de l'âme sur le corps. Elle est tout aussi facile à comprendre, puisque nous sentons

comment à la suite de certains changemens de nos volontés, de nos pensées, bref, des divers états de notre âme, de certains changemens ont lieu dans notre corps; nous comprenons donc *comment* notre esprit agit sur notre corps; puisque agir n'est que cela.

Ainsi, si l'on demande : « Comment le » corps agit sur l'âme? » La réponse est toute simple : « comme un corps agit sur autre » corps : » c'est-à-dire : que lui change le premier, et elle change seulement après; car, encore une fois, c'est là ce qu'on appelle agir.

On doit en dire autant si l'on nous demande : « comment l'âme agit sur le corps. »

Voyons à présent comment on a essayé d'expliquer ce qui, d'après ce que nous venons de faire observer, n'a aucun besoin d'explication.

Les scholastiques ont dit que l'âme et le corps n'agissaient pas l'un sur l'autre; qu'il n'y a entre eux qu'une *influence* réciproque. C'est pourquoi on a donné à ce *système* le nom d'*influence physique*.

Mais ce que cela prouve c'est que ces auteurs ignoraient également le sens du mot *influence* et celui du verbe *agir*. S'ils avaient réfléchi qu'*influer* n'est qu'agir comme cause secondaire, ils auraient reconnu qu'en accordant qu'il y a *influence* réciproque entre l'âme et le corps, ils accordaient que l'un agit sur l'autre.

L'oratorien Mallebranche, comprenant qu'il y avait contradiction de la part des scholastiques à nier l'action là où ils reconnaissent influence, a nié l'une et l'autre, et a cru trancher la question en disant : que c'est Dieu qui, à chaque changement survenu dans notre corps, fait naître dans notre âme les changemens correspondans ; de même que à chaque volonté, à chaque pensée qui a lieu dans notre âme, Dieu fait que correspondent certains changemens dans notre corps. On a nommé cette théorie le système de l'*action immédiate*.

Mais si on avait demandé à Mallebranche comment Dieu fait qu'à de certains changemens survenus dans le corps, correspondent

certaines affections dans l'âme, et *vice versâ*, il répondrait : *que c'est en le voulant*.

Ainsi une explication se réduit à nous dire « que cette correspondance entre les affec- » tions du corps et celles de l'âme a lieu » parce que Dieu le veut. »

Mais qu'est-ce que cela éclaircit ? N'est-ce pas là une addition oiseuse ? C'est une condition sous entendue dans tout ce qui arrive.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que Mallebranche reconnaît ce qu'il ne saurait nier, savoir : que certaines affections n'ont lieu dans l'âme qu'à la suite de certains mouvemens survenus dans le corps. N'est-ce pas reconnaître que le corps agit sur l'âme ? Et en rappelant dans chaque cas quels sont les changemens qui ont lieu dans les corps et lesquels s'en sont suivis dans l'âme, n'est-ce pas rapporter *comment* le premier a agi sur la seconde ? (Voir les §§ 52 et 56 de l'Ontologie.)

Enfin Leibnitz, mécontent de tous ces essais d'explication a hasardé un autre système auquel il a donné le nom d'*harmo-*

nie préétablie. « Supposons, » dit-il, « que Dieu, en créant l'homme, ait coordonné les facultés de l'âme et celles du corps de manière que, les unes marchant indépendamment des autres, il arrivât qu'elles se trouvassent toujours dans les rapports que nous leur connaissons : Ne pourrait-on pas le comparer à un horloger qui aurait réuni dans un seul cadran deux mouvemens de pendule marchant toujours d'accord ? L'apparence donnerait à croire que l'un agit sur l'autre, tandis que la marche de chacun reste indépendante. »

Remarquons d'abord que la comparaison est inadmissible, car nous savons que toutes les fois qu'il y a lésion dans les organes de la sensibilité, il y a complète cessation des affections qui ont coutume de correspondre dans l'âme, à l'état normal de l'organe lésé ; tandis que dans le cas des deux pendules, le dérangement survenu dans l'une n'exercerait point d'action sur l'autre : or, c'est précisément ce que nous voulons dire, lorsque nous affirmons que dans le pre-

mier cas il y a action, et pas dans le second.

Cela établi, la seule différence entre les systèmes de Leibnitz et de Mallebranche est celle-ci : le premier dit : cela arrive parce que Dieu, au jour de la création, l'a voulu une fois pour toutes. Le second dit : cela arrive parce qu'à chaque modification du corps Dieu veut, chaque fois, que corresponde certaine affection dans l'âme.

Or, il n'y a, par rapport à Dieu, aucune différence entre le présent et le passé, de l'aveu de ces deux philosophes; donc tout en croyant se réfuter, ils n'ont fait qu'avancer la même pensée, différemment exprimée; et tous les deux, au lieu d'une explication de la thèse primitive, n'ont fait que la répéter en d'autres termes.

Heureusement, la science n'a rien perdu à leurs vains efforts pour résoudre une question qui n'en était pas une.

G

§ 15.

Nous ferons observer ici que le mot étho-

logie avait parmi les Grecs un sens plus large qu'il n'a aujourd'hui. Il ne désignait pas seulement la science des mœurs, mais celle des sentimens susceptibles de moralité. Les traducteurs ont oublié trop souvent cette importante distinction.

H

§ 25.

On donne à cet état les noms : engourdissement, torpeur léthargie, coma, assoupissement, sommeil, selon le degré d'inertie auquel l'organisme est réduit. L'exposition des phénomènes qu'on observe dans le corps animal, pendant ces divers états, appartient à la *physiologie.*

I

§ 35.

La distinction que nous faisons ici entre le souvenir des objets et celui de leurs noms, n'est pas seulement réelle, puisque les noms des objets sont distincts des objets eux-mêmes ; mais elle est d'une trop grande importance, pour que nous ne la recomman-

dions pas spécialement à la méditation des philosophes.

Si notre esprit, devant raisonner sur les objets, était tenu de rappeler par des efforts d'imagination, l'ensemble de leurs qualités, le nombre et la variété des idées mises en jeu produiraient une telle confusion, et les organes de la pensée seraient tellement accablés, qu'ils ne tarderaient pas à tomber dans une complète apathie.

Tous ces graves inconvéniens disparaissent ou sont en grande partie évités, par la substitution que nous faisons des idées des noms à la place de celles des objets eux-mêmes.

Lorsque nous disons les *noms* des objets, nous n'entendons pas nous borner aux mots prononcés ou écrits, moyennant lesquels on désigne les objets. Notre intention est d'indiquer toutes sortes de signes que l'on a employés ou qu'on pourra jamais employer dans ce but. Même la plupart des mots, quoique plus avantageux à plusieurs égards que toutes les autres espèces de signes, n'ont

pu être inventés que long-temps après eux.

La marche la plus naturelle de l'esprit, forcé de trouver un signe pour exprimer une idée abstraite, était de les représenter par celui des objets chez lequel la qualité répondant à cette idée, se montrait de la manière la plus saillante.

Ainsi, voulant représenter la force réunie à la vaillance, il se sera rappelé le lion; et la figure de cet animal, même imparfaitement tracée, lui aura suffi pour réveiller la même idée dans l'esprit d'autrui. Il aura été tacitement convenu que dorénavant cette figure serait le signe visible de la vaillance. Pareillement la figure du coq représentera la vigilance; celle du chien la fidélité; celle du renard la ruse, et ainsi de suite. Ce sont les signes auxquels on donne le nom de *symboliques*.

L'habitude de s'en servir rendit les hommes habiles à les reconnaître, alors même qu'ils étaient à peine esquissés; en sorte que dans la suite des temps on en connaissait la valeur, non pas parce qu'ils gardaient de la res-

semblance avec le symbole primitif, mais parce qu'ils ressemblaient au dessein en dernier lieu tracé. A ces signes conventionnels, qui ne gardaient plus de ressemblance avec le symbole primitif, on a donné le nom de *dèmotiques*.

Mais de même qu'on était convenu de certains signes pour désigner les idées des objets, on en a imaginé d'autres pour représenter leurs noms; et ces signes des sons articulés ont été désignés par l'épithète de *phoniques*.

A ces diverses sortes de signes il faut ajouter les *gestes* que l'on peut partager en deux classes, savoir : ceux qui rappellent quelque qualité de l'objet que l'on veut désigner; et ceux qui ne sont que la répétition de l'attitude que l'on prend ordinairement, quand on est possédé du sentiment dont le geste est l'expression. Tel est le langage des sourds-muets et celui que l'on désigne par le nom de *pantomime*.

Ce qui est commun à ces diverses sortes de signes, c'est de remplacer les objets dans

les raisonnemens, à raison de leur plus grande simplicité. D'où il suit que, plus ces signes seront simples, plus les raisonnemens qu'on fera par leur entremise, seront faciles, en même temps qu'ils seront moins sujets à nous égarer.

C'est aussi ce qui donne aux mathématiques un si grand avantage sur toutes les autres sciences; et ils connaissent mal l'esprit de leur art, les mathématiciens qui, au lieu de s'en tenir au langage, aussi admirable que simple, de leurs signes algorithmiques, se perdent dans un dédale de raisonnemens métaphysiques, qui finissent le plus souvent par les entraîner insensiblement dans de graves erreurs. Même cette science ne fera de nouveaux progrès qu'à mesure qu'on en perfectionnera et qu'on augmentera le langage par des expressions conçues dans le même esprit.

K

§ 36 à 40.

Les expressions définies dans ces trois ar-

ticles embrassent les phénomènes qu'on observe dans les expériences de ce qu'on nomme ordinairement le *magnétisme animal* et dont l'exposition appartient à la *physiologie*.

Nous ferons en passant une observation à cet égard : c'est que les importantes découvertes du magnétisme animal se trouvent obscurcies par une multitude d'impostures dont il faut espérer que les progrès des lumières de notre siècle parviendront sous peu à les débarrasser.

L

§ 46.

Qu'on ne croie pas cette remarque aussi futile qu'elle peut le paraître au premier abord; car de ce que les jurisconsultes n'y ont pas fait attention, il arrive journellement que l'on qualifie de fous ou de démens, les personnes atteintes d'un accès passager de fureur; tandis qu'on acquitte, sous la qualification de folie, des monstres cou-

pables de crimes commis avec une fureur brutale.

On comprendra, d'après cela, l'importance que peut avoir dans la *médecine légale* l'observation que nous venons de faire.

M

§ 47.

Nous allons exposer en faveur de la théorie des rêves contenus dans ce §, un cas hypothétique, dont chacun pourra apprécier la justesse, d'après sa propre expérience.

Supposons que, dans mon rêve, je me figure voir l'intérieur de la chambre où je couche, tel qu'il est actuellement, et qu'au même moment je croie voir un de mes amis qui, s'approchant de mon lit, prend congé de moi. Supposons encore que là-dessus je me réveille subitement, c'est-à-dire : sans éprouver cette transition qui nous donne la conscience du passage du sommeil à l'état de veille.

Le sentiment naturel sera de croire qu'au moment immédiatement antérieur j'étais

déjà réveillé, et qu'en effet je voyais mon ami, tout aussi réellement que les objets qui m'entourent.

Il faudra un certain retour sur moi-même pour me faire observer que mon ami, vivant loin de là, n'a pu se trouver dans les deux lieux à-la fois, et qu'au reste, la porte de ma chambre étant fermée, il n'aurait pu parvenir jusqu'à moi.

Mais si, partageant une erreur vulgaire, j'attribuais aux esprits la faculté de franchir instantanément de grands intervalles et de passer à travers tous les corps; je serais porté à croire avoir vu en effet et étant éveillé, l'âme de mon ami, sous les apparences de son corps : surtout si, par une de ces coïncidences qui ne sont pas rares, il était arrivé que mon ami fut mort vers l'heure à laquelle mon rêve a eu lieu.

On voit donc que ce n'est qu'en réfléchissant sur la contradiction entre les deux idées d'être près de moi et d'être ailleurs, que je qualifie de rêve l'apparition de mon ami.

C'est ainsi que l'on peut expliquer com-

ment des personnes douées de la meilleure foi du monde, soutiennent avoir eu des *visions* réelles ; tandis qu'aux yeux de tout homme libre de préjugés, cela n'aura été qu'un rêve, parce qu'il s'apercevra d'une contradiction qui n'a pu être saisie par le *visionnaire.*

Nous ferons remarquer que cette explication ne s'applique qu'aux rêves véritablement tels: ce qui ne s'oppose pas à ce que, dans les cas de catalepsie ou de somnambulisme, il y ait réellement la vision d'événemens présens ou futurs que l'expérience prouve avoir souvent lieu.

N

§ 52.

Une remarque qui nous paraît très-importante et que nous sommes surpris de n'avoir jamais rencontrée dans aucun des auteurs qui se sont occupés de ces matières, c'est que ni les Romains ni les Grecs n'ont senti le besoin de créer une expression spéciale pour désigner ce que signifie en français le mot *personne,* et dont on retrouve

l'équivalent dans toutes les langues modernes, à compter du quatrième ou, peut-être, du cinquième siècle de notre ère.

C'est depuis lors qu'on a pris dans le sens attribué actuellement au mot *personne* les mots *prosopon* et *persona* qui, jusque là n'étaient pris au sens propre, que pour désigner un *masque*, et au sens figuré pour désigner d'abord l'*acteur* qui portait le masque ; puis son *rôle* ; et enfin toute sorte de *rôles*, de fonctions ou de *rapports*, sous lesquels un même individu peut être envisagé. C'est ainsi que l'on peut être à-la-fois une *persona* ou plusieurs, telles que : *fils*, *père*, *grand-père*, *magistrat*, *propriétaire*, etc.

Quelquefois les Grecs, pour désigner ce que nous appelons *une personne*, se servaient du mot *anthropos* qui signifie généralement un individu de l'espèce humaine. Les latins se servaient en pareils cas du mot *homo* qui a le même sens qu'*anthropos* ou de ceux de *caput* (*tête*), *corpus* (corps).

Dans les premiers siècles de notre ère, les Grecs commencèrent à désigner ce que si-

gnifie chez nous le mot *personne*, non-seulement par le mot *prosopon*, comme nous avons dit ci-dessus, mais aussi par le mot *hypostasis* qui, jusque là, ne signifiait que *réalité*, en opposition au mot *emphasis* (*apparence*).

Nous avons traité ce même sujet avec plus de développement dans notre *Essai sur la Psychologie* (note XXVI, page 239 et note XI, page 149), et nous avons cité page 247 les passages des anciens à l'appui de ces observations.

O

§ 56.

Si je pose ma main sur une autre partie de mon corps, par exemple, sur ma jambe, j'éprouve deux sensations à-la-fois, savoir : celle de ma jambe, moyennant ma main; et de celle de ma main, moyennant ma jambe. Mais si je pose ma main sur un autre corps, je n'éprouve que la seule sensation de ce corps.

Supposons que, pendant une forte syncope, on me coupe une jambe et que je me réveille, avant qu'on n'ait retiré le membre

amputé. Mon premier mouvement, en m'éveillant et sentant une douleur à la partie où l'amputation s'est faite, sera d'y porter la main; mais, en touchant la partie amputée, je ne manquerai pas de m'écrier : « j'ai » perdu ma jambe : elle n'est plus à moi. » Par là je n'entends qu'exprimer la différence de ce que j'éprouve, dans ce moment, d'avec ce que j'éprouvais auparavant. Et quelle est cette différence? C'est qu'actuellement je ne sens, en touchant la partie amputée, que l'impression qu'elle fait sur ma main; tandis qu'auparavant je sentais, en même temps, l'impression que ma main faisait sur elle.

P

§ 58.

Le mot *instinct* a encore, outre le sens que nous venons de définir, une autre signification vulgaire, mais que des écrivains, d'ailleurs très-distingués, y attachent quelquefois, et dont, par conséquent, nous devons faire mention ici.

On sait qu'après avoir pratiqué, pendant un

certain temps, des actes qui, au commencement, exigeraient un degré remarquable d'attention, nous parvenons à les pratiquer dans la suite, en nous livrant à des méditations qui semblent absorber toutes nos facultés, nous disons même quelquefois n'y avoir prêté aucune attention.

C'est là ce qu'on désigne souvent lorsqu'on dit que nous avons agi par *instinct*.

La vérité est, qu'en pareil cas nous prêtons à cette sorte d'actes un certain degré d'attention ; car s'il survient quelque obstacle extraordinaire, nous nous en apercevons de suite et nous songeons même à l'écarter.

C'est donc un emploi très-impropre qu'on fait là du mot *instinct*, qui doit se borner à désigner la faculté qu'on a de pratiquer des actes dont on ignore le but.

Q

§ 59.

La matière de cet article nous offre l'occasion de faire observer ce que nous avons déjà remarqué plus d'une fois dans le cours

de nos études philosophiques, savoir : que les discussions entre deux personnes ne proviennent pas, le plus souvent, de ce qu'elles aient des opinions différentes, mais de ce qu'elles n'ont pas commencé par se mettre d'accord sur le sens des expressions de la thèse controversée.

C'est ce qui arrive aux deux écoles que, pour plus de clarté, nous désignerons ici par les noms de française et écossaise, dans des questions soulevées au sujet de la doctrine contenue dans cet article.

La nature prévoyante, disent les philosophes de l'école écossaise, en même temps qu'elle nous a doués de nos cinq sens, destinés à nous faire distinguer les objets matériels qui peuvent nous être nuisibles, d'avec ceux qui sont propres à notre conservation, nous a accordé encore un sixième sens qui nous empêche de confondre ce qui est moralement bon avec ce qui est moralement mauvais.

Selon les philosophes de l'école française, au contraire, les idées du vice et de la vertu

ne sont que des conclusions que nous déduisons de l'expérience, moyennant le raisonnement.

Qui ne serait tenté de croire qu'il y a opposition entre les doctrines de ces deux écoles ? Eh bien ! cette opposition n'est qu'apparente.

L'école écossaise affirme seulement que la vue d'une action moralement mauvaise produit chez nous un sentiment pénible; ni plus ni moins que l'odeur de certains poisons ou la vue de certains objets dangereux nous rebutent ou nous effrayent ; sans qu'il soit besoin des enseignemens de l'éducation ou de l'expérience, pas plus dans un cas que dans les autres.

L'école française nie-t-elle ce fait ? Nullement : elle en fait même, souvent, la base d'un gand nombre de doctrines.

Ce que cette école enseignait et qui semblait contrarier l'assertion que nous venons de présenter sous son véritable point de vue, c'est que les idées abstraites et générales de vice et de vertu ne commen-

cent en nous qu'après un nombre plus ou moins considérable de cas où les faits ont produit chez nous ces sensations agréables ou fâcheuses.

Est-ce que les écrivains de l'école écossaise nient, par hasard, cette assertion? nullement; car ils sont d'accord avec tout le monde sur ce point, que les idées abtraites générales supposent la préexistence des faits individuels dont elles sont l'expression.

Chacune des deux écoles reconnaît, par conséquent, le fait du désagrément que nous cause la vue de certains actes moralement mauvais, antérieurement à toute éducation, à tout raisonnement sur l'influence qu'il peut résulter de cet acte sur notre bien-être.

Toutes deux enseignent que les idées abstraites, n'étant que l'expression d'un certain nombre de faits individuels, celles de *vice* ou de *vertu*, en tant qu'idées abstraites, ne peuvent résulter que de l'observation d'un certain nombre de faits, et moyennant notre propre raisonnement ou par l'éducation.

Il n'en est pas de même des beaux-arts; là l'imagination fait tous les frais, soit qu'il s'agisse de reproduire les sons, soit d'imiter les formes ou les couleurs d'après la vérité de la nature, en se conformant aux règles de l'art, quant au mode de l'exécution.

Le mot *apperception* est peu usité. Cependant il est le seul qui exprime une idée signalée par tous les philosophes depuis Aristote, lorsqu'ils disent que l'âme *sent qu'elle sent*. Quelques-uns donnent à ce sentiment les noms de *conscience* ou *conscience intime*.

C

§ 39.

On donne ordinairement une idée fausse de ce qu'on entend par *comparaison* lorsqu'on dit qu'elle consiste à examiner l'un après l'autre divers objets pour les envisager ensuite tous en même temps : ou qu'elle consiste à comtempler ces objets à-la fois.

Aussi long-temps qu'on s'est borné à considérer différens objets l'un après l'antre on n'a pas comparé.

Si j'ai eu deux idées à-la-fois sans cependant avoir remarqué aucun des rapports qu'elles peuvent avoir entre elles, je dis qu'elles ont été toutes les deux à-la-fois présentes à mon esprit, mais que je ne les ai pas comparées.

D

§ 57.

Le plus souvent le verbe renferme à-la-fois l'affirmation ou la négation et le sujet ou l'attribut; mais il est toujours facile de le décomposer au moyen du verbe auxiliaire *être* et un des participes dudit verbe ou un autre co-relatif représentant, soit le sujet, soit l'attribut; par exemple, la proposition : *Pierre aime la vertu*, peut se rendre par celle-ci *Pierre est aimant la vertu.*

Paul vit à la campagne, par celle-ci : *Paul est habitant de la campagne.*

Il pleut, par celle-ci : *l'eau des nuages est devenue pluie.*

E

§ 113.

Les définitions ne sont pas toujours mauvaises, parce qu'elles sont fausses; mais parce qu'elles ne satisfont pas au but qu'on se propose en définissant.

Il arrive quelquefois qu'on peut donner plusieurs définitions d'un même mot, toutes compatibles entre elles ; c'est à-dire que l'une d'entre elles ayant été admise comme définition, on peut en déduire les autres.

Il faut donc savoir laquelle doit être préférée. C'est celle d'où l'on pourra déduire avec plus de facilité toutes les autres.

Nous citerons comme exemple la définition qu'on donne ordinairement de lignes parallèles, savoir : « celles qui peuvent être » prolongées indéfiniment, sans jamais se » rencontrer. »

On ne peut douter de la vérité de cette proposition; mais considérée comme définition, elle a, d'abord, le défaut de ne pas exprimer les idées que cette expression réveille dans

l'esprit de tous ceux qui s'en servent (Introduction § 21). Car personne, en examinant si deux lignes sont parallèles, ne songe à vérifier si elles viendront jamais à se rencontrer; puis, les efforts de tous les mathématiciens ont été vains pour arriver à en déduire les propriétés des parallèles. Tous ont été obligés de recourir à de prétendus axiomes.

Si, au contraire, on prend pour définition cette autre proposition, savoir : « celles dont » tous les points de l'une sont également » distans de l'autre, » non-seulement on exprime l'idée que tout le monde a dans l'esprit, en se servant de cette expression; mais on en déduit avec autant de rigueur que de facilité toutes les propriétés des parallèles. (*Voir notre Précis d'un Cours de mathématiques élémentaires.*)

F

§ 113.

Les mathématiciens, surtout depuis l'introduction de l'algèbre, fondent leurs démonstrations, non-seulement sur des défini-

tions, mais aussi sur ce qu'ils sont convenus d'appeler des *axiomes*, c'est-à-dire, sur certaines assertions qu'ils qualifient arbitrairement d'évidentes, quoique, en réalité, elles le soient beaucoup moins que plusieurs propositions qu'ils se croient dans l'obligation de démontrer. Tels sont, par exemple, les axiomes que, depuis Euclide jusqu'à présent, ils ont appelé en aide pour démontrer les propriétés des parallèles.

Mais plus scandaleux encore est l'abus que les analystes modernes se sont permis dans ce qu'ils ont décoré du nom de théorie des signes (+ et —). Ils ne donnent pas moins de huit définitions différentes de chacune de ces deux expressions. En effet, il leur a été impossible de démontrer, après en avoir posé une comme définition, que les autres en découlent comme autant de conséquences légitimes. Ce ne sont que des suppositions fort utiles pour faciliter les calculs; mais qui mènent quelquefois à des résultats faux; en sorte qu'il ne faut jamais donner comme infaillibles les conséquences trouvées par la seule entre-

mise de cette théorie, avant d'en avoir constaté la justesse, par des moyens qui en soient indépendans. (*Voir notre Essai sur la Psychologie page* 66.)

L'illustre abbé de Condillac est tombé dans l'erreur inconcevable de nier que les définitions sont un des principes des connaissances humaines. Cette erreur consiste en ce que le grand philosophe a oublié cette fois de mettre à exécution ses propres préceptes. Il aurait dû se rendre raison de ce que c'est que *principe de connaissances* et qu'est-ce que *connaissances*. Puis, il aurait dû réfléchir que personne n'a jamais dit que les définitions sont *le principe*, mais seulement *un des principes* des connaissances humaines.

Il y a deux sortes de connaissances, dont les unes sont le résultat immédiat de l'expérience; les autres sont les conclusions déduites de celles-là, par la voie du raisonnement. Condillac s'est borné à considérer les premières et alors il est resté dans le vrai en affirmant que l'analyse était le seul principe d'où elles dérivent.

Mais lorsque, passant à parler des définitions, il affirme qu'elles ne peuvent rien nous apprendre qui ne soit contenu dans les connaissances précédemment obtenues par l'analyse, il s'abuse sur le mot *contenu*. Nous avons expliqué la valeur de cette expression (Idéologie § 107) : elle signifie qu'on peut déduire ces vérités des principes où on les dit contenues. Mais, parce qu'on peut les en déduire, est-il moins vrai qu'avant de les avoir déduites nous ne les connaissions pas et que, par conséquent, ce n'est qu'après les en avoir déduites qu'elles deviennent de nouvelles et véritables connaissances ? Et, dès-lors, n'est-il pas évident que les définitions d'où nous les avons déduites, sont, à juste titre, considérées comme un des principes de nos connaissances ?

G

§ 115.

On a de la peine à comprendre comment Condillac, après avoir donné une si grande importance à la méthode analytique, jusqu'au

point de la considérer comme le seul moyen que l'esprit humain possède pour acquérir des connaissances, l'ait bornée à la première des quatre sortes d'analyse dont nous venons de parler dans cet article. Certes, en développant les doctrines concernant l'art de penser, il n'a pu manquer de s'étendre sur ces différentes applications de l'analyse ; mais l'oubli d'en faire une mention spéciale, lorsqu'il s'agissait d'exposer la théorie de ce grand moyen de découverte, a été cause qu'il s'est fourvoyé dans des erreurs qui étonnent de la part d'une tête aussi bien organisée, lorsqu'il vient à traiter de la méthode synthétique.

Sans tenir aucun compte de la définition très-juste et fort claire qu'avaient donné de cette méthode tous les philosophes en général et nommément ceux du Port-Royal, qu'il avait en vue dans sa contestation ; au lieu de tâcher de montrer l'inexactitude de cette définition, si elle lui semblait défectueuse, ou de s'appliquer à prouver que la méthode synthétique, dans le sens de ces auteurs, n'était

d'aucune utilité ; il en donne une définition tout-à-fait fausse d'où il lui a été impossible de tirer aucune conclusion utile.

Oubliant que les mots doivent être définis d'après le sens que l'usage leur a assigné et non d'après les vagues rapports qu'ils conservent avec la racine d'où ils tirent leur origine, Condillac s'est dit que, le mot *analyse* signifiant *division* et *synthèse composition*, la *méthode synthétique* consistait à *recomposer* ce qu'on avait *divisé* par la *méthode analytique*.

Mais un esprit aussi juste que le sien ne pouvait s'arrêter là. Il a senti la nécessité d'expliquer en quoi consiste cette *recomposition* qui caractérise la méthode synthétique; et il a cru satisfaire à cette question en disant: qu'elle consiste à voir, d'un coup d'œil rapide, les objets que, par la méthode analytique, nous n'avons pu voir d'abord que fort lentement et en nous arrêtant à considérer séparément chacune des parties de l'ensemble.

D'après cette explication, la méthode synthétique ne serait que la méthode analytique

elle-même; car la lenteur ou la promptitude avec laquelle on parcourt l'objet qu'on examine, n'en fait pas une différente méthode.

Tel est le sort des plus grands génies, lorsque entraînés par un esprit de parti, ils combattent indistinctement tout ce qui a pu être enseigné par leurs adversaires!

H

§ 116.

La définition que nous donnons ici de la méthode synthétique est au fond celle de tous les philosophes, excepté Condillac et ses disciples. Nous avons fait voir comment ce grand philosophe a été induit en erreur à cet égard.

Il n'a pas mieux compris une maxime utile qu'on avait enseignée avant lui et qu'il combat mal à propos.

La méthode analytique, avaient dit les philosophes, est plus propre pour apprendre, et la méthode synthétique pour enseigner.

Cette thèse n'avait d'autre défaut que d'être confuse: et Condillac, au lieu de la combattre,

et, qui pis est, d'employer le persiflage, aurait dû s'appliquer à l'éclaircir.

Quant à la méthode analytique considérée comme moyen de faire de nouvelles découvertes, il faut distinguer dans quelle sorte de connaissances il s'agit de faire des découvertes. S'il est question d'acquérir de nouvelles idées, ou d'établir de nouveaux faits, ou d'établir de nouveaux principes généraux; il est évident, d'après la définition que nous avons donné de la méthode analytique, qu'elle est, non la meilleure, mais la seule.

Mais s'il s'agit d'étendre nos connaissances, en déduisant de nouvelles conséquences des principes établis, il n'en est pas moins évident, que cela n'est pas du ressort de l'analyse, mais de celui de la synthèse, comme il apparaît de la définition même de cette méthode.

Quant à la préférence que la maxime ancienne inculque en faveur de la méthode synthétique pour l'enseignement, il aurait fallu expliquer la raison de cette préférence.

Ce n'est pas que par ce moyen les élèves

acquièrent des connaissances plus profondes, ou que leur esprit devienne plus propre à manier ensuite les matières sur lesquelles on l'aura instruit. Tout au contraire, on atteindrait mieux ce double but si on les conduisait par la même route qui a servi à la découverte de la science.

Mais ce moyen serait beaucoup trop lent. Il ne conviendrait même qu'à ceux qui doivent faire de la science en question leur profession spéciale : et ce n'est qu'après avoir marché bien avant dans le cours d'un enseignement, que l'on peut apercevoir lesquels des élèves sont propres à approfondir la science dont on leur montre les élémens.

Il est donc plus rationnel de commencer par montrer à l'élève les principes généraux acquis à la science, et d'en déduire ensuite, comme conclusion, les faits d'où le professeur est parti pour construire ces principes généraux.

Voilà dans quel sens on peut dire que la méthode synthétique est la plus propre pour enseigner.

I

§ 128.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y a de liberté que lorsqu'il y a option entre le bien et le mal. Ce que nous disons c'est que lorsqu'il y a option entre le bien et le mal, il y a liberté, parce qu'il y a option entre plusieurs motifs ; car c'est cela qu'on appelle liberté. (Ontol. § 70.)

Cette observation est d'autant plus importante qu'elle réfute d'avance les athées qui, partant de la définition vulgaire de liberté (le pouvoir de choisir entre le bien et le mal), concluent très-logiquement que Dieu n'est pas libre. D'après notre définition, Dieu, en choisissant parmi le nombre infini de plans possibles, celui auquel il a donné la réalité, a, par cela seul, exercé un acte de liberté.

Les athées insistent encore : « Mais il a dû choisir la meilleure des créations possibles, or celle-là n'a pu être qu'une seule ; et, par conséquent, il n'y a pas eu d'option. »

Nous avons déjà répondu d'avance à cette

réplique, lorsque dans la note G au § 13 de l'Ontologie nous avons fait remarquer que les mots *bien, mal, meilleur, moins bon* se rapportent toujours à un but; chaque création est bonne dès qu'elle répond à son but, et une création n'est pas meilleure que l'autre, car on ne saurait trouver un but antérieur à toute création, et auquel elle eût à satisfaire.

K

§ 139.

Les dialogues de Platon, ainsi que ceux de Xénophon nous font connaître les divers artifices que Socrate employait pour forcer ses adversaires à convenir de la définition qu'il croyait être propre à trancher la question.

Tantôt il leur présentait sans détour la définition qu'il voulait faire accepter. Tantôt il les invitait à lui proposer eux-mêmes celles qu'ils croyaient les plus exactes.

Mais ces deux expédiens ne pouvant réussir qu'auprès d'adversaires doués d'un certain degré d'intelligence, et discutant de bonne foi, il lui fallait employer de la ruse

lorsqu'il savait avoir affaire à des gens préoccupés, ou qui ne pourraient saisir aisément la vérité de la définition qu'il leur présenterait, et, encore moins, en improviser une eux-mêmes. Socrate mettait en œuvre la méthode que nous avons indiquée dans notre introduction à ce cours, comme la seule capable de conduire à une bonne définition, savoir : Il présentait à ses adversaires un certain nombre de phrases où se trouvait l'expression qu'il visait à définir, et, après avoir précisé, d'accord avec eux, le sens que l'expression avait dans toutes ces phrases, il les mettait dans la nécessité de convenir avec lui de la véritable définition de l'expression. La définition une fois reconnue, la question était tranchée, car, nous l'avons déjà fait observer, il ne saurait y avoir de divergence d'opinion, sur une thèse quelconque, entre des personnes qui sont d'accord sur le sens de toutes les expressions dont la thèse se compose.

Cependant, ce moyen eût été inefficace auprès des personnes trop infatuées d'une opinion, pour ne pas s'effaroucher de tout ce qui

pourrait les mener à reconnaître qu'elles étaient dans l'erreur. Envers celles-là il fallait s'y prendre avec plus de ruse.

Celle que Socrate employait avec le plus grand succès, c'était de proposer à ses adversaires, non pas des phrases où se trouvait le mot dont l'équivoque ferait le nœud de la question, car c'eût été donner l'éveil à la mauvaise foi ; mais une expression contraire à celle-là, en préférant parmi toutes celles qui lui étaient contraires, celle qui parût avoir avec elle le moins de rapport, afin de ne pas laisser soupçonner à son adversaire où il en voulait venir.

Moyennant cet artifice, le grand maître de la dialectique amenait aisément ses adversaires à convenir de la définition d'un mot, sur le compte duquel ils n'avaient aucune raison de s'alarmer. Arrivé à ce point, il n'était pas difficile à Socrate de passer de cette définition à celle du mot contraire, et qui était le véritable objet de la discussion, sans que ses adversaires pussent s'en défendre ; et par

là ils se trouvaient pris dans leurs propres filets.

On ne saurait assez recommander à la jeunesse studieuse la lecture des dialogues de Platon et de Xénophon, comme les meilleurs modèles à suivre dans les discussions. Nous ne connaissons, ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, rien qui en approche. Un petit travail du célèbre évêque anglican Berkley, intitulé : *The minute philosophers*, et dont nous avons déjà eu l'occasion de faire mention (Ont. § 47, note G), n'est pas sans mérite sous ce point de vue.

L

§ 148.

Ce n'est pas sans dessein que nous avons choisi ici pour exemple la théorie des acides; elle nous fournit l'occasion de faire observer qu'à mesure que les sciences font des progrès, un nombre plus ou moins considérable d'expressions, auxquelles on attachait un sens rationnel, demeure sans signification possible.

Tel est le cas du mot *acide*. Dans les pre-

miers temps de la réforme de la chimie, ce mot signifiait des combinaisons de l'oxygène avec une base, et douées de certaines propriétés.

Mais lorsque, dans la suite, de nouvelles découvertes sont venues démontrer, par exemple, qu'il n'y a pas un atome d'oxygène dans ce qu'on appelait autrefois acide muriatique sur-oxygéné, il a fallu changer l'ancienne classification, et les chimistes ne savent plus formuler une définition pour le mot *acide*. Il est donc sans signification dans la théorie et ne retient que sa valeur primitive, désignant uniquement la saveur correspondante à ce mot.

En passant, nous ferons encore remarquer deux autres mots qui n'ont plus de signification dans l'état avancé de la chimie, savoir : *sel* et *métal*. Le premier ne saurait être défini, puisqu'on est convenu d'appeler ainsi la combinaison d'un acide avec une base; et nous venons de voir que le mot acide est devenu indéfinissable, et, par conséquent, sans valeur dans la science.

Par la même raison le mot *métal* ne saurait plus être employé par les chimistes ; puisqu'on ne doit employer dans une science que des mots dont on est en état de formuler la définition ; et on le peut encore moins à l'égard du mot *métal* que du mot *acide*.

Qu'il nous soit enfin permis d'appeler l'attention des chimistes sur une inconcevable antilogie généralement adoptée, savoir, celle d'appeler des *métalloïdes* toutes les substances qui ne sont pas des métaux. Il va sans dire que du moment où le mot *métal* n'a plus de sens en chimie, celui de *métalloïde* ne peut rien signifier non plus. Mais, en supposant que le mot métal eût un sens, l'appositif *ïde* signifierait *semblable à*, comme on voit dans les mots *cycloïde, ellipsoïde*, etc., ainsi que cela doit être d'après l'étimologie : d'où il suit que la signification rationnelle de *métalloïdes* serait : *substances semblables aux métaux*. Cependant on lui fait signifier : *substances tout-à-fait différentes des métaux*.

On a de la peine à concevoir comment des

bévues de cet ordre peuvent se glisser et prévaloir dans les sciences (1).

M.

§ 134.

Qu'on ne croie pas que c'est là une interprétation que nous donnons arbitrairement aux doctrines des anciens. Cette explication est nettement donnée par Aristote dans le premier livre de ses *Métaphysiques*. Tout le monde l'a lu, et cependant tout le monde, sans exception aucune que nous sachions, répète depuis des siècles que les anciens entendaient désigner par ces quatre élémens les quatre substances vulgairement désignées par les noms d'eau, de terre, de feu et d'air. Et

(1) Nous pourrions citer le nom d'acide nitrique comme un exemple de la tenacité avec laquelle de pareilles anomalies prennent racine dans les nomenclatures scientifiques. Il y a quarante-deux ans que, dans un mémoire imprimé dans le *Journal de Physique*, nous avons appelé l'attention des réformateurs de la chimie sur cette aberration des principes de la nomenclature, selon lesquels cet acide aurait dû être surnommé *azotique*. Ce n'est que depuis peu que quelques chimistes ont commencé à adopter cette réforme; mais le nom anormal d'*acide nitrique* continue d'être le plus généralement employé.

on nous citera encore la généralité des croyances en point de fait comme une preuve de leur vérité !

N

§ 155.

Nous renvoyons aux ouvrages mêmes des philosophes que les modernes Aristarques accusent le plus d'être tombés dans une aussi absurde erreur : Larochefoucault, Helvétius, Holbach et Bentham.

Nous sommes loin de partager toutes les opinions de ces écrivains ; mais cela ne nous empêche pas de leur rendre justice en affirmant que ceux qui les accusent n'ont pas lu leurs ouvrages, ou dissimulent ce qui s'y trouve positivement déclaré, savoir :

Que par le mot utilité, il ne faut pas entendre cette utilité ignoble qui caractérise l'égoïsme, mais celle qui consiste à fonder son bonheur sur celui de ses semblables, la seule digne de son nom, parce qu'elle est la seule vraiment avantageuse à qui la recherche.

De quel droit les critiques opposent-ils à des explications si positives et si claires, des passages qui, admettant ce sens honnête, ne doivent être interprétés que comme leurs auteurs affirment qu'ils les ont entendus?

Déjà l'antiquité avait commis une pareille injustice envers Épicure; mais du moins un certain nombre de maximes pratiques de ce philosophe, et surtout de ses prétendus disciples, excusait jusqu'à un certain point la sévérité avec laquelle ils ont été jugés. Mais quant aux auteurs que nous venons de citer, si l'on peut accuser peut-être la légèreté de de Larochefoucault et l'abandon du baron d'Holbach, rien ne justifie le préjugé établi contre les doctrines de Bentham et d'Helvétius.

O

§ 157.

En faisant ce reproche aux rédacteurs du Code français, nous sommes loin de blâmer la justesse de la division des infractions en trois classes par eux adoptée. Loin de là,

nous la considérons comme une idée, non-seulement très-heureuse, mais de la plus haute importance pour la jurisprudence pénale. Notre observation porte uniquement sur le cercle vicieux où ils se sont placés en voulant définir ces trois expressions. Les lecteurs pourront voir la manière dont nous avons essayé d'atteindre le même but, dans nos *Principes du Droit public*, art. 38, § 4.

P

§ 158.

Ce n'est pas à dire que les physiciens modernes soient plus rationnels, lorsqu'ils croient satisfaire à ceux qui leur demandent *pourquoi les corps tombent vers la terre*, en répondant : que c'est *par la force d'attraction*.

Traduisons cette réponse, en remplaçant les mots *force* et *attraction* par leurs définitions. (Voir Ontologie, §§ 55 et 85.)

Demande : « Pourquoi les corps tombent-ils vers la terre ?

Réponse : « Par suite de la force d'attrac-» tion. » C'est-à-dire :

« Parce qu'on a toujours observé que les » corps abandonnés à eux-mêmes tombent » vers la terre. »

On doit avouer que cette réponse vaut bien celle de l'horreur du vide.

Q

§ 160.

Les trois sens du mot mystère sont les suivans :

1° Énoncé des faits dont on a une idée générale, mais dont on ignore les détails : tel est le cas des mystères d'Eleusis;

2° Énoncé de faits connus, même fort en détail, mais dont on ignore les causes ou le mode de leur production : tels sont les mystères de la nature ;

3° Énoncé dont il n'est point permis d'interpréter les mots, ni dans leur sens propre, ni dans leur sens figuré : tel est le cas des mystères du christianisme, qu'on appelle, pour cela, non-seulement incompréhensibles, mais *ineffables* ; et que l'Église défend de prendre dans le sens propre, parce que

cela conduirait aux absurdités du paganisme; comme elle défend qu'on les prenne dans le sens figuré, sous peine de tomber dans des hérésies semblables à celles de l'arianisme, le montanisme, le sabelléisme, le socinianisme, etc.

R

§ 161.

Les *figures* ou *tropes* n'étant que les significations spéciales qu'on attache aux mots, le traité des tropes doit faire partie de l'idéologie, tandis que le parti qu'on en peut tirer dans le discours, doit être l'objet de la rhétorique. Nous réservant donc de les considérer sous ce dernier point de vue, lorsque nous serons arrivés à l'esthétique, dont l'art de l'éloquence et celui de la poésie font partie, nous allons exposer ici en peu de mots la théorie générale des tropes.

A. Les tropes peuvent être divisés en deux classes, savoir : la *métaphore* et la *métonymie*.

B. Il y a *métaphore* toutes les fois qu'on emploie un mot pour désigner, non l'objet

qu'il désigne ordinairement, mais une de ses parties ou une de ses qualités dont l'idée fait mieux ressortir la pensée que nous nous proposons de signaler.

Exemple : La *coupe* pour désigner le vin qu'elle contient ; le *voisin* pour désigner la maison où il habite ; *Bacchus* pour désigner le vin dont il enseigna la préparation ; la mort *pâle* voulant dire qui rend pâles les trépassés ; le *sceptre*, la *couronne* voulant dire le monarque.

C. Il y a *métonymie* toutes les fois qu'au lieu du nom de l'objet nous employons le nom d'un autre objet qui, par ses rapports, nous semble plus propre à produire sur l'esprit de l'auditeur l'effet que nous nous proposons (1).

D. La métaphore comprend la synecdoque et l'antonomase.

E. Il y a *synecdoque* toutes les fois qu'au lieu du nom de l'objet on emploie celui d'une

(1) Les exemples que nous citerons ci-après, en traitant des diverses sortes de métonymie feront mieux comprendre cette définition.

de ses qualités ou de plusieurs des parties dont il se compose.

Exemples : Dire « Frédéric II » au lieu de « le roi de Prusse; » « un taureau » au lieu de « un homme impétueux; » « cent voiles » au lieu de « cent vaisseaux. »

F. Il y a *antonomase* toutes les fois qu'au lieu d'un nom générique, qui serait le propre, on emploie le nom de quelqu'une des espèces ou de quelqu'un des individus compris dans le genre respectif.

Exemples : « Un Aristarque » au lieu « d'un » critique équitable; » « Un Zoïle » au lieu « d'un critique de mauvaise foi. »

G. On dit encore qu'il y a *antonomase* lorsqu'on emploie le nom du genre au lieu de celui de l'espèce ou de celui de l'individu.

Exemples : « Les écrivains » au lieu de « les » historiens; » « le poète grec » au lieu « d'Homère. »

H. On donne tant à l'antonomase qu'à la synecdoque le nom d'*hyperbole*, lorsque le trope a pour but d'amplifier l'objet dont il s'agit.

Exemple : « Une armée » au lieu « d'une » bande; » « un monstre » au lieu « d'un » homme méchant. »

On leur donne, au contraire, le nom de *litote*, lorsqu'on les emploie pour amoindrir l'objet.

Exemple : « Libéral » au lieu de « prodigue; » « nain » au lieu « d'homme de » petite taille. »

K. La métonymie peut se combiner avec la métaphore, et cela de deux manières, savoir : dans de simples mots ou dans des phrases. Dans le premier cas, le trope s'appelle antiphrase, dans le second il peut être une syllepse, une métalepse ou une allégorie.

L. Il y a antiphrase toutes les fois qu'au lieu d'une qualité on emploie le nom de la qualité contraire.

M. L'antiphrase peut être un euphémisme ou une ironie.

N. L'*euphémisme* a lieu toutes les fois que le motif d'employer le nom de la qualité contraire à celle que nous voulons désigner est

d'épargner à l'auditeur quelque sentiment désagréable.

Exemple : « Parques » (c'est-à-dire *bénignes*) au lieu de « les déesses de la mort. » C'est ainsi que les Latins les désignaient à l'imitation des Grecs, qui avaient donné un pareil nom (*Euménides*) aux *Furies*.

O. Il y a *ironie* toutes les fois que, pour rabaisser l'objet dont il s'agit, on lui donne un nom qui serait propre à le relever.

Exemple : « Un ange » au lieu « d'un mé» chant homme ; » « un Salomon » au lieu « d'un ignorant. »

P. Il y a *syllepse* toutes les fois qu'un mot se trouve employé dans la même phrase dans le sens propre et dans le sens figuré.

Exemple : « Ses paroles sont douces » comme le miel; » « Dans cette île, » disait un flatteur à Louis XIV, « il n'y a que des » saules, et vous n'aimez que les lauriers. »

Q. Il y a *métalepse* toutes les fois qu'au lieu de la phrase usuelle, nous en employons une autre dont la pensée dominante, quoique diverse de celle que nous voulons réveiller,

fait naître cette pensée, en vertu de quelque allusion, avec plus d'énergie que ne l'aurait fait la phrase usuelle.

Exemple : « Il s'est éteint » au lieu de « il » mourut ; » « la lyre d'Orphée a relevé les » murailles de Thèbes » au lieu de « Orphée » a persuadé aux Thébains de relever leurs » murailles. »

R. Il y a *allégorie* toutes les fois que, dans un discours, nous substituons au cas dont il s'agit un autre qui lui est analogue, laissant au lecteur le soin de faire l'application.

Exemple. Nous voulons opposer la conduite de l'homme prévoyant à celle de l'homme sans souci de l'avenir, et nous disons : Pendant que la fourmi met à profit la belle saison pour former son grenier, la cigale passe ses journées à chanter. Au retour de l'hiver la fourmi trouve dans sa retraite un abri et de l'abondance, tandis que la cigale périt de froid et de misère.

S

§ 170.

Le doute systématique peut provenir de ce qu'on se sent assez fort pour s'assurer soi-même de la vérité ; ou de ce qu'on se défie de sa propre capacité.

Dans le premier cas on n'admet, soit comme certain, soit comme probable, que ce qui, après un mûr examen, nous inspire une entière conviction.

Dans le second cas, la première conséquence de ce découragement habituel est une indifférence plus ou moins prononcée pour la vérité; et on finit par regarder toutes les opinions, même les plus opposées, comme également probables, ou l'on se borne à soutenir qu'elles sont toutes également fausses. Le premier de ces deux écarts se nomme *scepticisme* et l'autre *pyrrhonisme*.

T

§ 172.

Les philosophes s'accordent assez généra-

lement à enseigner que *l'évidence est le critérium de la vérité*, et ils distinguent trois espèces d'évidence, savoir : intellectuelle, physique et morale.

Ils appellent *évidence intellectuelle* celle qui résulte d'une série de raisonnemens.

Lorsque ceux-ci partent d'une hypothèse arbitraire, on est convenu de donner à l'évidence qui en résulte l'épithète de *mathématique*.

Ils appellent *évidence physique* celle qui résulte de l'observation, lorsque celle-ci peut avoir lieu, et qu'on présume qu'elle a été bien faite.

Ils appellent enfin *évidence morale* celle qui résulte du témoignage de personnes dont la véracité nous est connue.

Le principe que nous venons de mentionner est tellement faux, que nous serions surpris de le voir si généralement adopté, s'il n'avait pas un sens dans lequel il est vrai. Malheureusement, dans ce sens, il est de très-peu d'importance ; tandis que si on le prend

dans le sens le plus naturel, il n'est pas seulement faux, mais fort dangereux.

Si l'on veut dire que chacun ne peut avoir d'autre critérium de la vérité que la presque évidence, on a raison ; mais c'est une assertion stérile, car c'est reproduire la même idée sous d'autres mots.

Mais si l'on voulait dire que l'évidence est un signe, une marque, une preuve de la vérité, on aurait grandement tort ; car il n'y a erreur que lorsqu'il y a conviction, et conviction n'est qu'évidence. Aussi long-temps qu'on est resté dans le doute on n'est pas encore tombé en erreur. Celle-ci ne commence que du moment où le doute a cessé, et le doute ne finit que du moment où l'on atteint l'évidence, ou, si l'on veut, la conviction.

U

§ 197.

On peut citer, comme exemple du cas que nous supposons ici, le soin avec lequel Platon

a tâché de cacher ses véritables opinions, pour ne pas s'exposer à éprouver le même sort que Socrate, son maître. Aussi, a-t-il réussi, au point que l'opinion générale le place à la tête des spiritualistes, tandis qu'il suffit d'une lecture attentive de ses ouvrages pour se convaincre du contraire. C'est ce que nous croyons avoir prouvé dans l'examen critique que nous avons fait du dialogue intitulé Phaidon, dans notre *Essai sur la Psychologie*, note XXIII, pag. 210.

FIN DES NOTES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A

Abstraction, Voyez Faculté, Idéologie 19.
Abstraites (Idées), Idéol. 19.
Accidens, Défin., Ontologie, 36.
Acides, V. Nomenclature, p. 231, note L.
Action, Défin., Ontol. 52, 101 ; p. 269, xxi ; Obs. Ontol. xix, xx.
— chimique, Défin., Ontol. 101 ; p. 169, note M.
— dynamique, Défin., p. 170, note M.
— immédiate, V. Union de l'âme avec le corps, p. 191, note F.
— mécanique, Ontol. 101 ; p. 169, note M.
Activité, V. Action.
— V. Spontanéité, Psychologie, 8, 9 ; p. 173, note A.
Actuel, V. Effet, Ontol. 74, 75.
Affinité, V. Attraction, Ontol. 101.
Affirmation, Défin., Idéol. 50.
Agent, V. Causalité, Ontol. 52, 58 ; Obs. Ontol. ix.
Agrémens, Défin., Ontol. 5, 8, 6, 14 ; Psych. 12 ; p. 259, x ; Obs. Ontol. x.
Allégorie, Défin., p. 243, note R.
Altération, Défin., Ontol. 90.
Amabilité, V. Agrémens, Ontol. 14.

*****

Ame, Défin., Ontol. 47.
— V. Activité, Psych. 8, 9; Obs. Ontol. xxxv.
— V. Ame des bêtes, p. 160, note H.
— V. Ame du monde, p. 166, note I; Obs. Ontol. xxxv.
— V. Immatérialité, Ontol. 94; p. 288, xxxvi.
— Immortalité, Ontol. 94; p. 246, note O.
— Lieu du séjour, p. 162, note H.
— V. Passivité, Psych. 8; p. 188, note E; p. 213, note B.
— V. Union avec le corps, Psych. 10; p. 183, note F.
— V. Vie, Obs. Ontol. 34.
Amélioration, Défin., Ontol. 20.
Amour-propre, V. Moralité, Idéol. 18.
Analogie, V. Rapports, Ontol. 17, 42; V. Raisonnement, Idéol. 144, 145.
Analyse, V. Méthodes, Idéol. 115 165; p. 220, note G.
Anéantissement, Défin., Ontol. 88, 93.
Anges, V. Esprits supérieurs, p. 162, note H; Obs. Ontol. xxxvi.
Animalité, Défin., Ontol. 111.
Antiphrase, Défin., p. 241, note R.
Antistase, Défin. 5, 7; p. 254, vii; Obs. Ontol. vii.
Antonomase, Défin., p. 240, note R.
Apperception, Défin., Idéol. 35.
Argument, Défin., Idéol. 109.
— négatif, Défin., Idéol. 186, 187.
Aristote, V. Méthode, Introd. 17; p. 149, note E.
Art critique. Défin., Idéol. 162.
— de penser, Défin., Idéol. 96.

Assertion, Défin. Idéol. 53.
Association d'idées, Défin., Idéol. 31.
Assoupissement, Défin., p. 196, H.
Atomes, Défin., Ontol. 49.
Attention, Défin., Idéol. 4, 28; p. 212, note B.
Attraction, Défin., Ontol. 95, 97, 101 ; Idéol. 158, p. 236, note P.
Attribut, V. Qualités, Ontol. 41 ; V. Proposition, Idéol. 54, 55, 56, 83, 84, 98.
Auteur, Défin., Ontol. 80, 87.
Autorité, V. Erreurs, Idéol. 170, 176 et suiv.
Axiome, Défin., V. Abus, p. 217, note F.

B

Beau (Sens du), Défin., p. 188, note C; p. 208, note Q.
Beauté, V. Agrémens, Ontol. 11.
Beaux-Arts, V. Imagination, p. 213, note B.
Bentham, V. Utilité, p. 234, IV.
Berkley, V. Existence des corps, p. 160, note G ; V. Dialectique, p. 230, note I.
Besoins, Défin., Psych. 57; Obs, Psych. IV.
Bêtes (Ame des), p. 160, note H.
Bichat, V. Vie, p. 281, XXXIII.
Bien, Défin., Ontol. 13 ; p. 154, note C.
Bon (Sens du), Défin., p. 185, note C; p. 208, note Q.
Broussais, V. Matérialisme, Obs. Ontol. XXXV.
Bruts (Corps), Défin., Ontol. 108 109; V. Ame des bêtes.

C

Cabanis, V. Matérialisme, Obs. Ontol. xxxv.
Capacité, V. Espace, Ontol. 28.
Caractère, V. Classification, Introd. 5.
Casuel (Effet), Défin., Ontol. 74; p. 167, note K.
Causalité (Théorie de la), Ontol. 31, 52 et suiv.; p. 262, xviii; Obs. Ontol. xviii.
Cause, Défin., Ontol. 52, 58, 87; p. 263, xviii; p. 265, xix.
— effective, Défin., Ontol. 64.
— efficiente, Défin., Ontol. 63.
— éloignée, Défin., Ontol. 62.
— fausse, V. Sophisme, Idéol. 159.
— immédiate, Défin., Ontol. 62.
— indispensable, Défin., Ontol. 67.
— médiate, Défin., Ontol. 62.
— nécessaire, Défin., Ontol. 66, 67.
— occasionnelle, Défin., Ontol. 63.
— partielle, Défin., Ontol. 60.
— potentielle, Défin., Ontol. 65.
— première, Défin., Ontol. 62.
— primaire, Défin., Ontol. 62.
— principale, Défin., Ontol. 61.
— prochaine, Défin., Ont. 62.
— secondaire, Défin., Ont. 61, 62.
— seconde, Défin., Ontol. 62.
— spontanée, Défin., Ontol. 69.
— totale, Défin., Ontol. 60.
— volontaire, Défin., Ontol. 69.
Cercle vicieux, V. Paralogisme, Idéol. 157.
Certain, V. Effet, Ontol. 74, 78; V. Assertion, Idéol. 70.

Chaleur, V. Qualités matérielles, Ontol. 5 ; Obs. Ontol. IX ; V. Substance, p. 256, IX.
Charme, V. Magnétisme, Obs. Psych. VI.
Châtiment, Défin., Idéol. 103, 143.
Chimériques, V. Idées, Psych. 30; V. Objets, Psych. 48.
Chimie, Défin., p. 169, note M.
Chimérique, V. Objets, Psych. 48.
Choc, Défin., Ontol. 99.
Choix, V. Liberté, Ontol. 7.
Chose, Défin., Ontol. 4; p. 249, I; Obs. Ont. I.
Classe, Défin., Introd. 5.
Classification (Fausse), V. Paralogisme, Idéol. 147.
Cohésion, Défin., Ontol. 102 ; Idéol. 135 ; p. 170, note N.
Collation, Défin., Idéol. 48.
Collision, Défin., Ontol. 99.
Coma, Défin., p. 196, note H.
Comme, Comment, Défin., Ontol. 56; p. 272, XXII ; Obs. Ontol. XXIII.
Comparaison, Défin. Idéol. 47; 48 ; p. 214, note C.
Comprendre (Faculté de), Défin., Idéol. 1. — Se comprendre, Défin., Introd. 19, 20.
Compressibilité, Défin., Ont. 103.
Conception, V. Mère, Ontol. 87.
Conclusion, Défin., Idéol. 97, 120, 123, 124.
Condillac, V. Analyse, p. 220, note G ; V. Sensations, p. 183, note C.
Conférence, Défin., Idéol. 48.
Conformité, V. Rapports, Ontol. 17, 42.
Confrontation, Défin., Idéol. 48.
Confusion, V. Idées confuses.
Connaissances humaines, V. Partage, Introd.

1; V. Origine, Idéol. 113, note E.
Conscience, Défin., Psych. 22 à 28.
Conséquence, Défin., Idéol. 97.
Conservation, Défin., p. 278, XXXI; Obs. Ontol. XXXI.
Consultation, Défin., Idéol. 45.
Contact, Défin., Ontol. 31, 98; Obs. Ontol. XI.
Contemplation, Défin., Idéol. 37.
Contention, Défin., Idéol. 37.
Contenue (Conclusion), V. Principe, Idéol. 107.
Contingent (Événement), Défin., Ontol. 74; p. 167, note K.
Contractilité, V. Cohésion, Ontol. 103.
Contradiction, Défin., Idéol. 64.
Contrariété, Défin, Idéol. 63.
Contravention, V. Paralogisme, Idéol. 157.
Conversion, V. Proposition, Idéol. 85.
Corps, Défin., Ontol. 46.
— V. Classification, Obs. Ontol. XII, XXXII.
— V. Existence, p. 159, note G.
— V. Organiques, Obs. Ontol. XXXIII.
— V. Personnalité, Psych. 55.
Couleurs, V. Qualités matérielles, Ontol. 5.
Courage civil, V. Devoirs, Idéol. 136.
Créateur, Défin., Ontol. 80.
Création, Défin., Ontol. 81.
— de rien, Défin., Ontol. 80, 83.
Créature, Défin., Ontol. 81; p. 168, note L.
Crime, V. Paralogisme, Idéol. 157.
Cristallisés (Corps), Défin., Ontol. 108, 109.
Critère, V. Vérité, Idéol. 162, 172; p. 245 T.
Critique, V. Art critique.

D

Décadence, Défin., Ontol. 91.
Déchoir, Défin., Ontol. 91.
Décomposition, V. Dissolution.
Découragement, V. Erreurs, Idéol. 169, 170.
Déduction, V. Raisonnement, Idéol. 108.
Définition (Théorie de la), Introd. 19 et suiv., 30; Idéol. 110, 111, 156; p. 150, note F; 216, note E; 219, note F.
Dégénération, Défin., Ontol. 90.
Délibération, Défin., Ontol. 45.
Délire, Défin., Psych. 36, 41, 42, 46.
Délit, V. Paralogisme, Idéol. 157.
Démence, Défin., Idéol. 26, 44.
Demi-Dieux, V. Paganisme, Obs. Ontol. xxxvi.
Démonstration, Défin., p. 108; Obs. Idéol. II.
Démotiques (Caractères), V. Signes, p. 198, note I.
Densité, Défin., Ontol. 51.
Dépérissement, Défin., Ontol. 91.
Dérivation, Défin., Ontol. 84.
Désagrément, Défin., Ontol. 5, 6, 10, 11; Psych. 12, p. 167, note K; 259, x; Obs. Ontol. x.
Destin, Destinée, Défin., p. 167, note I.
Dialectique, Défin., Idéol. 93.
Diathèse, Défin., Psych. 22, 27, 28.
Dieu, V. Existence, Attributs, Ontol. 73 et suiv.; Idéol. 102; p. 226, note I.
Dieux du Paganisme n'étaient dans le sens de l'antiquité que des intelligences supérieures à l'homme et inférieures au créateur, p. 161, note H; Obs. Ontol. xxxvi.

Différence, V. Rapports, Ontol. 18, 43 ; p. 275, XXVI; Obs. Ontol. XXVI.
Dilemme; Défin., Idéol. 133.
Dioristique (Philosophie), p. 149, note E.
Diplase, V. Rêves, Psych. 47.
Diplomatique (Art), Défin., Idéol. 200.
Disparité, V. Rapports, Ontol. 43.
Dissemblance, V. Rapports, Ontol. 18, 43; p. 275, XXVI; Obs. Ontol. XXVI.
Dissolution, Défin., Ontol. 92.
Dissonance, Défin., Ontol. 10.
Distance, V. Rapports, Ontol. 24.
Distinction, V. Rapports, Ontol. 31.
Diversité, V. Rapports, Ontol. 16, 18; Obs. Ontol. XXV.
Divinité, V. Paganisme, Obs. Ontol. XXXVI; V. Dieu.
Douceur, V. Agrémens, Ontol. 9, 11.
Doute, Défin., Idéol. 71; p. 244, note S.
Douteux (Evénement), Ont. 74.
Ductilité, Qualités matérielles, Ontol. 103.
Dumoutier, V. Phrénologie.
Durée, V. Temps, Défin.; Ontol. 38.
Dureté, V. Cohésion, Ontol. 103.
Dynamique (Action), p. 170, note M.

E

Ecoles écossaise et française, V. Sentimens moraux, p. 208, note Q.
Ecriture, V. Phoniques (Signes).
Effectif, V. Effet, Ontol. 74, 75; V. Objets, Psych. 48.
Effet, Défin., Ontol. 52, 53, p. 271, XIII;

Obs. Ontol. xxii.
Egalité proportionnelle, Obs. Ontol. xxxii.
Egoïsme, V. Amour-propre, Idéol. 18.
Elasticité, V. Qualités matérielles, Ontol. 103; Idéol. 135.
Elémens, V. Sciences, Introd. 1; V. Nature, Idéol. 154; p. 233, M.
Emanation, Défin., Ontol. 84.
Emblêmes, V. Signes, Psych. note 1; p. 198.
Encéphale, V. Organes de la sensibilité, p. 175, note B.
Enchantement, Défin., Psych. 40.
Enfant, Défin., Ontol. 86, 87.
Engendrer, Défin., Ontol. 85, 87.
Engouement, V. Enchantement.
Engourdissement, Défin., p. 195, note H.
Enoncé, V. Proposition, Idéol. 53.
Entendement, Défin., Idéol. 2; page 212, note A; Obs. Idéol. I.
Enthousiasme, V. Imagination, Idéol. 33, 34; V. Erreurs, Idéol. 169, 170.
Enthymème, Défin., 117, 128, 129.
Entité, Défin., Ontol. 4.
Epichérème, Défin, Idéol., 130.
Epreuve, V. Essai, Idéol. 46.
Equivoque, V. Paralogisme, Idéol. 160.
Erreurs V. Source, Rectification, Idéol. 141 et suiv.
Espace, Défin., Ontol. 25 à 28; Obs. Ontol. viii.
Espèce, Défin., Introd. 6; V. Argument, Idéol. 81 et suiv., 151.
Esprit, Défin., Ontol. 47; V. Facultés, Psych. 2; V. Espèces, p. 160, note H; 284, xxxv; V. Immortalité, Ontol. 94; V. lieu de sé-

jour; p. 162, note H.
Essai, Défin., Idéol. 46.
Essence, Défin., Ontol. 37, p. 252, VI; Obs. Ontol. VI.
Esthétique, Défin., Psych. 1, 19.
Etat, Défin., Ontol. 32,
Etendue, Défin., Ontol. 7, p. 255, VIII; V. Proposition, Idéol. 89, 120, 121; Obs. Ontol, VIII.
Ethologie, Défin., Psych. 1, 19, p. 135, note G.
Ethologiques (Sentimens), Défin., Psych. 12, 16, 19, 20, 21.
Etiologie, Défin., Introd. 15.
Etre, Défin., Ontol. 4; Obs. Ontol. I.
Etude, défin., Idéol. 39.
Euphémisme, Défin., p. 241, note R.
Evidence, V. Critère de la vérité, Idéol. 172; p. 244, T.
Exemple, V. Argument, Idéol. 136.
Existence, V. Création; V. Corps, p. 159, note G.
Expansibilité, V. Cohésion, Ontol. 103.
Expérience, Défin., Idéol. 46.
Extase, Défin., Idéol. 38.
Extensibilité, V. Cohésion, Ontol. 103.
Extinction, Défin., Ontol, 92.

F

Façon, Défin., Ontol. 58.
Faculté, V. Force, Ontol. 54; V. Esprit, Psych. 2; Idéol. 1.
Faire, Défin., Ontol. 80, 83.

Faits, V. Evénemens, Introd. 2, 3; Ontol. 2.
Famille, V. Classification, Introd. 7.
Fanatisme, V. Erreurs, Idéol. 169, 170, 171.
Fatalité, V. Sort.
Fausseté, V. Proposition, Idéol. 69.
Feu, V. Substance, p. 158, note G.
Figure, V. Forme, p. 260, xv; V. Syllogisme, Idéol. 119; V. Tropes, Idéol. 161; p. 238, note R; Obs. Ontol. xv.
Fils, V. Enfant.
Finie (Grandeur), Défin., Ontol. 20.
Fixes, V. Corps, Ontol. 30.
Flexibilité, V. Cohésion, Ontol. 103.
Fluides, Défin., Ontol. 105 à 107.
Folie, Défin., Psych. 33, 36, 43 à 46.
Force, Défin., Ontol. 54; Force motrice, p. 173, note A.
Forme, V. Figure, p. 260, xv; Obs. Ontol. xv.
Fortuits (Effets), Ontol. 74; p. 167, note K.
Fragilité, V. Cohésion, Ontol. 103.
Frénésie, Défin., Psych. 46.
Froid, V. Substance, p. 158, note G; 256, IX; V. Qualités matérielles, Ontol. 4; Obs. Ontol. IX.
Fureur, Furie, Défin., Psych. 46; p. 201, note L.

G

Gall, V. Phrénologie, Psych. 4; note B, p. 173.
Gâter, Défin., Ontol. 90.
Gaz, Défin., Ontol. 106.
Génération, Défin., Ontol. 85.

Genre, V. Classification, Introd. 7; V. Conclusion, Idéol. 80 à 82.
Gestes, V. Signes, p. 169, I.
Goëtie, V. Enchantement, Psych. 40.
Grammaire, V. Psychologie, Psych. 1.
Grandeur, V. Rapports, Ontol. 18 et suiv.

H

Harmonie, V. Agrémens, Ontol. 9, 11.
— préétablie, V. Union de l'âme avec le corps, p. 193, note F.
Helvétius, V. Utilité, p. 234, note N.
Hermeneutique, V. Règles, Idéol. 25, 183 et suiv.
Hétérogénéité, V. Rapports, Ontol. 18; Obs. Ontol. xxv.
Hiéroglyphes, V. Signes, p. 198, note I.
Histoire, V. Critique, Idéol. 177 et suiv.
Homogénéité, Défin., p. 277, xxix; Obs. Ontologie, xxviii.
Honneur, Défin., Idéol. 61.
Humilité, V. Erreurs, Idéol. 169, 170.
Hyalite, Défin., p. 172, note N; Obs. Ontol. xxxiv.
Hyperbole, V. Tropes, p. 240, note R.
Hypothèse, V. Supposition.

I

Idées, Défin., Idéol. 3, 5.
— abstraites, Idéol. 10, 19.
— associées, Idéol. 31.
— claires, Idéol. 12, 24.
— collectives, Idéol. 10, 14.

Idées communes, Idéol. 10, 16.
— complètes, Idéol. 11, 21.
— concrètes, Idéol. 10, 20.
— confuses, Idéol. 12, 27.
— distinctes, Idéol. 12, 26.
— exactes, Idéol. 11, 22.
— générales, Idéol. 10, 17.
— imparfaites, Idéol. 11, 23.
— incomplètes, Idéol. 10, 11.
— individuelles, Idéol. 10, 13.
— inexactes, Idéol. 11, 22.
— innées, p. 185, note C.
— intellectuelles, Idéol. 8, 9.
— matérielles, Idéol. 8, 9.
— obscures, Idéol. 12, 25.
— particulières, Idéol. 10, 15.
— propres, Idéol. 10, 15.
Identité, V. Rapports, Ontol. 16, 17, 45.
Identité individuelle, Défin., Ontol. 45, Psych. 51; p. 157, note F; Obs. Ontol. xxv; V. Lieu, Obs. Ontol. xxiv.
Idéologie, Défin., Psych. 1; Idéol. 1.
Ignorance du sujet, V. Paralogisme, Idéol. 154.
Illation, V. Raisonnement, Idéol. 97.
Illusion, V. Erreur, Idéol. 146, 163, 173.
Illusoire (Effet), Ontol. 74.
Imaginaires, V. Idées, Psych. 30; V. Objets, *Ibid.* 48.
Imagination, Défin., Psych. 29, 30; V. Poésie, Beaux-Arts, p. 213, note B.
Immanquable (Effet), Ontol. 78.
Immobiles (Corps) Défin., Ontol. 30.
Immortalité, Défin., Ontol. 94; Idéol. 129; Obs. Ontol. xxxi; V. Ame, Esprit.
Immutabilité, Défin.; Obs. Ontol. xxx.

Impossible (Effet), Ontol. 74, 77.
Impression, V. Sensation, Psych. 6; Obs. Ontol. xxxv.
Improbable (Effet), Ontol. 74, 79.
Impulsion. V. Mouvement, Ontol. 99.
Inaltérabilité, Défin., p. 278, note xxx ; Obs. Ontol. xxix.
Incertain (Effet), Ontol. 74 ; V. Assertion, Idéol. 73.
Incompatibilité, Défin., Ontol. 43.
Individu, Défin., Ontol. 4.
— moral, Défin., Obs. Ontol. xxxvii.
Individualité, Défin., p. 277, xxix ; Obs. Ontol. xxiv, xxviii ; V. Identité individuelle.
Induction, Défin., Idéol. 135.
Ineptie, V. Défauts, Ontol. 14.
Inertie (Force d'), Défin., Ontol. 100.
Infaillibilité, V. Effet, Ontol. 78.
Infini, Défin., Ontol. 21 à 23.
Infiniment petit, Défin., Ontol. 22.
Influence physique, V. Union de l'âme avec le corps, p. 191, note F.
Innées, V. Idées, p. 185, note C.
— V. Sentimens, Psych. 59.
Inorganiques (Corps), Défin., Ontol. 108, 109.
Inspiration, Défin., Psych. 34.
Instinct, Défin., Ontol. 71 ; Psych. 21, 57, 58 ; Obs. Ontol. iv, v, xvi.
Intelligence, Défin., Idéol. 2 ; p. 212, note A ; Obs. Ontol. xxxvi ; Obs. Idéol. i.
Intensité, Défin., Ontol. 19.
Interprétation, V. Herméneutique.
Intuition, Défin., Idéol. 36.
Invariabilité, V. Rapports, Ontol. 17.
Invraisemblance, Ontol. 79 ; Idéol. 73.

Invariabilité, Défin., Ontol. 79.
Ironie, Défin., p. 242, note R.

J

Jugement, Défin., Idéol. 43 et suiv.; Obs. Idéol. I.
Juste (Sentiment du), Défin., p. 185, note C; 208, note Q.

L

Lâcheté, V. Espèces, Idéol. 136.
Laideur, V. Désagrémens, Ontol. 10, 11.
Langage (Théorie du), Introd. 4, 13; p. 196, note I; 230, note L.
Larochefoucauld, V. Utilité, p. 234, IV.
Lavater, V. Physionomie, p. 182, note B.
Leibnitz, V. Espace, Temps, Obs. Ontol. XII; Harmonie préétablie, p. 193, note F.
Léthargie, Défin., p. 196, note H.
Liberté, Défin., Ontol. 70; Idéol. 156; p. 226, note I.
Libres, V. Actions, Ontol. 54, 55.
Lieu, V. Identité, Obs. Ontol. XXV.
Liquides (Corps), Défin., Ont. 107.
Litote, Défin., p. 241, note R.
Logiques (Sentimens), Défin., Psych. 14 et suiv.
Loyauté, V. Honneur, Idéol. 61.
Lucidité, V. Somnambulisme, Psych. 39, Obs. Psych. VI.

M

Magie, Défin., Psych. 40.

Magnétisme animal, Défin., p. 200. note K ; Obs. Psych. VI.
Magnétite, Défin., p. 172, note N ; Obs. Ontol. XXXIV.
Majeure (Prémisse), V. Raisonnement, Idéol. 97.
Malignité, V. Instinct, p. 260, XVI ; V. Désagrémens, Ontol. 11, 14 ; Obs. Ontol. XVI.
Malléabilité. V. Cohésion, Ontol. 103.
Mallebranche, V. Action immédiate, p. 192, note F.
Manie, Défin., Psych. 43.
Manière d'agir, Défin., Ontol. 56.
Masse, V. Matière, Ontol. 50.
Matérialisme, V. Système, Obs. Ontol. XXXVI ; p. 165, note I.
Mathématiques, V. Langage, p. 200, note I.
Matière, Défin., Ontol. 48.
Mécaniques, V. Actes, Défin., Ontol. 72 ; V. Actions, Ontol. 101.
Médecine légale, V. Folie, p. 201, note L.
Même, V. Identité, Ontol. 45 ; Obs. Ontol. XXV.
Mémoire, Défin., Psych. 35, p. 196, note I.
Mère, Défin., Ontol. 86.
Métalepse, Défin., p. 242, note R.
Métamorphose, Défin., Ontol. 89.
Métaphore, Défin., p. 238, note R.
Méthode, V. Dialectique, Idéol. 114, 115 ; p. 227, note K ; — V. Philosophie, Introd. 17, 18 ; — V. Sciences, Introd. 2, 9 ; — V. Analytique, Idéol. 114, 115, p. 220, note G ; — V. Synthétique, Idéol. 116, p. 223, note H.
Métonymie, Défin., p. 138, 139, note R.

Mimique V. Signes, p. 169, note I.
Mineure (Prémisse), Idéol. 97.
Mobiles, V. Corps, Ontol. 30.
Mode, V. Accidens, Ontol. 3; V. Action, *Ib.* 56; p. 272, xxiv; V. Syllogisme, Idéol. 125 à 127.
Modestie, V. Erreurs, Idéol. 169, 170.
Modification, Défin., Ontol. 3.
Moi, V. Personnalité, Psych. 49 et suiv.
Molécule, Défin., Ontol. 49.
Mollesse, V. Cohésion, Ontol. 103.
Moment, Défin., Ontol. 29.
Monades, Défin., Ontol. 48.
Monde, Défin., Ontol. 73, 83; p. 164, note I; Obs. Ontol. xxxvi.
Monomanie, Défin., Psych. 44; p. 201, note L.
Moraux (Actes), Psych. 59.
— (Sentimens), Psychol. 17.
Mort, Défin., Ontol. 93; p. 168, note K.
Morts (Corps), Défin., Ontol. 108, 109.
Motif, Défin., Ontol. 69.
Motrices, V. Forces, Psych. 9.
Mouvement, Défin., Ontol. 24, 29.
Moyen (Terme), V. Syllogisme, Idéol. 98, 121.
Multiplicité, Défin., Ontol. 18.
Mutabilité, Défin., Ontol. 18; Obs. Ontol. xxvii.
Mystère, Défin., Idéol. 160; p. 237, note Q.

N

Nature, Défin., Ontol. 39.
Néant, Défin., Ontol. 83, 88, 93; p. 168;

note L.
Négation, Défin., Ontol. 18, 81 et suiv.; Obs. Ontol. XXVIII.
Négative (Proposition), Défin., Idéol. 50.
Nom, Défin., p. 197, note I.
Nomenclature, V. Sciences, Introd. 2, 4, 13; V. Langage.
Notion, Défin., Idéol. 7.

O

Objet. Défin., Ontol. 4; p. 249, note I; Obs. Ontol. I.
Obscurité, V. Herméneutique, Idéol. 197; V. Idées, Idéol. 25.
Observation, Défin., Introd. 3, 12; p. 148, note C.
Odeurs, V. Qualités corporelles, Ontol. 5.
Ontologie, Défin., Introd. 16; Ontol. 1; p. 148, note D.
Option, V. Liberté, Psych. 70.
Ordre, V. Classification, Introd. 7.
Organe, Défin., Ontol. 110.
Organes de la sensibilité, Psych. 4, 8; p. 173, note B.
Organiques (Corps), Défin., Ontol. 108, 109; Obs. Ont. XXXIII.
Origine, Défin., Ontol. 84.

P

Paganisme, V. Polythéisme.
Panthéisme, V. Anciens, Obs. Ontol. XIV, XXXVI.
Parallèle, Défin., Idéol. 48.
Paralogisme, Défin., Idéol. 140 à 143.

Passion, V. Patient, Obs. Ontol. xix, xx ; V. Egarement, Idéol. 171.
Passivité, V. Ame, Psych. 8, 9; p. 188; E.
Pathologiques (Sentimens), Défin., Psych. 21, 57, 58.
Patient, V. Causalité, Ontol. 52 ; Obs. Ontol. xix.
Peine, V. Déplaisir, Psych. 11 ; V. Punition, Idéol. 103, 142, 143.
Penser (Faculté de), Défin., Idéol. 1.
Perception, Défin., Psych. 7 ; Idéol. 3, 6.
Père, Défin., Ontol. 86, 87.
Perfection, Défin., Ontol. 90.
Périr, Défin., Ontol. 93.
Permanence, Défin., 278, xxxi ; Obs. Ontol. xxxi.
Perquisition, Défin., Idéol. 40.
Personnalité, Défin., Psych. 49 et suiv. ; p. 206, note O.
Personne, Défin., Ontol. 70 ; Psych. 52 ; V. Nul homme, Ontol. 82.
Pesanteur, V. Antistase, Obs. Ontol. vii.
Petit (Infiniment), Défin., Ontol. 22, 23.
Pétition de principe, V. Paralogisme, Idéol. 158.
Philosophie, Défin., Introd. 9, 10, 11, 17, 18; p. 147, note B ; 149, note E.
Phoniques (Signes), V. Ecritures, p. 169, note I.
Photinite, Obs. Ontol. xxxiv.
Phrénologie, V. Organes de la sensibilité, p. 174, note B.
Physionomie, V. Lavater, p. 182, note B.
Physique, Défin., p. 169, note M.
Plaisir, V. Facultés spirituelles, Psych. 11.

Platon, V. Dialectique, 139; p. 227, note K; V. Méthode, Introd. 18; V. Matérialisme, p. 246, note U; Obs. Ontol. xxxv.
Poésie, V. Imagination, p. 213, note B.
Poids, V. Antistase, Ontol. 7.
Polythéisme, Fausses idées à cet égard, p. 161, note H; Obs. Ontol. xxxvi.
Possible, Défin., Ontol. 74, 76.
Pourquoi, V. Raison, Ontol. 55; Obs. Ontol. xxii.
Pousser, Défin., Ontol. 99.
Pouvoir, Défin., Ontol. 54.
Précipitation, V. Erreurs, Idéol. 164 et suiv.
Prédicat, V. Proposition, Idéol. 54 à 56.
Préjugés, V. Erreurs, Idéol. 168, 173.
Prémisses, V. Raisonnement, Idéol. 97, 110, 120.
Préoccupation, V. Préjugés.
Présomption, V. Erreurs, Idéol. 169, 170.
Prévention, V. Erreurs, Idéol. 167.
Prévision, V. Lucidité, Obs. Psych. vi.
Principe, V. Origine, Ontol. 84.
— V. Connaissances, p. 219, note F.
— V. Raisonnement, Idéol. 97.
Probabilité, Défin., Idéol. 72.
Probable (Effet), Défin., Ontol. 74, 79.
Producteur, Défin., Ontol. 80.
Production, Produit, Ontol. 81, 87.
Produire, Défin., Ontol. 54, 80.
Prophètes, Obs. Ontol. xxxvi; Obs. Psych. vi.
Proposition, Défin., Idéol. 53.
— V. Espèces, Idéol. 61 à 73, 83 à 86, 102 à 106.
Propriétés, V. Qualités, Ontol. 46.
Providence, Défin., p. 168, note K.
Puanteur, V. Désagrémens, Ontol. 10.
Psychologie, Défin., Psych. 1; p. 179, note B.
Pyrrhonisme, Défin., p. 244, note S.

Q

Qualités, V. Espèces, Ontol. 3 et suiv.; p. 150, note A; 167, note B; Obs. Ontol. III, IV, V.
Quantité, Défin., Ontol. 19.

R

Raideur, V. Cohésion, Ontol, 103.
Raison, V. Causalité, Ontol. 52, 58; Obs. Ontol. xx, xxi; V. Raison suffisante, Ontol. 55; V. Intelligence, Idéol. 92.
Raisonnement (Théorie du), Idéol. 33, 92 et suiv.; p. 197, note I; Obs. Idéol. I.
Rapports, Défin., Ontol. 3, 15; V. Classification, 16 et suiv.; p. 252; V. Obs. Ontol. v.
Réaction, Défin., Ontol. 53; Obs. Ontol. XXII.
Réel, V. Effet, Ontol. 74, 76; V. Objet, Psych. 48.
Réflexion, Défin., Idéol, 33, 34.
Religion, V. Caractères, Idéol. 102.
Réminiscence, Idéol. 4, 29, 30.
Rèpousser, Répulsion, Défin., Ontol. 96 97.
Reproduction, Défin., Ontol. 85, 112.
Ressemblance, V. Rapports, Ontol. 17, 42.
Résistance, V. Antistase, Ontol. 7, 100, 102.
Rétinite, V. Electricité, p. 172, note N; Obs. Ontol. XXXIV.
Rétrovision, V. Lucidité, Obs. Psych. VI.
Rêves (Théorie des), Psych. 37, 47; p. 202, note M.
Rien, Défin., Ontol. 80, 82, 88; Obs. Ontol. XVII.
Rire, V. Homme, Idéol. 15.

S

Saveur, V. Qualités matérielles, Ontol. 5.
Scepticisme, Défin., p. 244, note S.
Science, Défin., Introd. 1, 8.
Sel, V. Nomenclature, p. 230, note L.
Sens, Défin., Ontol. 5; V. Bon, Juste, Beau, p. 208, note Q; V. Paroles, Idéol. 161.
— intime, V. Conscience, Psych. 22.
Sensation, Défin., Psych. 3, 4, 5, 8, 12, 13; Idéol. 3; p. 183, note C; 208, note Q; Obs. Psych. II.
Sensibilité, Défin., Ontol. 6; Psych. 2, 8; V. Organes, p. 173, note B; Obs. Idéol. L.
Sentiment, Défin., Psych. 4; Obs. Psych. II, III.
Signes, V. Langage, p. 19 L.
Simultanéité, V. Rapports, Ontol. 16, 31; Obs. Ontol. XI.
Situation, V. Rapports, Ontol. 24.
Socrate, V. Dialectique, p. 227, K; V. Méthode, Introd. 18; p. 149, note E.
Solidité, V. Cohésion, Ontol. 104; V. Capacité, *Ibid.*, 28.
Sommeil, Défin., p. 196, note H.
Somnambulisme, Défin., Psych. 38, 39; Obs. Psych. VI.
Sophisme, Défin., Idéol. 140.
Sorite, Défin., Idéol. 134.
Sort, Défin., p. 167, note K.
Souffrance, V. Besoins, Psych. 57.
Source, V. Origine.
Souvenir, Psych. 31.
Spontanéité, Ontol. 6; Psych. 3, 9; Obs.

Psych. P.
Spurzheim, V. Phrénologie.
Substance, Défin., Ontol. 45 et suiv.; Obs. Ontol. 1
Succession, V. Rapports, Ontol. 16, 31 et suiv., 52 et suiv.
Suffisance, V. Erreurs, Idéol. 169, 170.
Sujet, Idéol. 54, 97 et suiv.
Supposition, V. Erreurs, Idéol. 155.
Syllogisme, V. Argumens, Idéol. 99, 119 et suiv.
Symboles. V. Emblêmes.
Système, V. Classification, Introd. 7, 14.

T

Tactilité, Défin., Ontol. 7.
Talents, V. Agrémens, Ontol. 14.
Témoignage, V. Critique, Idéol. 177 et suiv.
Temps, Défin., Ontol. 33 et suiv.; Obs. Ontol. XVII.
Ténacité, V. Cohésion, Ontol. 103.
Tentative, Défin., Idéol. 48.
Termes, V. Syllogismes, Idéol. 118.
Théorie, V. Sciences, Introd. 2, 8, 15; V. Erreurs, Idéol. 148.
Thèse, V. Proposition, Idéol. 53.
Tic, Défin., Psych. 45.
Torpeur, Défin., p. 196, note H.
Tradition, V. Témoignage.
Transformation, Défin., Ontol. 89.
Transport, Défin. Psych. 32, 42.
Trope, Défin., Idéol. 161; p. 238, note R.

U

Uniformité, Défin., Obs. Ontol. XXIX.
Union de l'âme avec le corps, Défin., Psych.

10, 54; p. 189, note F.
Unité, V. Rapports, Ontol. 17; Obs. Ontol. XXIX.
Univers, Défin., p. 165, note I; Obs. Ontol. XIV.
Universel, V. Quantité, Idéol. 18; V. Proposition, *Ibid.* 60.
Utilité, V. Agrémens, Ontol. 9, 12 à 14; V. Vertu, Idéol. 134, 155; p. 234, note N; Obs. Ontol. XVI.

V

Valeur, V. Commerce, Idéol. 153,
Vapeur, Défin., Ontol. 106.
Variabilité, Défin., Ontol. 18; Obs. Ontol. XVII.
Végétal, Défin., Ontol. 111.
Verbe, Défin., Idéol. 54; p. 215, note D.
Vérification, Défin., Idéol. 42.
Vérité, V. Proposition, Idéol. 68.
Vertu, Défin., Idéol. 134; V. Agrémens, Ontol. 14; V. Récompense, Idéol. 104; V. Utilité, p. 234, note N.
Verve, V. Poésie, Psych. 34.
Vice, V. Désagrémens, Ontol. 14.
Vie, Défin., Ontol. 110; Obs. Ontol. XXXVII.
Vision, Défin., Psych. 39; Obs. Psych. VI.
Vivans (Corps), Défin., Ontol. 108, 109; Idéol. 106; Obs. Ontol. XXXIII.
Volontaire, V. Effet, Ontol. 34, 35; Obs. Psych. V.
Vraisemblance, Défin., Ontol. 72, 79.

X

Xénophon, V. Dialectique; p. 149, note E.

TABLEAUX SYSTÉMATIQUES

DE LA NOMENCLATURE

DE L'ONTOLOGIE, DE LA PSYCHOLOGIE

ET

DE L'IDÉOLOGIE.

AVERTISSEMENT.

La lettre v, apposée à quelques expressions de ces tableaux, dénote qu'on doit en chercher le développement dans un tableau spécial, selon l'ordre du numéro qui précède l'expression.

AVERTISSEMENT.

En présentant ici à nos lecteurs les tableaux systématiques de la nomenclature des trois premières branches de la philosophie que nous venons de parcourir, nous nous sommes proposés de satisfaire à plus d'un besoin.

D'abord, nous avons cru possible de leur offrir, sous une forme synoptique, les rapports qu'ont entre elles les diverses expressions que nous venons de définir.

Puis, il nous a paru qu'il serait avantageux pour l'enseignement que le professeur, en parcourant ces tableaux avec ses élèves, leur fasse remarquer les nuances que distinguent les unes des autres ces diverses expressions, alors même qu'étant des synonymes, les unes ne sont réellement que des espèces ou des sous-espèces relativement aux autres, ou, qu'appartenant à une rubrique commune, elles sont des co-espèces d'un même genre.

Enfin, nous allons signaler, moyennant cette classification dont on serait convenu, pour deux langues quelconques, avec plus de précision que par toutes les autres méthodes qui nous sont connues, les expres-

sions de l'une qui correspondent à celles de l'autre. On pourra évaluer par ce moyen jusqu'à quel point l'une des deux langues est plus riche que l'autre, ou plutôt en quelle sorte d'expressions l'une est plus abondante, et jusqu'à quel point elle a atteint un plus haut degré de perfection que l'autre.

Ayant publié l'année dernière en langue portugaise ces mêmes éléments de philosophie suivis de tableaux coordonnés comme ceux qu'on va lire, nous avons établi entre les expressions des tableaux des deux langues la comparaison dont nous venons de parler, et que nous offrons comme un essai, pour faire mieux comprendre notre pensée.

Ainsi, par exemple, dans les tableaux de la Psychologie, nous trouvons, sous le numéro 47, *Avidez* (en portugais) et *Avidité* (en français), et sous le numéro 52, *Sêde* (en portugais) et *Soif* (en français); il y a en français quatre mots : *Envie*, *Souhait*, *Vœu*, *Cupidité*, qu'on ne saurait traduire en portugais que par un des deux entre lesquels ils se trouvent, savoir : *Avidez* ou *Sêde*, car le mot portugais *cubiça* ne répond à celui de *cupidité* que lorsque celui-ci signifie le désir immodéré des richesses, de gloire, etc., ainsi que nous verrons dans les tableaux de l'Éthologie.

D'un autre côté nous trouvons qu'entre

le numéro 53 *Aversão* (Aversion), et le numéro 56 *Odio* (Haine), il y a en portugais le mot *Aborrecimento* (54) qui n'a point de correspondant en français, et le mot *Eloignement* (55) qui n'a point de correspondant en portugais.

S'il s'agissait donc de traduire le mot *Aborrecimento* (54) en français, il faudrait employer un de ceux entre lesquels il se trouve, savoir : *Aversion* (53) ou *Eloignement* (55), car il désigne un sentiment moyen entre ceux dénotés par ces deux expressions. De même si l'on veut rendre en portugais le mot *Eloignement* (55) les tableaux montrent qu'on en donnera une idée approximative en employant le mot *Aborrecimento* (54) ou le mot *Odio* (56), entre lesquels il se trouve. Cependant en expliquant ces tableaux on fera remarquer qu'il se rapproche plus du premier que du second.

Nous espérons que ce qui vient d'être dit suffira pour donner une idée des nombreux usages auxquels on pourrait appliquer des tableaux ainsi rédigés, pour la nomenclature des diverses sciences en plusieurs langues; mais surtout si, après avoir arrangé tous les mots de chacune de ces langues dans l'ordre alphabétique, on les disposait dans des tableaux systématiques, coordonnés comme ceux que nous offrons ici.

Les numéros étant les mêmes, pour les

expressions qui se correspondraient dans les différentes langues, chacun pourrait se faire comprendre des personnes parlant d'autres langues qu'il ignore, en écrivant les numéros qui précèdent dans les tableaux de sa langue les mots qu'il voudrait employer.

Dans chaque pays en cherchant les numéros dans les tableaux de la langue qu'on y parle, on pourra aisément se comprendre.

C'est ainsi que tout compte écrit en chiffres arabes, 1, 2, 3, etc., est compris dans tous les pays, quoique celui qui l'a écrit ne sache le nom de ces chiffres que dans sa langue maternelle.

Ce serait un système de pasygraphie beaucoup plus simple, plus complet et plus facile dans la pratique que tous ceux qu'on a proposés jusqu'à présent.

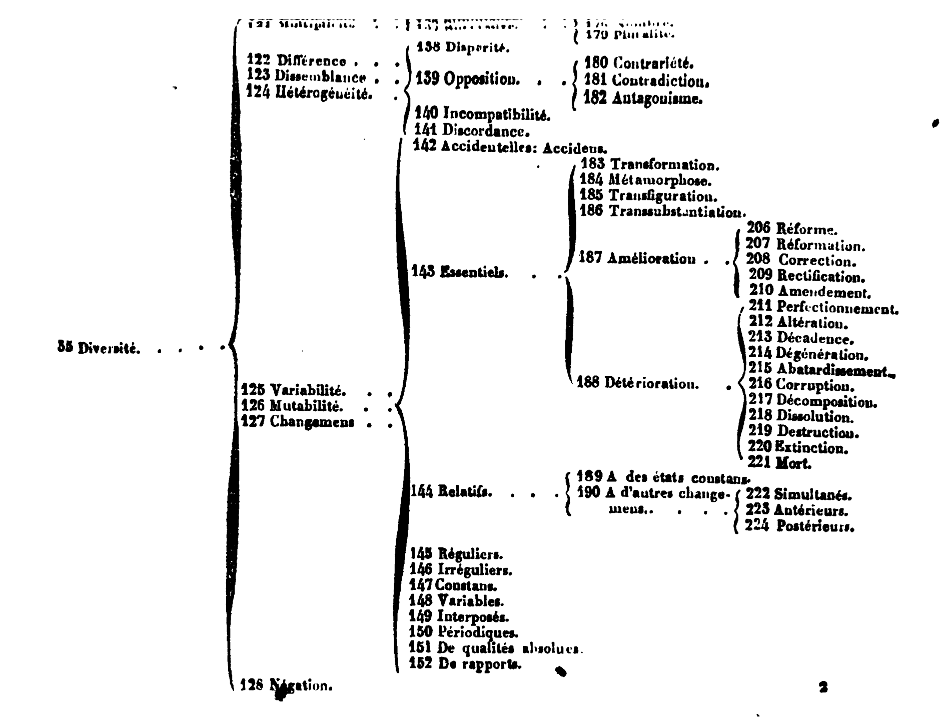
Mais combien l'essai imparfait que nous offrons ici est loin d'une aussi gigantesque entreprise! Cependant nous aimons à croire que si cette idée est aussi fertile qu'elle nous le paraît, en résultats utiles, les savants de tous les pays se donneront la main pour la mettre à exécution.

Le format adopté ne nous permettant pas de comprendre toutes les expressions dans un seul tableau, nous avons indiqué par la lettre *v* les mots dont le lecteur trouvera le développement dans un tableau subséquent.

TABLEAUX
DE L'ONTOLOGIE.

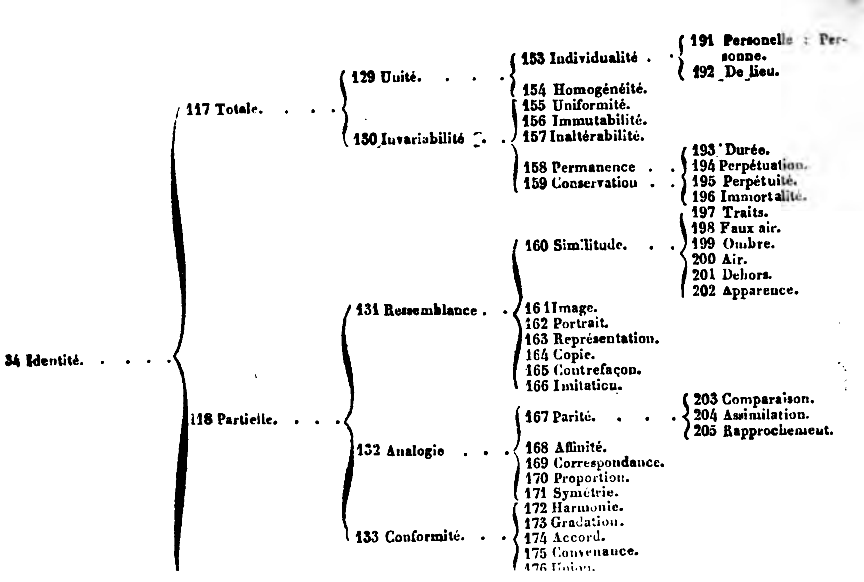
- 6 Matérielles.
  - 19 Sons.
  - 20 Lumière
    - 59 Couleurs.
    - 60 Ombre.
  - 21 Saveurs.
  - 22 Odeurs.
  - 23 Antistase.
    - 61 Tactilité.
    - 62 Résistance.
    - 63 Impénétrabilité.
    - 64 Pesanteur.
  - 24 Etendue
  - 25 Espace.
    - 65 Linéaire : Ligne.
      - 89 Longueur.
      - 90 Largeur.
      - 91 Profondeur.
      - 92 Hauteur.
    - 66 Surface.
    - 67 Capacité.
    - 68 Volume.
    - 69 Figure.
      - 93 Façon.
      - 94 Contour.
    - 70 Forme
  - 26 Chaleur.
  - 27 Froid.
  - 28 Agrémens.
    - 71 Grâce.
      - 95 Attraits.
      - 96 Charmes.
    - 72 Harmonie.
    - 73 Beauté.
      - 97 Vérité.
      - 98 Unité.
      - 99 Simplicité.
      - 100 Ordre.
      - 101 Variété.
    - 74 Utilité.
      - 102 De l'individu.
      - 103 De l'espèce.
  - 29 Désagrémens.
    - 75 Malignité.
    - 76 Aspect repoussant.
    - 77 Laideur.
    - 78 Dissonance.
    - 79 Odeur rebutante.
    - 80 Mauvais goût.
    - 81 Toucher ingrat.
    - [illegible]

- 1 Être. 2 Chose. 3 Objet.
  - 8 Absolues.
  - 9 Relatives : Rapports.
    - 34 Identité. v.
    - 35 Diversité. v.
    - 36 Grandeur. v.
    - 37 Simultanéité.
      - 84 Distance. v.
      - 85 Contact.
    - 38 Succession.
      - 86 Durée
      - 87 Temps.
        - 104 Absolu.
        - 105 Relatif.
        - 106 Déterminé. v.
        - 107 Indéterminé.
      - 88 Causalité.
        - 108 Agent. v.
        - 109 Patient. v.
        - 110 Action. v.
        - 111 Raison : Pourquoi. v.
        - 112 Passion. v.
        - 113 Effet. v.
        - 114 Réaction. v.
        - 115 Mode : Comment. v.
        - 116 Force. v.
  - 10 Propres : Propriétés.
    - 39 Particularités.
    - 40 Spécialités.
    - 41 Attributs. v.
    - 42 Caractères. v.
  - 11 Communes.
    - 43 Générales.
  - 12 Essentielles.
    - 44 Universelles.
    - 45 Incidens.
    - 46 Modification.
  - 13 Accidentelles : Accidens.
    - 47 Mode.
    - 48 Accessoires. v.
    - 49 Circonstances. v.
  - 5 Ensembles de qualités.
    - 14 Substances.
      - 50 Corps. v.
      - 51 Matière. v.
      - 52 Esprits. v.
      - 53 Ames. v.
    - 15 État.
    - 16 Essence.
    - 17 Nature.
      - 54 Individuelle : Individu. v.
      - 55 Universelle : Univers. v.
    - 18 Existence.
      - 56 Être.
      - 57 Durée.
      - 58 Subsister.



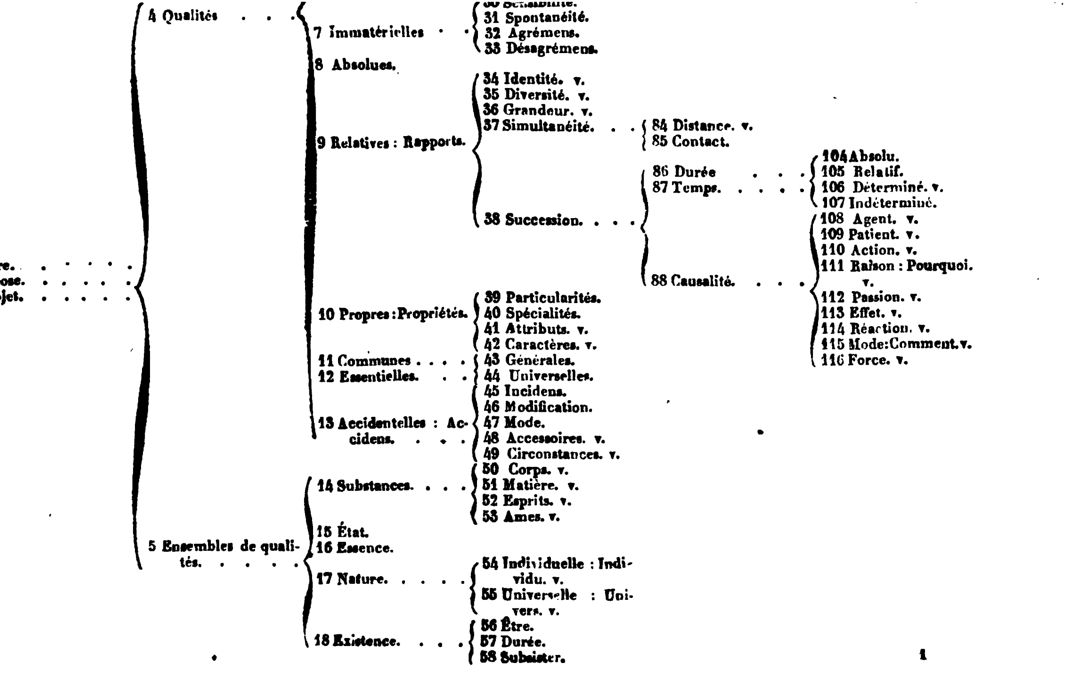
- 35 Diversité
  - 122 Différence
  - 123 Dissemblance
  - 124 Hétérogénéité
    - 138 Disparité.
    - 139 Opposition
      - 180 Contrariété.
      - 181 Contradiction.
      - 182 Antagonisme.
    - 140 Incompatibilité.
    - 141 Discordance.
  - 125 Variabilité.
  - 126 Mutabilité.
  - 127 Changemens
    - 142 Accidentelles: Accidens.
    - 143 Essentiels
      - 183 Transformation.
      - 184 Métamorphose.
      - 185 Transfiguration.
      - 186 Transsubstantiation.
      - 187 Amélioration
        - 206 Réforme.
        - 207 Réformation.
        - 208 Correction.
        - 209 Rectification.
        - 210 Amendement.
        - 211 Perfectionnement.
      - 188 Détérioration
        - 212 Altération.
        - 213 Décadence.
        - 214 Dégénération.
        - 215 Abatardissement.
        - 216 Corruption.
        - 217 Décomposition.
        - 218 Dissolution.
        - 219 Destruction.
        - 220 Extinction.
        - 221 Mort.
    - 144 Relatifs
      - 189 A des états constans.
      - 190 A d'autres changemens
        - 222 Simultanés.
        - 223 Antérieurs.
        - 224 Postérieurs.
    - 145 Réguliers.
    - 146 Irréguliers.
    - 147 Constans.
    - 148 Variables.
    - 149 Interposés.
    - 150 Périodiques.
    - 151 De qualités absolues.
    - 152 De rapports.
  - 128 Négation.

179 Pluralité.

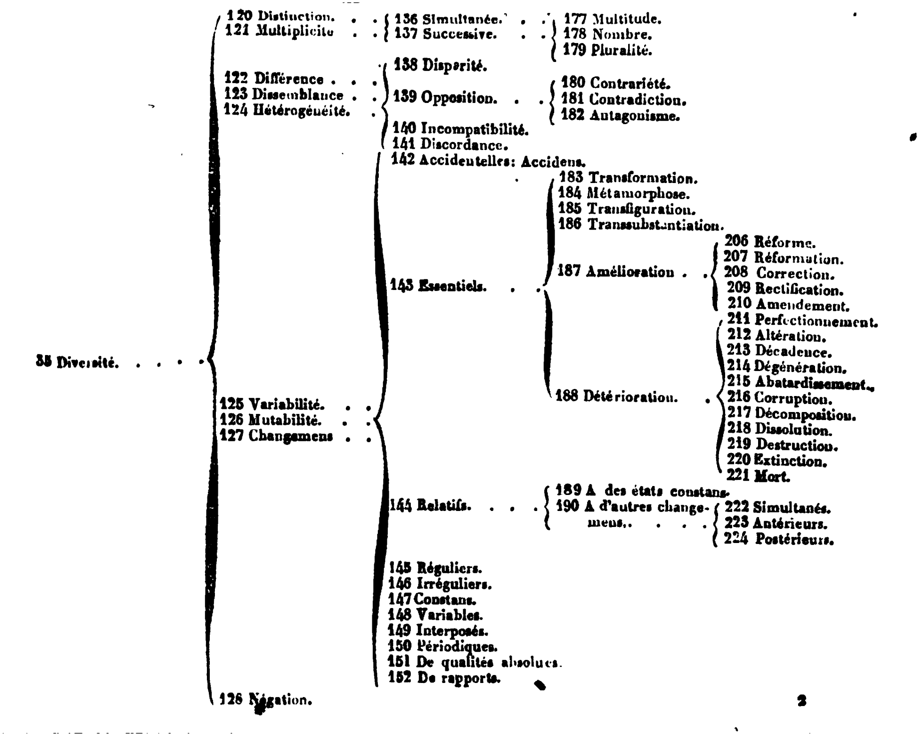


- 34 Identité.
  - 117 Totale.
    - 129 Unité.
      - 153 Individualité.
        - 191 Personelle : Personne.
        - 192 De lieu.
      - 154 Homogénéité.
    - 130 Invariabilité.
      - 155 Uniformité.
      - 156 Immutabilité.
      - 157 Inaltérabilité.
      - 158 Permanence.
        - 193 Durée.
        - 194 Perpétuation.
        - 195 Perpétuité.
        - 196 Immortalité.
      - 159 Conservation.
  - 118 Partielle.
    - 131 Ressemblance.
      - 160 Similitude.
        - 197 Traits.
        - 198 Faux air.
        - 199 Ombre.
        - 200 Air.
        - 201 Dehors.
        - 202 Apparence.
      - 161 Image.
      - 162 Portrait.
      - 163 Représentation.
      - 164 Copie.
      - 165 Contrefaçon.
      - 166 Imitation.
    - 132 Analogie.
      - 167 Parité.
        - 203 Comparaison.
        - 204 Assimilation.
        - 205 Rapprochement.
      - 168 Affinité.
      - 169 Correspondance.
      - 170 Proportion.
      - 171 Symétrie.
    - 133 Conformité.
      - 172 Harmonie.
      - 173 Gradation.
      - 174 Accord.
      - 175 Convenance.
      - 176 Union.

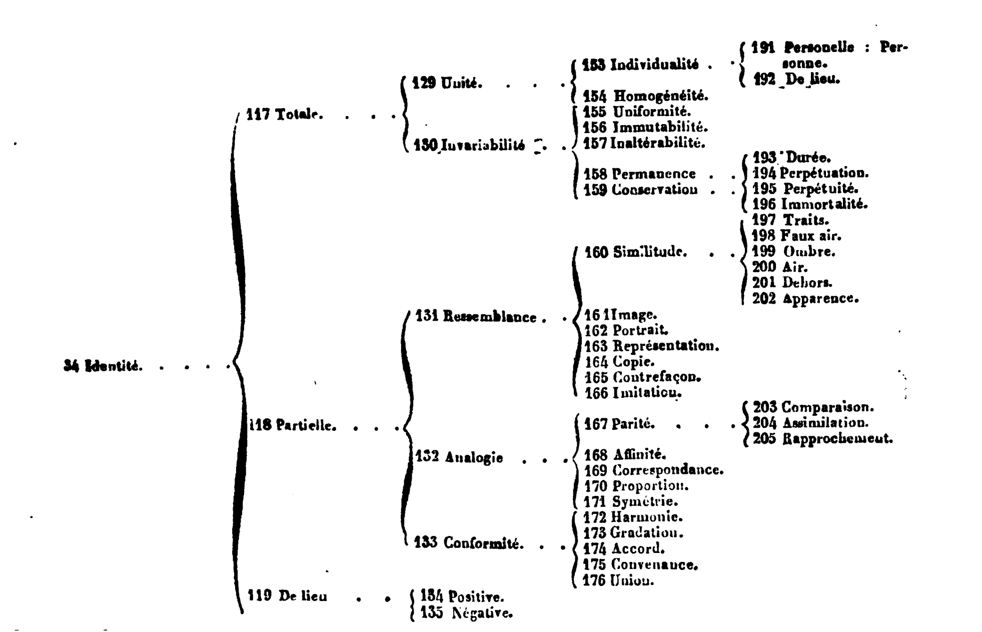
- 6 Matérielles. . . .
  - 19 Sons.
  - 20 Lumière . . .
    - 59 Couleurs.
    - 60 Ombre.
  - 21 Saveurs.
  - 22 Odeurs.
  - 23 Antistase. . . .
    - 61 Tactilité.
    - 62 Résistance.
    - 63 Impénétrabilité.
    - 64 Pesanteur.
  - 24 Etendue . . . .
  - 25 Espace. . . . .
    - 65 Linéaire : Ligne. .
      - 89 Longueur.
      - 90 Largeur.
      - 91 Profondeur.
      - 92 Hauteur.
    - 66 Surface.
    - 67 Capacité.
    - 68 Volume.
    - 69 Figure. . . . . .
    - 70 Forme . . . . . .
      - 93 Façon.
      - 94 Contour.
  - 26 Chaleur.
  - 27 Froid.
  - 28 Agrémens.. . . .
    - 71 Grâce. . . . .
      - 95 Attraits.
      - 96 Charmes.
    - 72 Harmonie.
    - 73 Beauté. . . . .
      - 97 Vérité.
      - 98 Unité.
      - 99 Simplicité.
      - 100 Ordre.
      - 101 Variété.
    - 74 Utilité. . . . .
      - 102 De l'individu.
      - 103 De l'espèce.
  - 29 Désagrémens. . .
    - 75 Malignité.
    - 76 Aspect repoussant.
    - 77 Laideur.
    - 78 Dissonance.
    - 79 Odeur rebutante.
    - 80 Mauvais goût.
    - 81 Toucher ingrat.
    - 82 Chaleur brûlante.
    - 83 Froid incommode.

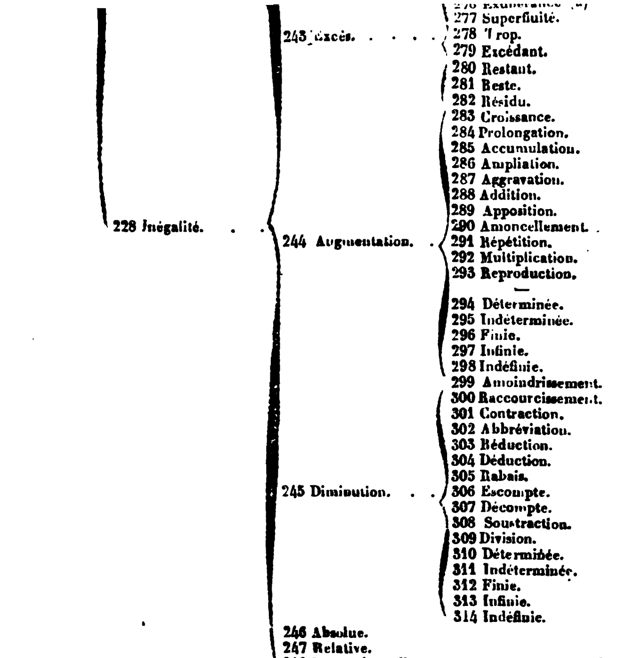

1 Être.
2 Chose.
3 Objet.
4 Qualités
7 Immatérielles
31 Spontanéité.
32 Agrémens.
33 Désagrémens.
8 Absolues.
9 Relatives : Rapports.
34 Identité. v.
35 Diversité. v.
36 Grandeur. v.
37 Simultanéité.
84 Distance. v.
85 Contact.
38 Succession.
86 Durée
87 Temps.
104 Absolu.
105 Relatif.
106 Déterminé. v.
107 Indéterminé.
88 Causalité.
108 Agent. v.
109 Patient. v.
110 Action. v.
111 Raison : Pourquoi. v.
112 Passion. v.
113 Effet. v.
114 Réaction. v.
115 Mode:Comment. v.
116 Force. v.
10 Propres : Propriétés.
39 Particularités.
40 Spécialités.
41 Attributs. v.
42 Caractères. v.
11 Communes
43 Générales.
12 Essentielles.
44 Universelles.
13 Accidentelles : Accidens.
45 Incidens.
46 Modification.
47 Mode.
48 Accessoires. v.
49 Circonstances. v.
5 Ensembles de qualités.
14 Substances.
50 Corps. v.
51 Matière. v.
52 Esprits. v.
53 Ames. v.
15 État.
16 Essence.
17 Nature.
54 Individuelle : Individu. v.
55 Universelle : Univers. v.
18 Existence.
56 Être.
57 Durée.
58 Subsister.





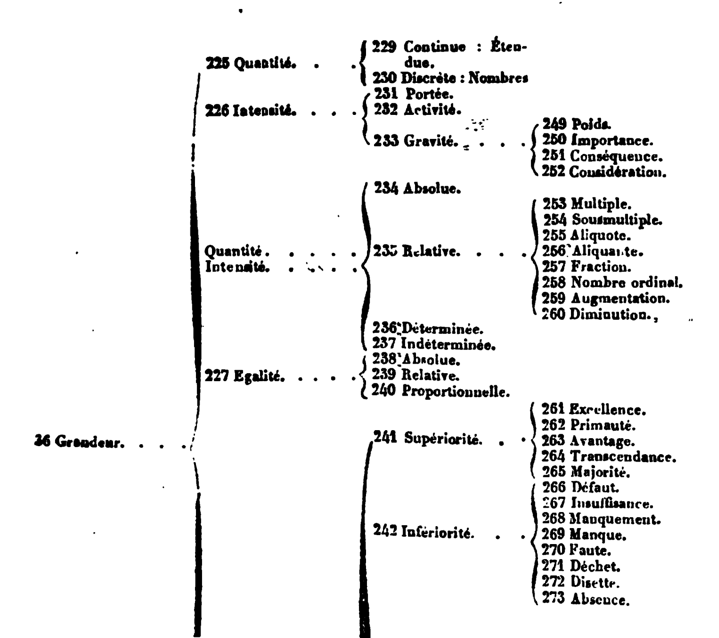
- 35 Diversité. . . . .
  - 120 Distinction. . . / 121 Multiplicite . .
    - 136 Simultanée. . . / 137 Successive. . .
      - 177 Multitude.
      - 178 Nombre.
      - 179 Pluralité.
  - 122 Différence . . . / 123 Dissemblance . . / 124 Hétérogénéité. .
    - 138 Disparité.
    - 139 Opposition. . .
      - 180 Contrariété.
      - 181 Contradiction.
      - 182 Antagonisme.
    - 140 Incompatibilité.
    - 141 Discordance.
  - 125 Variabilité. . . / 126 Mutabilité. . . / 127 Changemens . .
    - 142 Accidentelles: Accidens.
    - 143 Essentiels. . .
      - 183 Transformation.
      - 184 Métamorphose.
      - 185 Transfiguration.
      - 186 Transsubstantiation.
      - 187 Amélioration . .
        - 206 Réforme.
        - 207 Réformation.
        - 208 Correction.
        - 209 Rectification.
        - 210 Amendement.
        - 211 Perfectionnement.
      - 188 Détérioration. .
        - 212 Altération.
        - 213 Décadence.
        - 214 Dégénération.
        - 215 Abatardissement.
        - 216 Corruption.
        - 217 Décomposition.
        - 218 Dissolution.
        - 219 Destruction.
        - 220 Extinction.
        - 221 Mort.
    - 144 Relatifs. . . .
      - 189 A des états constans.
      - 190 A d'autres changemens.. . . .
        - 222 Simultanés.
        - 223 Antérieurs.
        - 224 Postérieurs.
    - 145 Réguliers.
    - 146 Irréguliers.
    - 147 Constans.
    - 148 Variables.
    - 149 Interposés.
    - 150 Périodiques.
    - 151 De qualités absolues.
    - 152 De rapports.
  - 128 Négation.


34 Identité
117 Totale
129 Unité
153 Individualité
191 Personelle : Personne.
192 De lieu.
154 Homogénéité.
130 Invariabilité
155 Uniformité.
156 Immutabilité.
157 Inaltérabilité.
158 Permanence
159 Conservation
193 Durée.
194 Perpétuation.
195 Perpétuité.
196 Immortalité.
118 Partielle.
131 Ressemblance
160 Similitude.
197 Traits.
198 Faux air.
199 Ombre.
200 Air.
201 Dehors.
202 Apparence.
161 Image.
162 Portrait.
163 Représentation.
164 Copie.
165 Contrefaçon.
166 Imitation.
132 Analogie
167 Parité.
203 Comparaison.
204 Assimilation.
205 Rapprochement.
168 Affinité.
169 Correspondance.
170 Proportion.
171 Symétrie.
133 Conformité.
172 Harmonie.
173 Gradation.
174 Accord.
175 Convenance.
176 Union.
119 De lieu
134 Positive.
135 Négative.

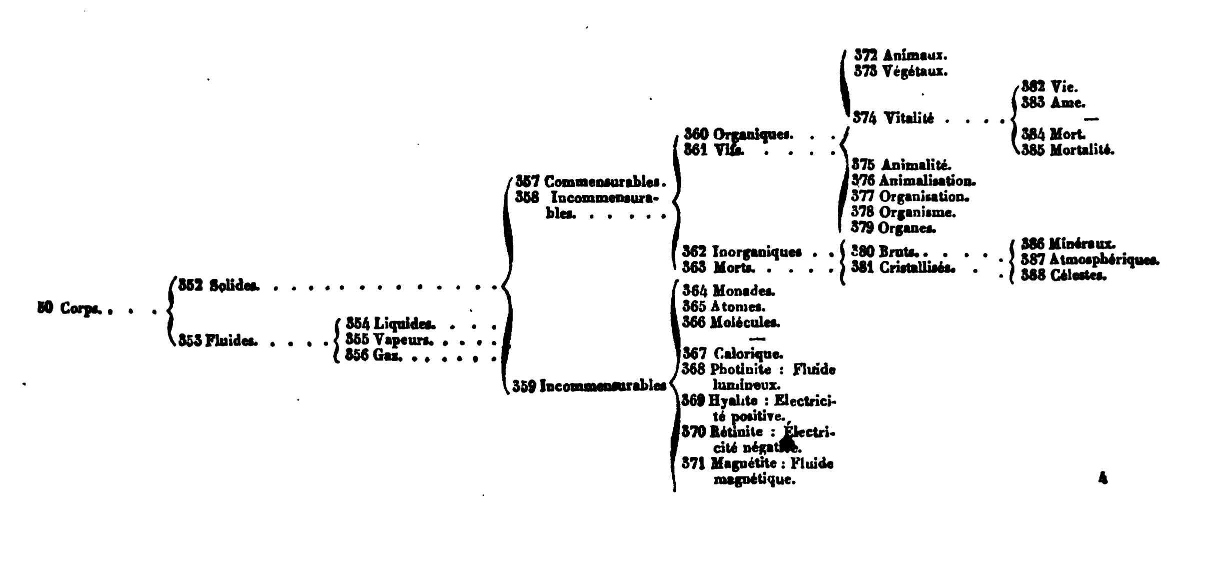


- 228 Inégalité.
  - 243 Excès.
    - 276 Exubérance (a)
    - 277 Superfluité.
    - 278 Trop.
    - 279 Excédant.
    - 280 Restant.
    - 281 Reste.
    - 282 Résidu.
  - 244 Augmentation.
    - 283 Croissance.
    - 284 Prolongation.
    - 285 Accumulation.
    - 286 Ampliation.
    - 287 Aggravation.
    - 288 Addition.
    - 289 Apposition.
    - 290 Amoncellement.
    - 291 Répétition.
    - 292 Multiplication.
    - 293 Reproduction.
    - —
    - 294 Déterminée.
    - 295 Indéterminée.
    - 296 Finie.
    - 297 Infinie.
    - 298 Indéfinie.
  - 245 Diminution.
    - 299 Amoindrissement.
    - 300 Raccourcissement.
    - 301 Contraction.
    - 302 Abbréviation.
    - 303 Réduction.
    - 304 Déduction.
    - 305 Rabais.
    - 306 Escompte.
    - 307 Décompte.
    - 308 Soustraction.
    - 309 Division.
    - 310 Déterminée.
    - 311 Indéterminée.
    - 312 Finie.
    - 313 Infinie.
    - 314 Indéfinie.
  - 246 Absolue.
  - 247 Relative.
  - 248 Proportionnelle.

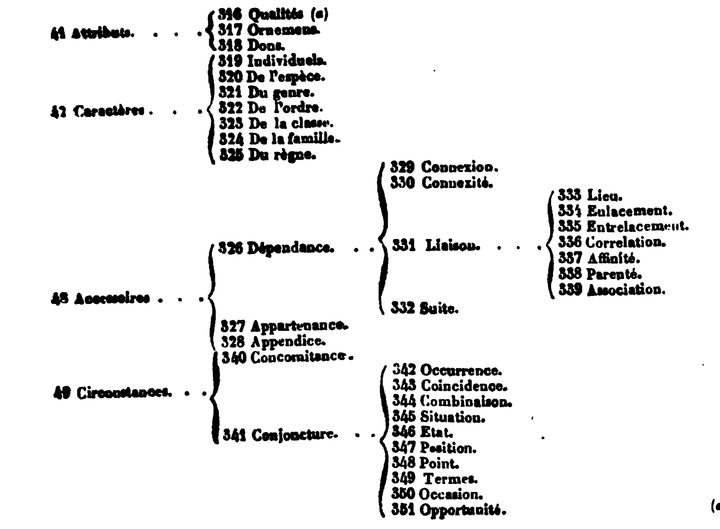
(a) 276 Exorbitancia.



- 36 Grandeur
  - 225 Quantité
    - 229 Continue : Étendue.
    - 230 Discrète : Nombres
  - 226 Intensité
    - 231 Portée.
    - 232 Activité.
    - 233 Gravité
      - 249 Poids.
      - 250 Importance.
      - 251 Conséquence.
      - 252 Considération.
  - Quantité. Intensité.
    - 234 Absolue.
    - 235 Relative
      - 253 Multiple.
      - 254 Sousmultiple.
      - 255 Aliquote.
      - 256 Aliquante.
      - 257 Fraction.
      - 258 Nombre ordinal.
      - 259 Augmentation.
      - 260 Diminution.
    - 236 Déterminée.
    - 237 Indéterminée.
  - 227 Egalité
    - 238 Absolue.
    - 239 Relative.
    - 240 Proportionnelle.
  - 241 Supériorité
    - 261 Excellence.
    - 262 Primauté.
    - 263 Avantage.
    - 264 Transcendance.
    - 265 Majorité.
  - 242 Infériorité
    - 266 Défaut.
    - 267 Insuffisance.
    - 268 Manquement.
    - 269 Manque.
    - 270 Faute.
    - 271 Déchet.
    - 272 Disette.
    - 273 Absence.

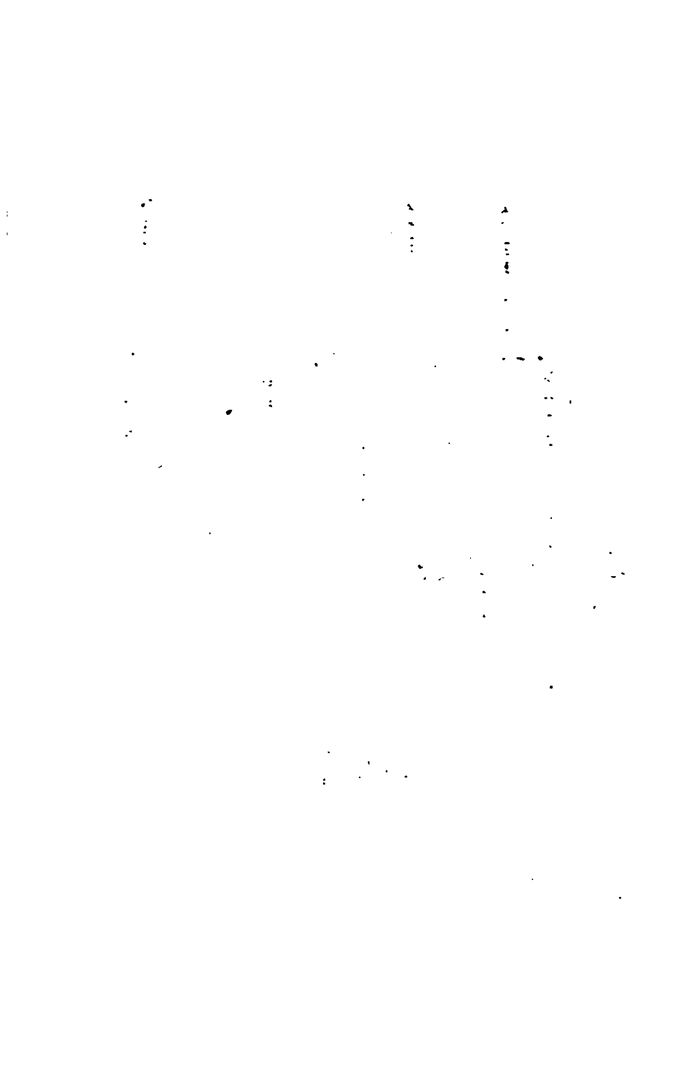


50 Corps.
352 Solides.
353 Fluides.
354 Liquides.
355 Vapeurs.
356 Gaz.
357 Commensurables.
358 Incommensura-bles.
359 Incommensurables
360 Organiques.
361 Vifs.
362 Inorganiques
363 Morts.
364 Monades.
365 Atomes.
366 Molécules.
367 Calorique.
368 Photinite : Fluide lumineux.
369 Hyalite : Electricité positive.
370 Rétinite : Électricité négative.
371 Magnétite : Fluide magnétique.
372 Animaux.
373 Végétaux.
374 Vitalité
375 Animalité.
376 Animalisation.
377 Organisation.
378 Organisme.
379 Organes.
380 Bruts.
381 Cristallisés.
382 Vie.
383 Ame.
384 Mort.
385 Mortalité.
386 Minéraux.
387 Atmosphériques.
388 Célestes.
4

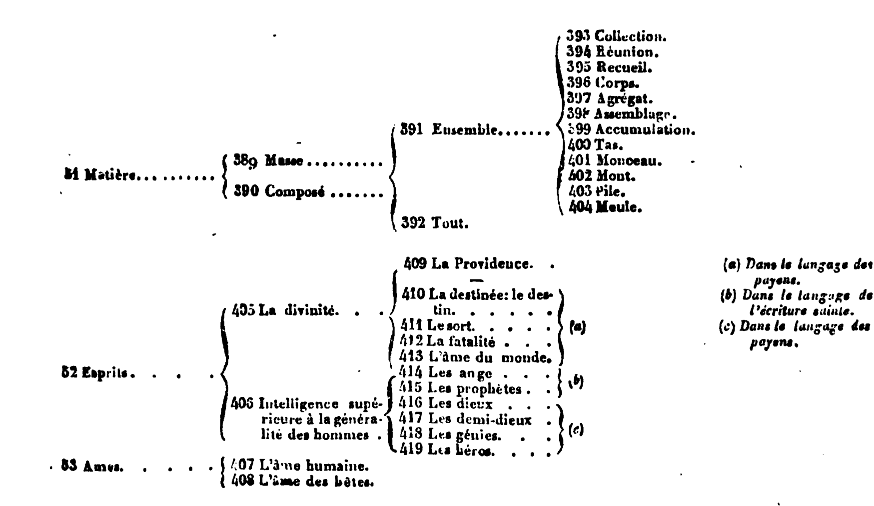


- 46 Attributs
  - 316 Qualités (a)
  - 317 Ornemens.
  - 318 Dons.
- 47 Caractères
  - 319 Individuels.
  - 320 De l'espèce.
  - 321 Du genre.
  - 322 De l'ordre.
  - 323 De la classe.
  - 324 De la famille.
  - 325 Du règne.
- 48 Accessoires
  - 326 Dépendance.
    - 329 Connexion.
    - 330 Connexité.
    - 331 Liaison.
      - 333 Lieu.
      - 334 Enlacement.
      - 335 Entrelacement.
      - 336 Correlation.
      - 337 Affinité.
      - 338 Parenté.
      - 339 Association.
    - 332 Suite.
  - 327 Appartenance.
  - 328 Appendice.
- 49 Circonstances.
  - 340 Concomitance.
  - 341 Conjoncture.
    - 342 Occurrence.
    - 343 Coincidence.
    - 344 Combinaison.
    - 345 Situation.
    - 346 Etat.
    - 347 Position.
    - 348 Point.
    - 349 Termes.
    - 350 Occasion.
    - 351 Opportunité.

(a) 315 Predicados.

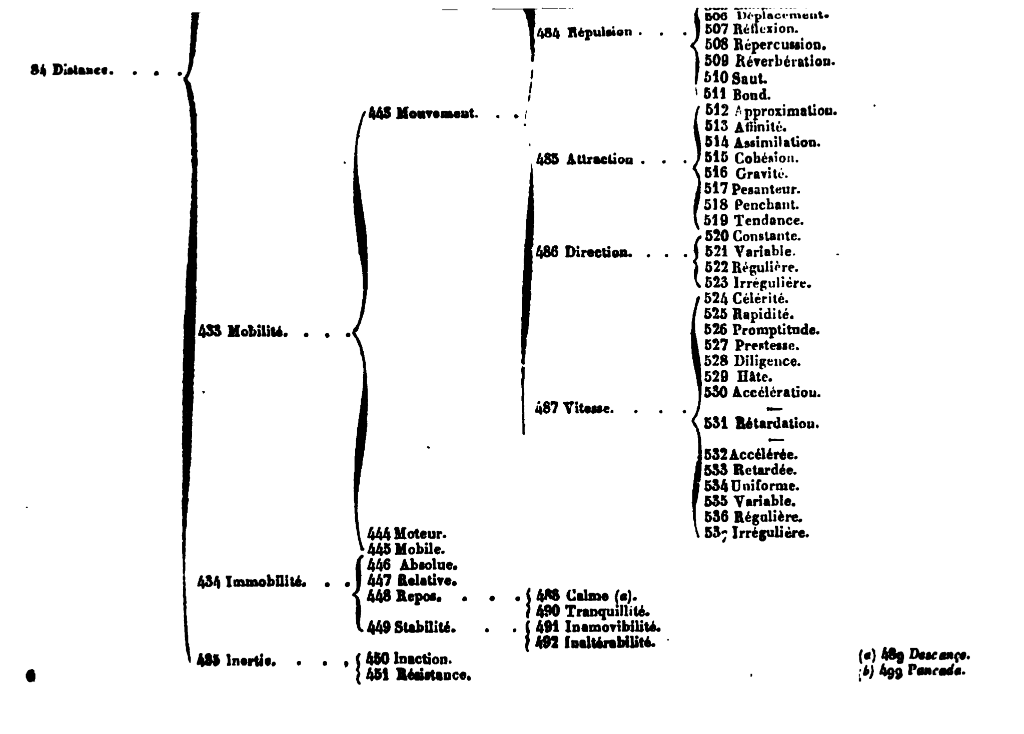


- 84 Nature individuelle.
  - 420 Individualité . . .
    - 427 Individu physique.
    - 428 Individu moral.
    - 429 Identité de qualités essentielles.
    - 430 Identité de lieu.
  - 421 Personnalité.
  - 422 Qualité.
- 85 L'univers. . . .
  - 423 Dieu.
  - 424 Le Créateur.
  - —
  - 425 Le monde.
  - 426 Les créatures.

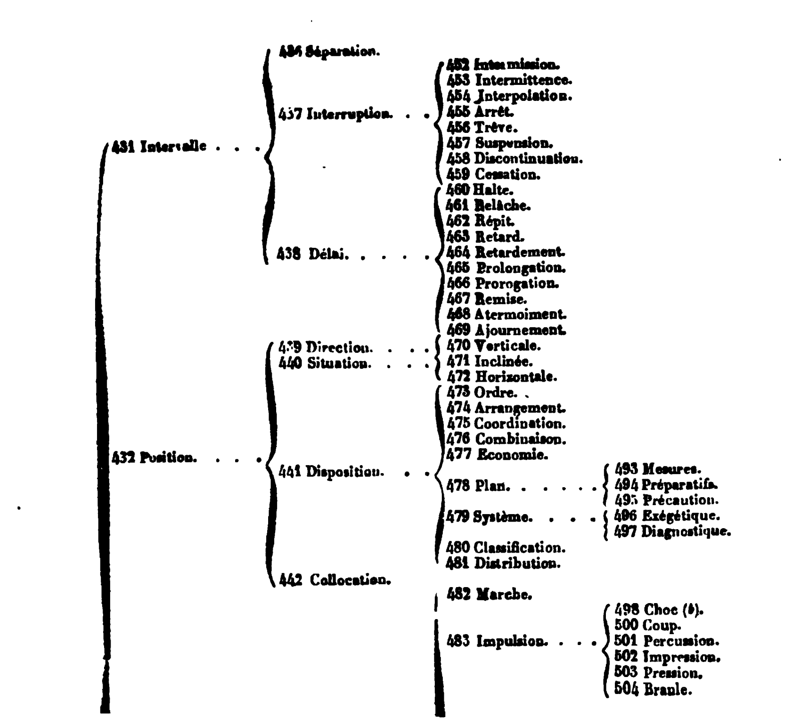


- 51 Matière
  - 389 Masse
  - 390 Composé
    - 391 Ensemble
      - 393 Collection.
      - 394 Réunion.
      - 395 Recueil.
      - 396 Corps.
      - 397 Agrégat.
      - 398 Assemblage.
      - 399 Accumulation.
      - 400 Tas.
      - 401 Monceau.
      - 402 Mont.
      - 403 Pile.
      - 404 Meule.
    - 392 Tout.
- 52 Esprits
  - 405 La divinité
    - 409 La Providence.
    - 410 La destinée: le destin. (a)
    - 411 Le sort. (a)
    - 412 La fatalité (a)
    - 413 L'âme du monde. (a)
  - 406 Intelligence supérieure à la généralité des hommes
    - 414 Les ange (b)
    - 415 Les prophètes. (b)
    - 416 Les dieux (c)
    - 417 Les demi-dieux (c)
    - 418 Les génies. (c)
    - 419 Les héros. (c)
- 53 Ames
  - 407 L'âme humaine.
  - 408 L'âme des bêtes.

(a) *Dans le langage des payens.*
(b) *Dans le langage de l'écriture sainte.*
(c) *Dans le langage des payens.*



(a) 489 *Descanço.*
(b) 499 *Pancada.*


431 Intervalle . . .
436 Séparation.
437 Interruption. . .
452 Intermission.
453 Intermittence.
454 Interpolation.
455 Arrêt.
456 Trêve.
457 Suspension.
458 Discontinuation.
459 Cessation.
438 Délai. . . . . .
460 Halte.
461 Relâche.
462 Répit.
463 Retard.
464 Retardement.
465 Prolongation.
466 Prorogation.
467 Remise.
468 Atermoiment.
469 Ajournement.
432 Position. . . .
439 Direction. . . .
440 Situation. . . .
470 Verticale.
471 Inclinée.
472 Horizontale.
441 Disposition. . .
473 Ordre.
474 Arrangement.
475 Coordination.
476 Combinaison.
477 Economie.
478 Plan. . . . . .
493 Mesures.
494 Préparatifs.
495 Précaution.
479 Système. . . .
496 Exégétique.
497 Diagnostique.
480 Classification.
481 Distribution.
442 Collocation.
482 Marche.
483 Impulsion. . . .
498 Choc (b).
500 Coup.
501 Percussion.
502 Impression.
503 Pression.
504 Branle.

107 Temps indéterminé.
- 538 Moment.
- 539 Instant.
- 540 Eternité.
- 541 Sempiternité.

108 Agent . . . .
- 542 Cause. . . . .
  - 546 Totale.
  - 547 Partielle.
  - 548 Principale.
  - 549 Accessoire.
  - 550 Première.
  - 551 Seconde.
  - 552 Eloignée.
  - 553 Prochaine.
  - 554 Médiate.
  - 555 Immédiate.
  - 556 Actuelle.
  - 557 Effective.
  - 558 Efficiente.
  - 559 Réelle.
  - 560 Imaginaire.
  - 561 Potentielle.
  - 562 Eventuelle.
  - 563 Casuelle.
  - 564 Fortuite.
  - 565 Occasionnelle.
  - 566 Nécessaire.
  - 567 Spontanée.
  - 568 Volontaire.
  - 569 Libre.
- 543 Auteur. . . .
  - 570 Inventeur.
  - 571 Artisan.
  - 572 Artiste.
  - 573 Fabricant.
  - 574 Fabricateur.
  - 575 Edificateur.
  - 576 Ouvrier.
  - 577 Travailleur.
  - 578 Compositeur.
- 544 Créateur . . .
  - 579 Père.
  - 580 Producteur.
  - 581 Fondateur.
  - 582 Instituteur.
  - 583 Régulateur.
- 545 Origine. . . .
  - 584 État primitif.
  - 585 Principe.
  - 586 Commencement.
  - 588 Fondement. *(a)*
  - 589 Base.
  - 590 Matière.
  - 591 Masse.
  - 592 Elément.
  - 593 Racine.
  - 594 Souche.
  - 595 Tronc.
  - 596 Arbre.
  - 597 Père.
  - 598 Mère.
  - 599 Matrice.
  - 600 Source.
  - 602 Fontaine. *(b)*
  - 603 Original.
  - 604 Autographe.
  - 605 Type.
  - 606 Prototype.
  - 607 Archétype.
  - 608 Patron.
  - 609 Exemplaire.
  - 610 Modèle.

- 611 Sujet.
- 612 Objet.

(a) 587 *All*
(b) 601 *Cab*

114 Réaction. . . .
- 697 Inertie.
- 598 Antistase.

115 Mode : Comment.
- 699 Manière.
- 700 Guise.
- 701 Façon.
- 702 Forme.

116 Force. . . . .
- 703 Pouvoir.
- 704 Puissance.
- 705 Faculté.
- 706 Capacité.
- 707 Efficacité.
- 708 Energie.
- 709 Activité.
- 710 Vertu.
- 711 Propriété.

TABLEAUX
DE LA PSYCHOLOGIE.

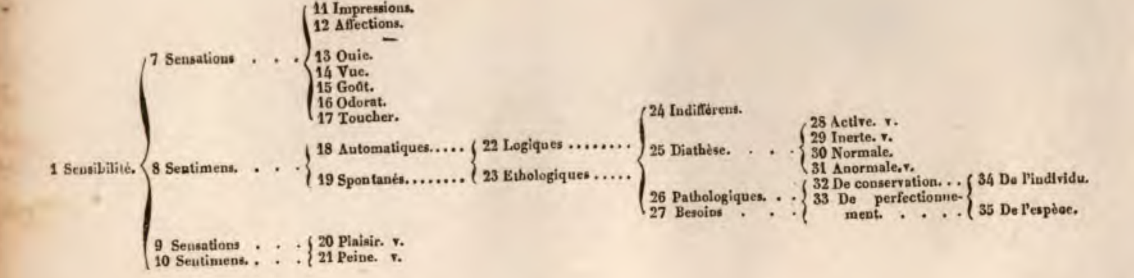
- 2 Spontanéité.
  - 37 Motivée . . . . 39 Volonté. . . . .
    - 44 Désir.
    - 45 Convoitise
    - 46 Ambition
    - 47 Avidité
    - 48 Envie
    - 49 Souhait
    - 50 Vœu.
    - 51 Cupidité
    - 52 Soif.
    - —
    - 53 Aversion (a)
    - 55 Eloignement
    - 56 Haine
    - 57 Rancune
  - . . . . 40 Instinct . . . .
  - . . . . 41 Volonté. . . . .
    - 58 Disposition
    - 59 Tendance.
    - 60 Penchant.
    - 61 Propension.
    - 62 Inclination
    - 63 Faible
    - 64 Appétit
    - 65 Goût
    - 66 Sympathie . . .
      - 70 Affection.
      - 71 Attachement.
      - 72 Tendresse.
      - 73 Amour.
      - 74 Passion.
      - —
      - 75 Regret.
      - 76 Jalousie.
    - 67 Antipathie. . . .
      - 77 Répugnance.
      - 78 Rebut.
      - 79 Satiété.
      - 80 Ennui.
      - 81 Dégoût.
      - 82 Déboire. (b)

(all of 44–82 together:)

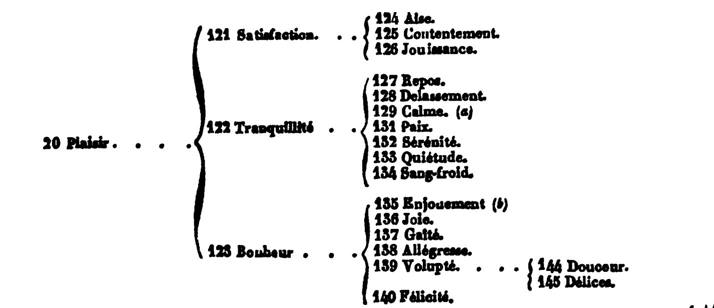
- 86 Liberté. . . .
  - 88 Arbitre.
  - 89 Sélection.
  - 90 Choix . .
    - 94 Election.
    - 95 Nomination.
- 87 Option . . . .
  - 91 Vote.
  - 92 Préférence.
  - 93 Prédilection.

(a) 54 *Aberrerimento.*
(b) 83 *Nojo.*
84 *Nausea.*
85 *Enfado.*

TABLEAUX DE LA PSYCHOLOGIE.



- 1 Sensibilité.
  - 7 Sensations . . .
    - 11 Impressions.
    - 12 Affections.
    - —
    - 13 Ouie.
    - 14 Vue.
    - 15 Goût.
    - 16 Odorat.
    - 17 Toucher.
  - 8 Sentimens. . . .
    - 18 Automatiques.....
      - 22 Logiques ....
    - 19 Spontanés........
      - 23 Ethologiques .....
        - 24 Indifférens.
        - 25 Diathèse. . . .
          - 28 Active. v.
          - 29 Inerte. v.
          - 30 Normale.
          - 31 Anormale. v.
        - 26 Pathologiques. . .
        - 27 Besoins . . .
          - 32 De conservation. . .
            - 34 De l'individu.
          - 33 De perfectionnement. . . . .
            - 35 De l'espèce.
  - 9 Sensations . . .
    - 20 Plaisir. v.
  - 10 Sentimens. . . .
    - 21 Peine. v.
- 36 Instinctive. . . 38 Instinct . . . .
  - 42 De conservation.
    - 68 De l'individu.
  - 43 De perfectionnement. . . . . .
    - 69 De l'espèce.



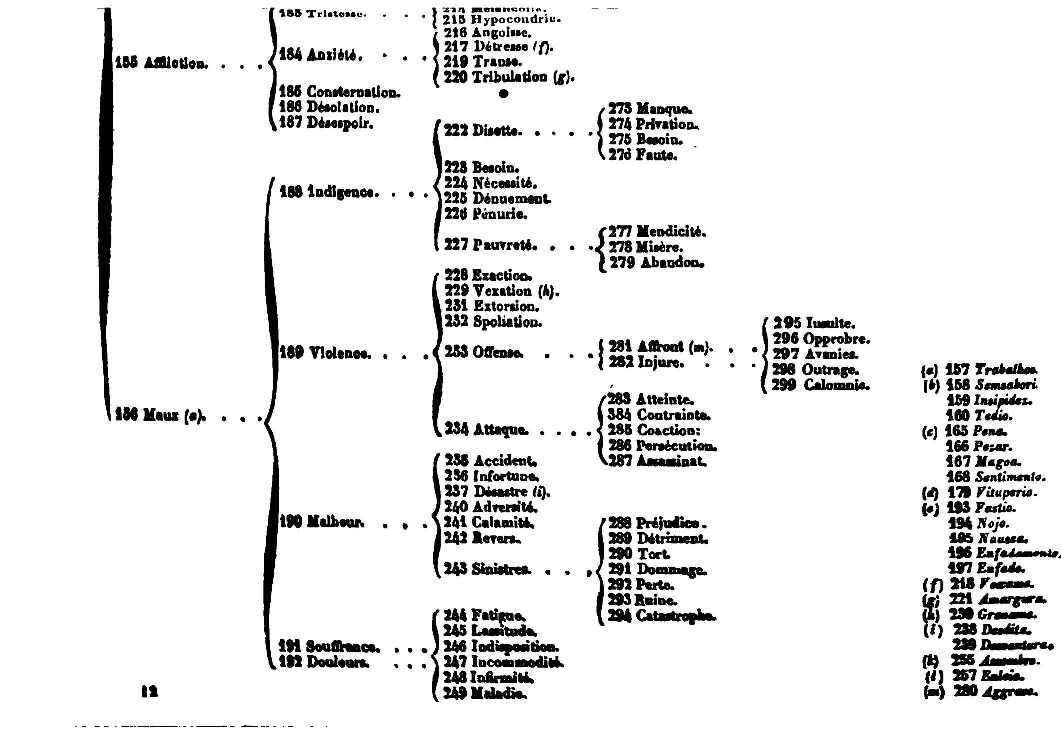
- 20 Plaisir . . .
  - 121 Satisfaction. . .
    - 124 Aise.
    - 125 Contentement.
    - 126 Jouissance.
  - 122 Tranquillité . .
    - 127 Repos.
    - 128 Delassement.
    - 129 Calme. *(a)*
    - 131 Paix.
    - 132 Sérénité.
    - 133 Quiétude.
    - 134 Sang-froid.
  - 123 Bonheur . . .
    - 135 Enjouement *(b)*
    - 136 Joie.
    - 137 Gaîté.
    - 138 Allégresse.
    - 139 Volupté. . . .
      - 144 Douceur.
      - 145 Délices.
    - 140 Félicité.

11

(a) 130 *Quietação.*
(b) 141 *Desenfado.*
142 *Desfastio.*
143 *Jovialidade.*

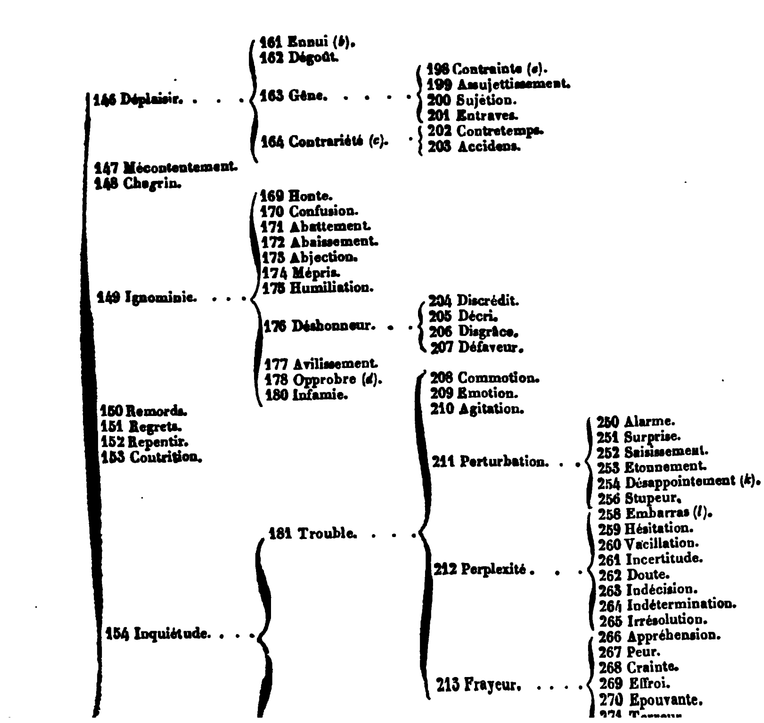


- 3 Sensibilité . . .
- 4 Spontanéité . . .
  - 96 Imagination. . .
  - 97 Souvenirs. . . .
    - 99 Imagination. . . .
      - 102 Transport.
      - 103 Enthousiasme.
      - 104 Verve.
      - 105 Inspiration.
    - 100 Des qualités absolues. . . . . .
      - 106 Matérielles. v.
      - 107 Immatérielles. v.
    - 101 Des Rapports. .
      - 108 D'identité. v.
      - 109 De Diversité. v.
      - 110 De Grandeur. v.
      - 111 De Simultanéité v.
      - 112 De succession. v.
  - 98 Jugement.
- 5 Agrémens . . .
  - 113 Ornemens. . .
  - 114 Qualités . . .
  - 115 Dons . . . .
    - 116 Talent. v.
    - 117 Qualités. v.
    - 118 Vertus. v.
- 6 Désagrémens . . .
  - 119 Vices. v.
  - 120 Défauts. v.



- 155 Affliction. . . .
  - 183 Tristesse. . . .
    - 214 Mélancolie.
    - 215 Hypocondrie.
  - 184 Anxiété. . . .
    - 216 Angoisse.
    - 217 Détresse (*f*).
    - 219 Transe.
    - 220 Tribulation (*g*).
  - 185 Consternation.
  - 186 Désolation.
  - 187 Désespoir.
- 156 Maux (*a*). . . .
  - 188 Indigence. . . .
    - 222 Disette. . . . .
      - 273 Manque.
      - 274 Privation.
      - 275 Besoin.
      - 276 Faute.
    - 223 Besoin.
    - 224 Nécessité.
    - 225 Dénuement.
    - 226 Pénurie.
    - 227 Pauvreté. . . .
      - 277 Mendicité.
      - 278 Misère.
      - 279 Abandon.
  - 189 Violence. . . .
    - 228 Exaction.
    - 229 Vexation (*h*).
    - 231 Extorsion.
    - 232 Spoliation.
    - 233 Offense. . . .
      - 281 Affront (*m*). . . .
      - 282 Injure. . . .
        - 295 Insulte.
        - 296 Opprobre.
        - 297 Avanies.
        - 298 Outrage.
        - 299 Calomnie.
    - 234 Attaque. . . . .
      - 283 Atteinte.
      - 384 Contrainte.
      - 285 Coaction:
      - 286 Persécution.
      - 287 Assassinat.
  - 190 Malheur. . . .
    - 235 Accident.
    - 236 Infortune.
    - 237 Désastre (*i*).
    - 240 Adversité.
    - 241 Calamité.
    - 242 Revers.
    - 243 Sinistres. . . .
      - 288 Préjudice.
      - 289 Détriment.
      - 290 Tort.
      - 291 Dommage.
      - 292 Perte.
      - 293 Ruine.
      - 294 Catastrophe.
  - 191 Souffrance. . . .
  - 192 Douleurs. . . .
    - 244 Fatigue.
    - 245 Lassitude.
    - 246 Indisposition.
    - 247 Incommodité.
    - 248 Infirmité.
    - 249 Maladie.

(*a*) 157 *Trabalhos.*
(*b*) 158 *Semsabori.*
159 *Insipidez.*
160 *Tedio.*
(*c*) 165 *Pena.*
166 *Pezar.*
167 *Magoa.*
168 *Sentimento.*
(*d*) 179 *Vituperio.*
(*e*) 193 *Fastio.*
194 *Nojo.*
195 *Nausea.*
196 *Enfadamento.*
197 *Enfado.*
(*f*) 218 *Vaaame.*
(*g*) 221 *Amargura.*
(*h*) 230 *Gravame.*
(*i*) 238 *Desdita.*
239 *Desventura.*
(*k*) 255 *Assombro.*
(*l*) 257 *Enleio.*
(*m*) 280 *Aggravo.*

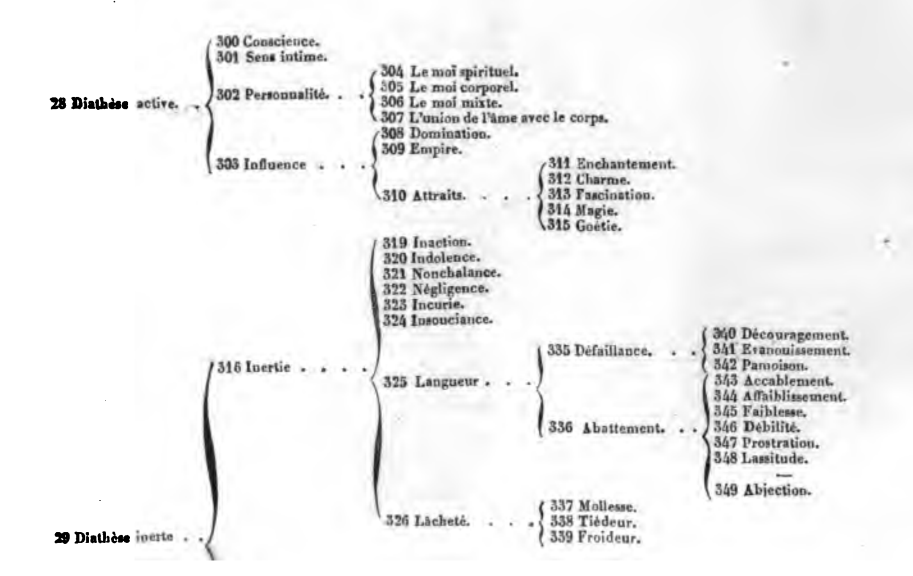


- 146 Déplaisir. . . .
  - 161 Ennui (b).
  - 162 Dégoût.
  - 163 Gêne. . . . .
    - 198 Contrainte (e).
    - 199 Assujettissement.
    - 200 Sujétion.
    - 201 Entraves.
  - 164 Contrariété (c). .
    - 202 Contretemps.
    - 203 Accidens.
- 147 Mécontentement.
- 148 Chagrin.
- 149 Ignominie. . . .
  - 169 Honte.
  - 170 Confusion.
  - 171 Abattement.
  - 172 Abaissement.
  - 173 Abjection.
  - 174 Mépris.
  - 175 Humiliation.
  - 176 Déshonneur. . .
    - 204 Discrédit.
    - 205 Décri.
    - 206 Disgrâce.
    - 207 Défaveur.
  - 177 Avilissement.
  - 178 Opprobre (d).
  - 180 Infamie.
- 150 Remords.
- 151 Regrets.
- 152 Repentir.
- 153 Contrition.
- 154 Inquiétude. . . .
  - 181 Trouble. . . .
    - 208 Commotion.
    - 209 Emotion.
    - 210 Agitation.
    - 211 Perturbation. . .
      - 250 Alarme.
      - 251 Surprise.
      - 252 Saisissement.
      - 253 Etonnement.
      - 254 Désappointement (k).
      - 256 Stupeur.
    - 212 Perplexité. . .
      - 258 Embarras (l).
      - 259 Hésitation.
      - 260 Vacillation.
      - 261 Incertitude.
      - 262 Doute.
      - 263 Indécision.
      - 264 Indétermination.
      - 265 Irrésolution.
    - 213 Frayeur. . . .
      - 266 Appréhension.
      - 267 Peur.
      - 268 Crainte.
      - 269 Effroi.
      - 270 Epouvante.
      - 271 Terreur.

- 317 Torpeur . . .
  - 328 Sommeil.
  - 329 Léthargie.
  - 330 Assoupissement.
  - 331 Engourdissement.
  - 332 Stupeur.
- 318 Insensibilité . .
  - 333 Apathie.
  - 334 Impassibilité.

34 Diathèse anormale.

- 350 Diplase . . .
  - 353 Rêve.
  - 354 Aliénation d'esprit . . .
    - 358 Délire.
    - 359 Égarement.
    - 360 Folie . . .
      - 364 Monomanie.
      - 365 Tic.
    - 361 Frénésie . . .
      - 366 Fureur.
      - 367 Furie.
- 351 Somnambulisme.
- 352 Lucidité . . .
  - 355 Augmentation de sensibilité.
  - 356 Déplacement des organes de la sensation.
  - 357 Divination . . .
    - 362 De faits matériels.
      - 368 Présents . . . } Vision dans l'espace.
      - 369 Éloignés . . . } Vision dans l'espace.
    - 363 De faits immatériels . . . .
      - 370 Passés . . . . Rétrovision.
      - 371 Futurs . . . . Prévision.



- **28 Diathèse** active.
  - 300 Conscience.
  - 301 Sens intime.
  - 302 Personnalité.
    - 304 Le moi spirituel.
    - 305 Le moi corporel.
    - 306 Le moi mixte.
    - 307 L'union de l'âme avec le corps.
  - 303 Influence.
    - 308 Domination.
    - 309 Empire.
    - 310 Attraits.
      - 311 Enchantement.
      - 312 Charme.
      - 313 Fascination.
      - 314 Magie.
      - 315 Goétie.
- **29 Diathèse** inerte.
  - 316 Inertie.
    - 319 Inaction.
    - 320 Indolence.
    - 321 Nonchalance.
    - 322 Négligence.
    - 323 Incurie.
    - 324 Insouciance.
    - 325 Langueur.
      - 335 Défaillance.
        - 340 Découragement.
        - 341 Evanouissement.
        - 342 Pamoison.
      - 336 Abattement.
        - 343 Accablement.
        - 344 Affaiblissement.
        - 345 Faiblesse.
        - 346 Débilité.
        - 347 Prostration.
        - 348 Lassitude.
        - —
        - 349 Abjection.
    - 326 Lâcheté.
      - 337 Mollesse.
      - 338 Tiédeur.
      - 339 Froideur.

106 Souvenir des qualités matérielles.	372 Des sons.	*Aptitude pour la musique.*
	373 Des effets de la lumière.	*Aptitude pour la peinture.*
	374 Des saveurs	*Gastronomie.*
	375 Des odeurs	*Aptitude pour les explorations dépendant de l'odorat.*
	376 Des impressions du toucher.	*Aptitude pour les professions qui demandent une certaine délicatesse de ce sens, penchant à la sensualité, à l'effémination.*
107 Souvenir des qualités immatérielles.	377 Des créations de l'imagination.	*Bon goût, disposition pour l'éloquence, la poésie, les belles-lettres.*
	378 Des abstractions et des raisonnemens	*Esprit philosophique, synthétique.*
	379 Des rencontres où l'on a raisonné juste.	*Penchant à la morgue, à se former une haute idée de sa propre capacité.*
	380 Des rencontres où l'on s'est trompé.	*Penchant au découragement, à la modestie.*
	381 Des rencontres où d'autres ont raisonné juste.	*Penchant à la crédulité, au fanatisme, à l'envie.*
	382 Des erreurs d'autrui et de la diversité d'opinions.	*Penchant au scepticisme, à la critique.*
	383 Des erreurs, tant propres que d'autrui.	*Penchant au pyrrhonisme.*
	384 De nos propres talens et autres qualités.	*Penchant à l'orgueil.*
	385 De nos propres défauts.	*Penchant à l'humilité, à l'abjection, à la dissolution.*
	386 Des talens et autres bonnes qualités d'autrui.	*Penchant à la soumission, au fanatisme, à l'envie.*
	387 Des défauts d'autrui	*Penchant au mépris de l'espèce humaine, à la satire.*
	388 De ses propres vices révoltans	*Penchant à la cruauté.*
	389 Des vices révoltans d'autrui.	*Penchant à la misanthropie.*
108 Souvenir des rapports d'identité.	390 D'unité.	*Esprit de concentration, d'absolutisme; penchant à des théories et à des principes absolus.*
	391 D'uniformité.	*Esprit de persévérance, répugnance à des exceptions.*
	392 D'invariabilité.	*Esprit de conservation, répugnance à des innovations.*
	393 D'analogie.	*Esprit méthodique, systématique.*
	394 De conformité.	*Esprit conciliateur.*
	395 De parité.	*Penchant à employer des comparaisons, des paraboles, des figures.*
	396 De perpétuité. 397 D'immortalité.	*Esprit ambitieux de gloire.*
	398 D'apparences.	*Esprit léger, vain, futile.*
	399 De ressemblance.	*Esprit d'imitation, penchant à tout confondre, à équivoquer.*
	400 De correspondance.	*Esprit de gradation, de nuance, d'équilibre, de compensation.*

- 427 Habileté
  - 439 Adresse.
  - 440 Idonéité. (a)
- 428 Instruction
  - 443 Expérience.
  - 444 Erudition.
  - 445 Doctrine.
  - 446 Savoir.
  - 447 Science. (b)
- 429 Sens
  - 449 Sens commun.
  - 450 Bon sens.
  - 451 Raison.
  - 452 Jugement.
  - 453 Prévoyance.
  - 454 Prudence. (c)
- 430 Activité.
- 431 Amabilité.
  - 456 Energie.
  - 457 Détermination
    - 492 Force.
    - 493 Courage.
    - 494 Zèle.
  - 458 Décision.
  - 459 Résolution.
  - 460 Courage.

- 118 Vertus
  - 505 Bonté.
  - 506 Probité.
  - 507 Sagesse.
  - 508 Fermeté.
    - 516 Constance.
    - 517 Persévérance.
    - 518 Persistance.
  - 509 Dignité.
- 119 Vices
  - 510 Paresse.
  - 511 Abjection.
  - 512 Dissolution.
  - 513 Egoïsme.
  - 514 Méchanceté.
  - 515 Perversité.

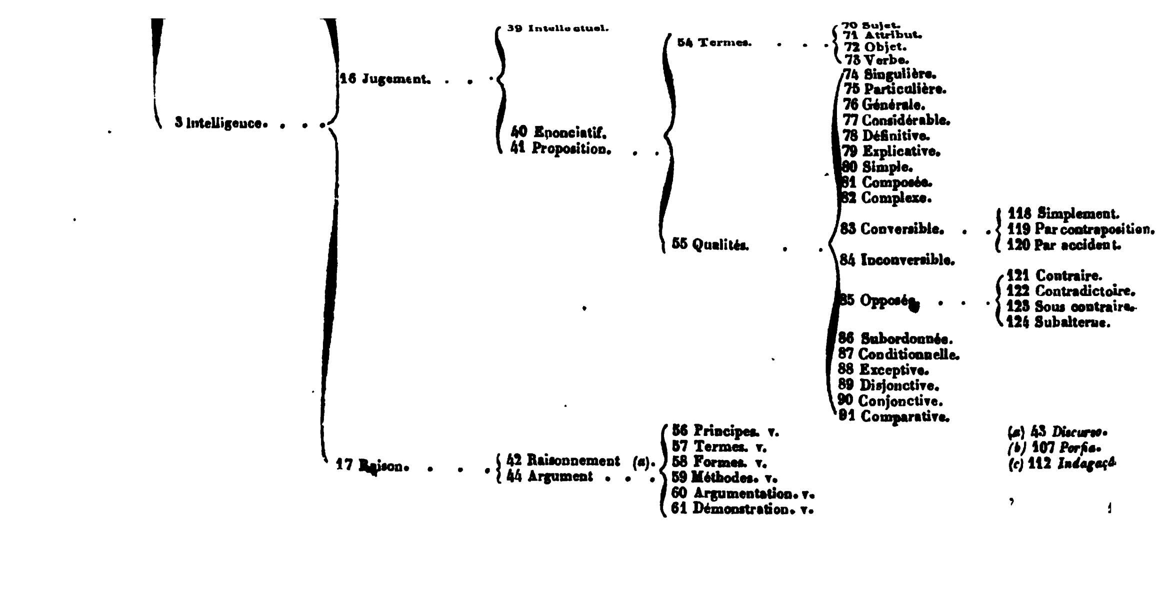
(a) 441 *Sufficiencia.*
442 *Prestimo.*
(b) 448 *Pericia.*
(c) 455 *Madureza.*
(d) 482 *Viveza.*
(e) 484 *Discrição.*
(f) 496 *Agudeza.*
(g) 498 *Esperteza.*

- **116 Talens.**
  - 424 Utiles.
  - 425 Agréables.
  - 426 Esprit
    - 432 Capacité
      - 461 Tendance.
      - 462 Disposition.
      - 463 Naturel.
      - 464 Propension.
      - 465 Inclination.
      - 466 Penchant.
      - 467 Goût.
      - 468 Talent.
      - 469 Génie.
      - 470 Intelligence.
      - 471 Compréhension.
      - 472 Portée.
      - 473 Dextérité.
      - 474 Art.
      - 475 Instinct.
    - 433 Pénétration.
      - 476 Sens.
      - 477 Tact.
      - 478 Sagacité.
      - 479 Perspicacité.
        - 495 Subtilité. (f)
        - 497 Délicatesse. (g)
      - 480 Finesse.
      - 481 Vivacité. (d)
        - 499 Prestesse.
    - 434 Lucidité
      - 483 Clairvoyance. (e)
      - 485 Discernement.
      - 486 Critique.
      - 487 Propriété.
    - 435 Justesse
      - 488 Exactitude.
      - 489 Perfection.
      - 490 Précision
        - 500 Concision.
        - 501 Brièveté.
        - 502 Laconisme.
      - 491 Correction
        - 503 Régularité.
        - 504 Pureté.
    - 436 Profondeur.
    - 437 Génie.

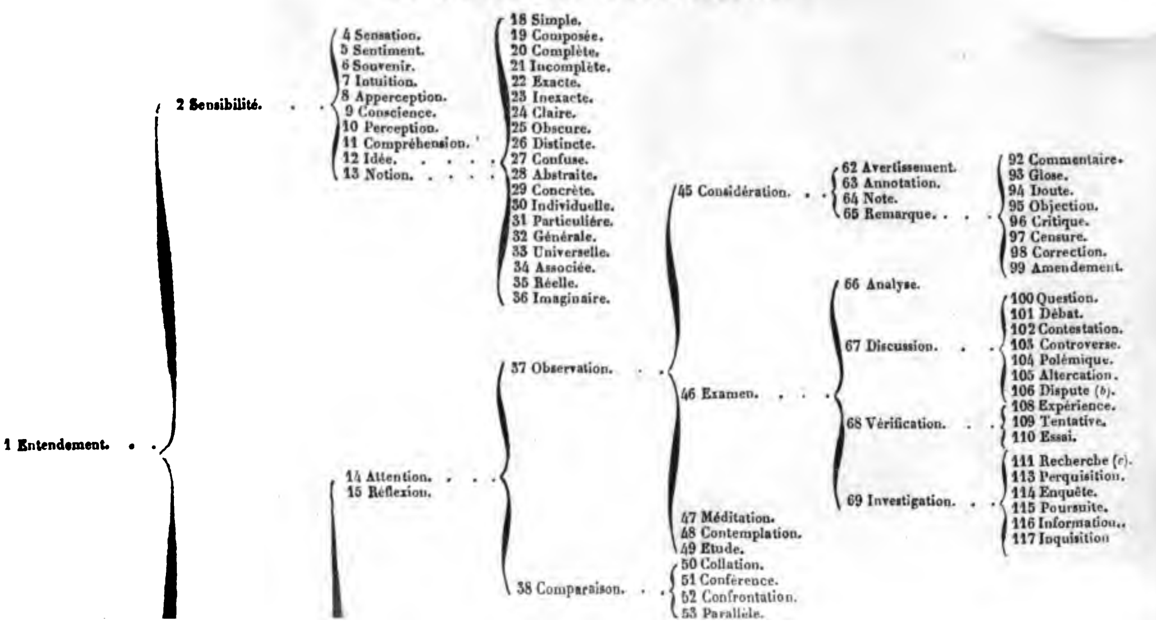
- 120 Défauts.
  - 519 Ineptie.
    - 538 Imbécillité.
      - 548 Stupidité.
      - 549 Sottise.
      - 550 Démence.
      - 551 Bêtise.
    - 539 Déraison.
    - 540 Radotage.
    - 541 Niaiserie.
      - 552 Nigauderie.
      - 553 Balourdise.
      - 554 Butorderie.
      - 555 Anerie.
    - 542 Simplicité.
    - 543 Crédulité.
  - 520 Incapacité.
  - 521 Inaptitude.
  - 522 Insuffisance.
  - 523 Confusion *d'idées.*
  - 524 Charlatanisme.
  - 525 Pédantisme.
  - 526 Affectation.
  - 527 Trivialité.
  - 528 Loquacité.
  - 529 Verbosité.
  - 530 Prolixité.
  - 531 Diffusion.
  - 532 Légèreté.
    - 544 Indiscrétion.
    - 545 Inconsidération.
    - 546 Imprudence.
    - 547 Mobilité.
      - 557 Inconstance. (a)
      - 558 Variabilité.
      - 559 Mutabilité.
      - 560 Versatilité.
      - 561 Volubilité.
      - 562 Variété.
  - 533 Irritabilité.
  - 534 Irascibilité.
  - 535 Pusillanimité.
  - 536 Insensibilité.
  - 537 Apathie.

556 (a) *Leviandade.*

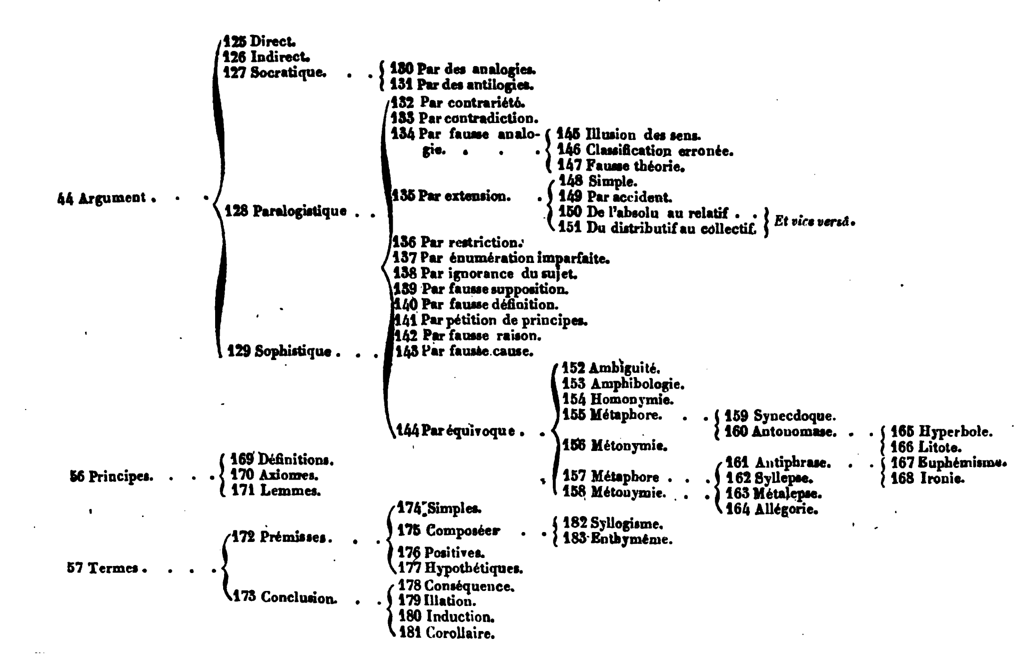
TABLEAUX
DE L'IDÉOLOGIE.


3 Intelligence. . . .
16 Jugement. . . .
39 Intellectuel.
40 Enonciatif.
41 Proposition. . .
54 Termes. . . .
70 Sujet.
71 Attribut.
72 Objet.
73 Verbe.
55 Qualités. . .
74 Singulière.
75 Particulière.
76 Générale.
77 Considérable.
78 Définitive.
79 Explicative.
80 Simple.
81 Composée.
82 Complexe.
83 Conversible. . .
118 Simplement.
119 Par contraposition.
120 Par accident.
84 Inconversible.
85 Opposée. . . .
121 Contraire.
122 Contradictoire.
123 Sous contraire.
124 Subalterne.
86 Subordonnée.
87 Conditionnelle.
88 Exceptive.
89 Disjonctive.
90 Conjonctive.
91 Comparative.
17 Raison. . . .
42 Raisonnement (a).
44 Argument . . .
56 Principes. v.
57 Termes. v.
58 Formes. v.
59 Méthodes. v.
60 Argumentation. v.
61 Démonstration. v.
(a) 43 Discurso.
(b) 107 Porfia.
(c) 112 Indagaçã

TABLEAUX DE L'IDÉOLOGIE.



- 58 Formes
  - 184 Syllogisme.
    - 191 Termes
      - 196 Mineur.
      - 197 Moyen.
    - 192 Membres.
      - 198 Majeur.
      - 199 Mineur.
      - 200 Conséquence.
    - 193 Figures.
      - 201 Concluans.
    - 194 Modes
      - 202 Inconcluans.
  - 185 Enthymême.
  - 186 Epichérème.
  - 187 Dilemme.
  - 188 Sorite.
  - 189 Induction.
  - 190 Exemple.
- 59 Méthodes.
  - 203 Analytique.
  - 204 Synthétique.
- 60 Argumentation.
  - 205 De la définition.
  - 206 Du genre à l'espèce.
  - 207 Du tout à la partie.
  - 208 De la matière au produit.
  - 209 De la cause à l'effet.
  - 210 De la raison à l'effet.
  - 211 Du pouvoir à la réalité.
  - 212 De la fin aux moyens.
  - 213 Des conséquences aux principes.
  - 214 Du plus au moins.
  - (205–214) *Et vice versâ.*
  - 215 De la réciprocité.
  - 216 De l'incompatibilité.
  - 217 Par absurde.
- 61 Démonstration
  - 218 *A priori.*
  - 219 *A posteriori.*



- 44 Argument
  - 125 Direct.
  - 126 Indirect.
  - 127 Socratique.
    - 130 Par des analogies.
    - 131 Par des antilogies.
  - 128 Paralogistique
    - 132 Par contrariété.
    - 133 Par contradiction.
    - 134 Par fausse analogie.
      - 145 Illusion des sens.
      - 146 Classification erronée.
      - 147 Fausse théorie.
    - 135 Par extension.
      - 148 Simple.
      - 149 Par accident.
      - 150 De l'absolu au relatif
      - 151 Du distributif au collectif. } *Et vice versâ.*
  - 129 Sophistique
    - 136 Par restriction.
    - 137 Par énumération imparfaite.
    - 138 Par ignorance du sujet.
    - 139 Par fausse supposition.
    - 140 Par fausse définition.
    - 141 Par pétition de principes.
    - 142 Par fausse raison.
    - 143 Par fausse cause.
    - 144 Par équivoque
      - 152 Ambiguïté.
      - 153 Amphibologie.
      - 154 Homonymie.
      - 155 Métaphore.
        - 159 Synecdoque.
        - 160 Antonomase.
          - 165 Hyperbole.
          - 166 Litote.
      - 156 Métonymie.
      - 157 Métaphore
      - 158 Métonymie.
        - 161 Antiphrase.
          - 167 Euphémisme.
          - 168 Ironie.
        - 162 Syllepse.
        - 163 Métalepse.
        - 164 Allégorie.
- 56 Principes.
  - 169 Définitions.
  - 170 Axiomes.
  - 171 Lemmes.
- 57 Termes.
  - 172 Prémisses.
    - 174 Simples.
    - 175 Composées
      - 182 Syllogisme.
      - 183 Enthymême.
    - 176 Positives.
    - 177 Hypothétiques.
  - 173 Conclusion.
    - 178 Conséquence.
    - 179 Illation.
    - 180 Induction.
    - 181 Corollaire.

OBSERVATIONS

SUR LES TABLEAUX.

ONTOLOGIE.

I

1. *Être.* — 2. *Chose.* — 3. *Objet.*

Quoique ces expressions soient les plus générales de toute la nomenclature, elles ne le sont pas toutes à un degré égal. Le mot *chose* s'applique indifféremment aux qualités, aussi bien qu'aux substances ; tandis que le mot *être* désigne le plus souvent des substances. Pour le mot *objet*, on ne l'emploie que pour indiquer que notre attention se porte particulièrement sur la qualité ou la substance dont on parle.

II.

4. *Qualités.* — 5. *Ensemble de qualités.*

Ce qu'on enseigne ordinairement, c'est que tous les êtres de la nature se divisent en

qualités et en *substances*. Notre classification ne contredit pas cette assertion ; car nous croyons avoir démontré (*Ontol.*, § 39) que les *substances* ne sont que des ensembles de qualités.

III.

6. *Qualités matérielles.*

Nous prévoyons que l'énumération que nous faisons ici des qualités des corps, paraîtra à plusieurs de nos lecteurs incomplète, quant aux huit premières, et excessive, quant aux trois dernières. Nous parlerons de celles-ci plus bas ; quant aux autres, nous ferons observer, que toutes les qualités matérielles dont il n'est pas fait mention ici, ne sont point des qualités absolues, ainsi qu'on le croit généralement ; elles ne sont que des qualités relatives, et, par conséquent, il en sera question lorsque nous traiterons de cette seconde sorte de qualités.

IV.

7. *Qualités immatérielles.*

Nous nous réservons de montrer dans la

seconde partie de ce cours consacré à la psychologie, que toutes les facultés de l'âme rentrent sous les quatre rubriques qui sont indiquées ici.

V.

8. *Qualités absolues.* — 9. *Qualités relatives.*

On peut aisément déduire de la définition des qualités relatives (Ontol., § 15) que par *qualités absolues* on entend celles dont les noms auraient une signification, alors même qu'on supposerait qu'il n'existe au monde que le seul être auquel on les applique.

Nous ferons observer ici, que les noms des idées de rapport comprises sous les numéros 34 à 38 ne sont pas plus susceptibles de définition que ceux des idées absolues comprises sous les numéros 19 à 27. On ne peut en faire comprendre la signification qu'en faisant sentir les objets par eux désignés. (V. Introduction, § 27.)

Quelques philosophes ont donné le nom de *qualités premières* à celles que nous nommons absolues, et celui de *qualités secon-*

des à celles que nous nommons relatives.

Qu'il nous soit permis d'appeler l'attention de nos lecteurs sur la classification que nous leur offrons ici de tous les rapports dont le nombre et la variété semblent au premier abord ne pouvoir guère se prêter à une pareille réduction. En réfléchissant que le principal obstacle aux progrès des sciences a été le vague dans lequel on a laissé jusqu'à présent la doctrine des rapports, nous osons espérer que cet essai de classification contribuera à améliorer des méthodes généralement reconnues comme vicieuses, mais dont la réforme, sans ce travail préliminaire, était absolument impossible. Car, dans toute science quelconque, les objets doivent être rangés d'après leurs rapports; mais le moyen d'y parvenir aussi long-temps qu'on n'aurait pas régularisé auparavant l'ordre même de ces rapports?

VI.

16. *Essence.*

Il y a des cas où l'on dit que l'essence d'un objet consiste dans une seule propriété, en ce sens que cette propriété étant donnée, on en déduit par le raisonnement toutes les autres. Mais il n'en est pas moins vrai que l'essence proprement dite de ces objets, ainsi que celle de tout autre, consiste dans l'ensemble de ses diverses propriétés.

Quelques philosophes, partant du principe incontestable que nous ne pouvons connaître toutes les qualités des divers objets de la nature, et chaque jour nous en découvrons de nouvelles, ont conclu que nous ne connaissons pas l'essence des choses. Jusque là leur assertion peut avoir un sens rationnel; c'est-à-dire que nous ne connaissons toutes les qualités essentielles d'aucun objet. Mais ils vont plus loin et ils ajoutent que nous ne connaissons pas du tout l'essence des choses, et, par suite, qu'à proprement parler, nous

ne savons rien. On voit combien il est inepte d'affirmer qu'on ne sait rien, parce qu'on ne connaît pas tout.

VII.

23. *Antistase.*

Nous avons fait observer dans la note au § 7 de l'Ontologie que les mots *tactilité*, *résistance* et *impénétrabilité* ne marquent au fond qu'une seule et même sensation, quoique éprouvée dans des circonstances différentes. Nous y ajoutons ici le mot *pesanteur* qui se trouve dans le même cas. C'est toujours la sensation que nous fait éprouver la pression d'un corps, soit que nous le choquions ou qu'il nous choque, soit que nous essayions de le pousser en haut, soit qu'il nous presse vers la terre; et quel que soit le degré de force de cette pression, pourvu que nous puissions faire abstraction de toute autre sensation simultanée, telle que l'étendue, la chaleur, le froid, le plaisir ou la douleur, etc.

Nous ajouterons encore que le mot *impénétrabilité* désigne en outre que, quelle que soit la pression de chacun des deux corps qui se touchent, ils occupent toujours des places différentes.

VIII.

24. *Étendue.* — 25. *Espace.*

Ces deux expressions ne sont pas seulement synonymes, elles expriment encore une seule et même idée toutes les fois qu'on les applique à un corps déterminé interposé entre deux points; mais il faut remarquer que le mot *espace* s'emploie souvent pour désigner, non pas un corps réellement interposé entre deux points, car souvent il n'y en a aucun, mais bien ceux qui pourraient s'y interposer. C'est ainsi que, partant de deux points entre lesquels il n'existe aucun corps visible, on dit qu'il y a entre eux un espace de tant ou tant de mètres; ce qui veut dire : qu'on pourrait interposer entre eux des corps dont l'étendue serait égale au nombre de mètres in-

diqué. C'est là le cas de définir l'espace, ainsi que nous l'avons fait dans les §§ 25 et 26 de l'Ontologie.

IX.

26. *Chaleur.* — 27. *Froid.*

Qu'on le remarque bien : en disant que *chaleur* et *froid* sont deux qualités des corps, nous n'entendons pas dire qu'il y a une substance calorifique, et une autre frigorifique. Nous disons que, quoi qu'il en soit de la cause de ces deux sensations, celles-ci sont distinctes l'une de l'autre. Or, quand nous disons d'un corps qu'il a une certaine qualité, cela veut dire qu'il nous fait éprouver une certaine sensation ; et nous disons qu'il possède autant de qualités diverses qu'il nous fait éprouver de sensations différentes. Voilà pourquoi nous disons que la qualité de nous causer la sensation du froid est diverse de celle de nous causer la sensation de la chaleur.

Nous parlerons ailleurs de la question qui s'agite entre les physiciens, de savoir si le

calorique est une substance *sui generis*, ou s'il n'est qu'un état spécial des corps qui éprouvent ou qui produisent la chaleur.

X.

28 et 32. *Agrémens.* — 29 et 33. *Désagrémens.*

Nous prévoyons qu'on sera surpris au premier abord de cette nouveauté; car personne jusqu'à présent ne s'était avisé de compter les agrémens et les désagrémens au nombre des propriétés, soit des corps, soit des esprits. Mais on ne tardera pas à en reconnaître la justesse; car si les uns, aussi bien que les autres, tantôt nous plaisent, tantôt nous déplaisent, on ne fait qu'affirmer ces deux faits, en employant les deux mots, d'agrémens et de désagrémens.

Tout ce qui concerne les agrémens matériels fera l'objet d'une partie de l'Esthétique; ceux compris sous les numéros 32, 33 et leurs subalternes feront l'objet de l'autre partie de l'Esthétique et de l'Ethologie.

XI.

37. *Simultanéité.*

Cette idée se rapporte, tant aux esprits qu'aux corps. Rapportée à ceux-ci, elle s'identifie avec celle de distance, et conséquemment avec celle de contact qui n'est elle-même que l'idée de distance qui va en diminuant jusqu'à ce qu'elle cesse d'être appréciable (1). En rapportant cette idée aux esprits, nous n'avons pour l'exprimer que le mot simultanéité.

XII.

50. *Corps:*

Dans l'original portugais de ces tableaux, publié l'année dernière, nous avons adopté la classification généralement reçue pour la rubrique *corps*, nous réservant pour le cours de chimie de proposer celle que nous croyons plus rationnelle. Aujourd'hui, nous pensons,

(1) C'est là l'idée qui fait la base des deux belles définitions malheureusement trop concises, que le grand Leibnitz donnait de l'*espace*, et du *temps*, en disant que c'est : *ratio co-existentium*, et que le *temps* c'est : *ratio successivorum*. C'est à ces éclairs que l'on reconnaît le génie.

en y réfléchissant, qu'il n'y a pas de motif pour en agir ainsi, et, par conséquent, nous offrons ici à nos lecteurs la classification qui nous semble la seule fondée dans la nature des choses, selon l'état actuel de la science. Quoique les limites de ces notes ne nous permettent pas d'entrer dans des détails, nous espérons pouvoir en dire assez, en parcourant les divers articles de cette rubrique, pour justifier cette innovation.

XIII.

52. *Esprits.* — 53. *Ames.*

On peut voir dans la note E au § 48 de l'Ontologie la différence qu'il y a entre ces deux expressions.

XIV.

55. *L'univers.*

Il est vrai que très-souvent ce mot est employé comme synonyme de *monde*; mais lorsqu'on le prend dans sa signification la plus étendue, il désigne *tout ce qui existe*, et dans ce sens il comprend et le Créateur et les créatures.

C'est là l'idée des anciens philosophes qui,

en définissant l'expression *To Pan*, y comprenaient Dieu et le monde.

Des écrivains plus érudits que philosophes ont confondu cette doctrine avec celle des anciens athées, parce que ceux-ci disaient que l'univers (To Pan) était la seule cause générale de chaque changement arrivé dans le passé ou qui arrivera dans l'avenir à l'univers lui-même. Cependant la distinction des deux écoles est on ne peut plus frappante; puisque les uns, par cela seul qu'ils distinguaient la Divinité d'avec le monde, en reconnaissaient l'existence; tandis que les autres la niaient.

XV.

69. *Figure.* — 70. *Forme.*

Le mot *figure* s'applique, tant aux surfaces qu'aux solides; tandis que celui de *forme* ne s'applique qu'aux *solides.*

XVI.

74. *Utilité.* — 75. *Malignité.*

La nature prévoyante a doué les animaux de la faculté d'éprouver un certain plaisir

en présence des objets propres, soit à conserver, soit à perfectionner, tant l'individu que l'espèce; de même qu'elle leur fait éprouver un désagrément en présence des objets qui peuvent leur nuire.

Ce n'est pas à dire que ces avertissemens ont lieu chaque fois. Mais on ne saurait douter que cela arrive souvent, et l'on sait aussi que bien souvent les animaux qui sont privés de ces facultés, doivent l'attribuer à une cause survenue extraordinairement pour troubler l'état normal de leur organisation. Il est donc permis de penser que, peut-être, il en est de même dans les cas où il ne nous est pas donné de reconnaître l'existence d'une pareille cause perturbatrice.

XVII.

87. *Temps.*

Parmi les nombreux essais que l'on a faits pour définir le mot temps, aucun n'a abouti à autre chose qu'à rendre la question plus obscure, si ce n'est cette belle expression de Leibnitz ci-dessus mentionnée : *Tempus*, disait-il, *est ratio successivorum*, con-

ception sublime, mais trop brève pour pouvoir être donnée comme une définition. Aussi, aucun philosophe que nous connaissions, même parmi ses disciples, ne paraît l'avoir appréciée.

De là il est résulté que les philosophes les plus sensés, ne rencontrant dans les écrits de leurs devanciers que des ténèbres qu'ils n'ont pas su dissiper, ont fini par affirmer que l'idée du *temps*, aussi bien que celle de l'*espace*, était indéfinissable. Le lecteur jugera si nous avons été plus heureux que ceux qui nous ont précédé.

XVIII.

88. *Causalité.*

Il est de notre devoir de signaler à la jeunesse, à l'instruction de laquelle cet ouvrage est destiné, celles des doctrines y contenues, auxquelles il leur importe d'accorder une attention toute particulière. Nous devons donc l'avertir que la théorie de la causalité est, non-seulement la plus importante de toute l'Ontologie, mais qu'aucune n'a été

enveloppée de plus de ténèbres par les philosophes de tous les siècles et de toutes les écoles.

En la débarrassant de tout ce confus verbiage, moyennant lequel on était parvenu à rendre inintelligible tout ce qu'il y a de plus simple et de plus clair, nous croyons avoir rendu à la philosophie un service dont on ne tardera pas à s'apercevoir.

Notre seul mérite consiste à être resté fidèle au principe de ne jamais faire un pas que guidé par le flambeau de la définition, et de ne chercher celle-ci que dans l'analyse des phrases de l'usage général, d'après les principes que nous avons développés dans l'Introduction à ce cours.

Quoique nous aimerions à rester aussi fidèle à notre plan, de ne pas nous engager dans la polémique, l'importance du sujet et l'autorité des écrivains nous font un devoir de signaler ici l'erreur commise par les philosophes de certaine école, lesquels distinguent dans nos idées de causalité la matière d'avec la forme. « La matière, nous disent-ils, nous

» est sans doute fournie par l'expérience ;
» mais la forme ne peut se trouver que dans
» la nature de notre esprit. » Si on leur demande qu'est-ce que la forme de l'idée de causalité, ils répondent que c'est « le lien
» nécessaire qui existe entre la cause et l'effet,
» lien qu'aucune expérience ne peut nous
» montrer. » Ces philosophes semblent ne s'être pas doutés qu'ils prétendaient expliquer une expression obscure par une autre qui ne l'est pas moins. Car, je vous prie, que signifie ici le mot *lien?* S'ils y avaient réfléchi, ils auraient reconnu qu'il ne consiste en rien d'autre que dans le fait de la constante succession du changement D, que la substance B n'éprouve jamais qu'après que la substance A a subi le changement C. Or, ce fait, d'où le tenons-nous, si ce n'est de l'expérience? Ce fait, renfermant toute l'idée de causalité et par conséquent, la distinction de ces deux entités, appelées par ces philosophes, l'une *matière*, l'autre *forme*, n'a aucun fondement dans la réalité ni des événemens eux-mêmes, ni des conceptions de notre esprit.

XIX.

108. *Agent.* — 109. *Patient.* — 110. *Action.* — 112. *Passion.*

Nous prions le lecteur de faire bien attention que nous ne disons pas seulement que « l'agent est la substance qui change la pre» mière ; mais celle qui change toujours la » première. » Cette seule observation suffira pour prévenir la seule objection qu'on ait pu faire à notre théorie, en disant qu'elle est fondée sur le sophisme connu : *Post hoc, ergo propter hoc.* Non, telle ne peut être notre pensée, car nous disons : *semper post hoc, ergo propter hoc.* Et, en effet, pour qu'on affirme avec assurance qu'un phénomène D, qui a lieu dans une substance B, est l'effet d'une cause A, il nous faut le concours de deux conditions, savoir : Première, qu'après le changement C arrivé en A, on ait *toujours* vu que B subit le changement D ; deuxième, que B venant à éprouver le changement D ; on ait *toujours* vu qu'il s'était fait auparavant en A le changement C.

Plus le nombre de ces observations correspondantes aura été grand, plus il deviendra probable que c'est A qui est la cause du phénomène D.

Donc, toutes ces diverses expressions employées dans les rapports de cause et d'effet, et mentionnées dans ce tableau depuis le numéro 108 jusqu'à 116, ne désignent que l'ordre dans lequel les changemens en question s'opèrent constamment entre A et B.

Rien n'est plus vrai, rien n'est plus simple. Qu'on applique cette définition et cette théorie dans chaque circonstance où il s'agira du rapport de cause et d'effet, et on en sentira toute la justesse.

Un exemple complétera la démonstration de notre théorie de la causalité. Supposons un sculpteur qui se propose de tirer une statue d'un bloc de marbre. Il prend à cet effet ses outils, et, après avoir opéré sur le bloc de marbre, il a atteint son but; la masse, précédemment informe, est devenue une statue. On appelle ce changement un *effet* produit par le sculpteur, auquel on donne

le nom de *cause* ou *agent*, tandis qu'au bloc de marbre on lui donne le nom de *patient* : deux mots qui indiquent uniquement ce qu'on vient d'observer, savoir : que le bloc de marbre n'a *changé*, devenant statue, qu'après que le sculpteur, en maniant ses outils, *a agi*, c'est-à-dire a changé de l'état de repos où il était auparavant et a passé à celui d'activité. Mais au bout d'un certain temps de travail, il s'est senti fatigué. Là-dessus on nous fait observer qu'il n'éprouve cette fatigue qu'après le changement du bloc de marbre en statue. Ainsi, de même qu'on a donné au premier changement du sculpteur, agent, le nom d'*action*, pour indiquer que ce changement a précédé celui du bloc de marbre, de même pour indiquer que la conversion de celui en statue a précédé la fatigue de l'artiste, on la nomme *réaction*, et on appelle cette fatigue *effet de la réaction*, comme on avait appelé *effet de l'action* le changement du bloc de marbre en statue. Dans tous les deux cas, le mot *effet* ne sert qu'à indiquer le fait de la succession, comme

les mots *action* et *réaction* ne servent qu'à indiquer le fait de précession des changemens auxquels ces différentes expressions se rapportent.

XX.

110. *Action* — 111. *Raison*.

L'*action* et la *raison* n'étant, d'après leurs définitions, que le changement de la cause, on nous demandera peut-être en quoi l'une se distingue de l'autre. C'est qu'on donne à l'action le nom de raison, lorsqu'on veut signifier que l'effet n'aurait pas eu lieu, si ce changement de la cause n'avait pas précédé, mais que, aussi, dès qu'il aurait eu lieu, l'effet ne pouvait pas manquer de suivre.

Faute d'avoir fait cette simple réflexion, les philosophes élèvent chaque jour des questions dont les unes sont tout-à-fait oiseuses, puisqu'elles renferment en elles-mêmes la réponse; d'autres sont absolument ineptes, parce que, ne présentant aucun sens, elles ne sauraient avoir de réponse.

Dans le premier de ces deux cas se trou-

vent les philosophes qui, après avoir demandé *pourquoi* l'homme, faisant usage de la liberté, préfère souvent ce qu'il sait être mauvais à ce qu'il reconnaît comme bon, répondent que c'est « parce qu'il est libre. » La question était oiseuse, puisqu'en commençant par faire observer que l'homme, en pareil cas, exerce la liberté, elle renferme la réponse à laquelle on pouvait s'attendre. Cette réponse est à la vérité inepte, puisqu'elle ne fait que répéter ce qui était dans la demande; mais, du moins, elle a un sens.

Ce n'est pas de même dans cette autre question souvent agitée par ces philosophes : « Quelle est la cause des actions libres ou » spontanées de l'homme ? »

On voit que cette demande est insensée, car on appelle *libres* et *spontanées* les actions qui n'ont pas de cause; en sorte que si nous remplaçons dans la demande ces deux mots par leurs définitions, il se trouve que nos philosophes demandent : « Quelle est la cause » des actions qui n'ont point de cause ? »

XXI.

111. *Raison.* — 111. *Pourquoi.*

Ce n'est pas sans motif que nous avons ajouté le mot *pourquoi* à la suite de *raison ;* c'est que, faute d'avoir senti la nécessité de définir le mot *pourquoi*, on est tombé, *et on* tombe chaque jour dans des bévues fort étranges. C'est ainsi que, si l'on *demande* à un physicien *pourquoi* les planètes tournent autour du soleil, il ne manque pas de vous répondre très-gravement, et croyant vous donner une explication très-satisfaisante de ce phénomène : « Que c'est en *vertu* de » la force d'attraction. »

Mettons à la place de ces *expressions* *pourquoi* et *force d'attraction*, les définitions que nous en avons données (Ontol., §§ 55, 56), cette prétendue explication se trouvera réduite à ce qui suit : Demande, « Pourquoi les planètes tournent-elles autour du » soleil? » Réponse : « Parce qu'on a toujours » observé que, partant d'un *certain point* » dans l'espace, s'approchant tantôt du soleil,

» et tantôt s'en éloignant, chaque planète re» vient tous les ans au même point d'où » elle était partie. »

On a de la peine à concevoir comment tant d'hommes du plus grand savoir ont pu donner chaque jour de pareilles explications, sans se douter même qu'elles n'expliquaient rien.

XXII.

112. *Passion.* — 113. *Effet.* — 114. *Réaction.*

Voilà encore trois mots qui ne désignent tous que le changement du patient, considéré sous divers points de vue.

Veut-on indiquer simplement que ce changement n'aurait pas lieu si le patient était indépendant de l'action de l'agent? on l'appelle *passion*. Veut-on indiquer qu'il n'a lieu que parce qu'une cause a subi le changement qui en est la raison? on l'appelle *effet*. Veut-on dire que ce changement du patient a été suivi d'un changement dans l'agent qui, par ce moyen, est devenu patient? on donne au

changement du premier patient le nom de *réaction*; parce que ce patient ayant, à son tour, changé avant, peut à bon droit être appelé *agent*, ou, si l'on veut, *réagent*.

XXIII.

115. *Mode*, *Comment*, *Comme*.

On ne saurait dire combien de questions ont été et sont encore agitées parmi les savans dans toutes les branches des connaissances humaines, par le seul motif qu'on a cru inutile de définir les mots *comment*, *comme*, et même le mot *mode*.

Nous renvoyons le lecteur à la note E sur le § 10 de la Psychologie, où nous croyons avoir démontré que c'est faute d'avoir compris ce que signifie le mot *comment* que les philosophes ont entassé système sur système pour expliquer comment l'âme et le corps agissent l'un sur l'autre, ou pour prouver qu'on ne le saura jamais.

XXIV.

134. *Identité positive de lieu.* — 135. *Identité négative de lieu.* — 192. *Individualité de lieu.*

Le rapprochement de ces trois expressions constitue une des plus importantes doctrines de l'Ontologie ; car on acquiert par là la connaissance d'un fait qui exerce la plus grande influence sur maintes questions restées jusqu'à présent sans solution.

Commençons par expliquer ce que nous entendons par les expressions cotées d'*identité positive* et *identité négative de lieu.*

Il y a identité positive de lieu toutes les fois que nous avons constaté au sujet d'un certain objet que, pendant tout le temps qui sépare deux momens donnés, il n'a pas changé de place, ou que, s'il en a changé, nous le retrouvons avec ses qualités essentielles à la place où nous l'avions observé d'abord.

Nous disons qu'il y a *identité négative de lieu* lorsque, dans le dernier des deux momens

en question, nous trouvons à la place dont il s'agit un objet différant du premier par des qualités essentielles, en même temps que nous avons la certitude que l'objet premier n'a passé dans aucun autre endroit, ou, ce qui revient au même, qu'aucun autre objet n'est venu occuper la place que lui il occupait auparavant. C'est le cas de l'eau que nous avons cité comme exemple dans la note au § 46 de l'Ontologie, et dont nous disons qu'elle est au même lieu, quoique l'objet que nous y observons ne soit plus de l'eau, mais de la glace.

Cela établi, nous ferons remarquer que l'*individualité*, ou, ce qui revient au même, l'*identité individuelle*, suppose le concours de l'*identité des qualités* et l'*identité positive de lieu* de l'objet en question, ou seulement qu'il y a *identité négative de lieu*.

D'où il suit que la condition essentielle, pour qu'il y ait *identité individuelle*, c'est l'*identité positive* ou *négative de lieu*.

Quoiqu'il n'y ait pas *identité de qualités* entre la glace que nous trouvons dans le verre

et l'eau que nous y avions laissée, nous disons que ce nonobstant, c'est le *même individu.*

Deux statues du même métal, fondues dans le même moule, etc., chez lesquelles il y a, par conséquent, *identité de qualités;* par cela seul qu'elles occupent deux places différentes, ou, ce qui revient au même, dès qu'il n'y a pas *identité de lieu,* sont *deux individus.*

XXV.

122. *Différence.* — 123. *Dissemblance.* — 124. *Hétérogénéité.*

La première de ces trois expressions indique qu'on veut tout simplement signaler que les objets en question n'ont pas les mêmes qualités, sans songer à ce qu'ils peuvent avoir de commun; tandis que si l'on emploie le mot *dissemblance* on fait allusion à ce que ces objets ont de semblable. *Hétérogénéité* sert à marquer que les différences portent sur des qualités essentielles.

XXVI.

125. *Variabilité.* — 126. *Mutabilité.*

Variabilité indique que le principe du changement existe dans l'objet même. La *mutabilité* admet la supposition d'une cause extérieure.

XXVII.

128. *Négation.*

Prévoyant que plusieurs de nos lecteurs, n'ayant pas lu ou ayant peut-être oublié ce que nous avons dit dans les §§ 82 et suivans de l'Ontologie sur la valeur des expressions négatives, seront surpris de trouver le mot *négation* sous la rubrique des rapports de différence, nous croyons nécessaire de leur rappeler que dans ces §§ de l'Ontologie que nous venons de citer, et auxquels nous sommes forcés de nous rapporter, ils trouveront justifiée cette classification.

Nous ferons seulement observer ici que tout ce qu'on rencontre dans les écrits de

philosophes sur les mots *rien*, *néant*, *personne*, et généralement sur les expressions négatives, se réduit à une misérable tautologie en disant, par exemple, que *rien* est l'*absence* de toute chose; ou bien ces philosophes prétendirent qu'on ne saurait définir aucune de ces expressions; car c'est dans leurs habitudes de déclarer *impossible* tout ce qui est au-dessus de leur pouvoir.

XXVIII.

129. *Unité.*

Le rapport désigné, en général, par le mot *unité*, peut avoir lieu entre les parties d'un même tout ou entre des objets divers.

Les mots *homogénéité* et *uniformité* sont dans le premier de ces deux cas. L'autre cas est celui de l'*individualité*, dont nous avons exposé la théorie dans une précédente observation (24).

Le mot *homogénéité* indique l'identité des parties d'un tout pendant un certain temps. L'*uniformité* n'exclut pas la possibilité de

changemens, pourvu qu'il y ait identité du mode de leur succession.

XXIX.

156. *Immutabilité.* — 157. *Inaltérabilité.*

Les expressions d'*inaltérabilité* et *invariabilité* se rapportent spécialement, comme celle de *variabilité*, à un principe résidant dans l'objet même; tandis que l'*immutabilité*, de même que la *mutabilité*, suppose ou admet plus volontiers l'intervention d'une cause extérieure.

XXX.

158. *Permanence.* — 159. *Conservation.*

Ces deux expressions sont souvent employées dans le même but que nous venons d'indiquer par rapport aux mots *inaltérabilité* et *immutabilité*; mais souvent ils servent à indiquer que nous songeons aux changemens que l'objet aurait dû subir, et alors nous préférons le mot *permanence*; ou il sert à

indiquer que nous ne faisons qu'affirmer l'identité des états successifs de l'objet, et, dans ce cas, il est plus propre d'employer le mot *conservation*.

Les mots précédés des numéros 193 à 196 marquent les divers degrés ou nuances de ces deux points de vue.

Le mot *immortalité* n'a d'application qu'aux substances immatérielles.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de la synonymie contenue dans ces tableaux. Ce que nous venons de dire, au sujet des synonymes mentionnés dans les six observations précédentes, suffira pour faire comprendre à nos lecteurs la méthode qui, selon nous, devrait être adoptée dans les traités des synonymes, au lieu de cette pénible accumulation d'exemples et de rapprochemens que les auteurs de pareils ouvrages, se copiant les uns les autres, présentent à leurs lecteurs qui, pour la plupart, sont hors d'état d'en déduire une conclusion utile. C'est sans doute pour parvenir à ces conclusions que tous ces rapprochemens ont été faits; pour-

quoi donc après avoir posé les principes, ces auteurs se sont-ils arrêtés, au lieu d'en tirer une conséquence? S'ils l'avaient fait, leur véritable but serait atteint, et on les dispenserait volontiers de nous dire comment ils y seraient parvenus. Quelques exemples choisis suffiraient pour prouver la justesse de leur conclusion.

XXXI.

240. *Egalité proportionnelle.*

Nous citerons comme exemple de l'importance de cette expression les bévues que l'on a commises, faute d'y avoir fait attention, lorsqu'on a proclamé l'*égalité des droits.* On a souvent oublié que cette expression ne désignait pas une *égalité absolue de droits*, car tout le monde sait qu'il y a des citoyens qui, selon les rangs de hiérarchie, sans laquelle on ne saurait concevoir de société, ont plus de droits que les autres.

L'*égalité* dont on entendait parler signifiait donc que, eu égard à la *proportion* des rangs



de hiérarchie sociale, les droits de chacun seraient également maintenus et protégés.

XXXII.

360. *Corps organiques.* — 361 *Corps vifs.*

On ne peut se défendre d'une sorte d'étonnement lorsqu'on réfléchit qu'aucun des nombreux écrivains qui ont traité de la physiologie, soit des animaux, soit des végétaux, n'a réussi à donner une bonne définition, ni des mots *êtres vivans* ou *organiques*, ni du mot *vie*. Le célèbre Bichat, qui a écrit sur ce dernier sujet un ouvrage très-profond, a adopté le singulier parti de définir la *vie* par la *mort*.

Quelques physiologistes ont cru définir les corps organiques en disant que c'étaient ceux qui se nourrissent par intus-susception; d'autres, tout simplement que ce sont des corps qui se nourrissent.

Toutes ces deux définitions sont imparfaites, car elles définissent la vie par un seul de ses phénomènes, tandis que la définition devait les comprendre tous.

C'est ce que nous croyons avoir obtenu en définissant ce mot comme nous l'avons fait au § 108 de l'Ontologie.

Il nous a été fait par un de nos amis une objection fort spécieuse, que nous nous plaisons à répéter ici.

« Si la vie consiste, nous disait-il, à devoir sa conservation à des combinaisons chimiques, une momie serait un être vivant, puisqu'elle ne doit sa conservation qu'à l'action chimique des substances employées à l'embaumement. »

Nous n'avons pas dit que la vie consiste à devoir sa conservation à des actions chimiques; mais qu'il y a de la vie là où il s'opère une série d'actions chimiques dont le résultat est la conservation du corps dont il s'agit. Or, les substances employées à l'embaumement ne font que ralentir l'action chimique que l'atmosphère et toutes les autres substances qui entourent la momie pourraient exercer sur elle, et dont toutes ne font que la détériorer.

Nous aussi, dans notre état normal, nous

avons chaque jour moins de vie, ou, ce qui revient au même, nous dépérissons, à mesure que, soit à cause de l'âge, soit des maladies, le nombre des actions chimiques destructives l'emporte sur celles qui tendent à nous conserver.

XXXIII.

368. *Photinite.* — 369. *Hyalite.* — 370. *Rétinite.* — 371. *Magnétite.*

Sans entrer dans l'exposition de nos idées sur la théorie du calorique, de la lumière, de l'électricité et du magnétisme, ce qui serait déplacé ici, nous nous bornerons à faire observer que, suivant les principes sagement établis par les créateurs de la nomenclature de la chimie, lors de la réforme de cette science, à la fin du siècle dernier, on devrait avoir donné des noms distincts aux deux sortes d'électricité, très-improprement nommées, l'une *positive*, et l'autre *négative.*

Nous croyons satisfaire à ce besoin de la méthode en remplaçant par le nom équiva-

lent d'*hyalite* l'électricité vitrée; et par celui de *rétinite* celui d'électricité résineuse, dérivés des noms grecs : *hyalos*, verre; et *retine*, résine. De même, pour désigner la matière de la lumière, nous employons le nom de photinite, dérivé du mot *photeinos*, lumineux.

XXXIV.

383. *Ame.*

On comprend bien que le mot âme est pris ici métaphoriquement, comme synonyme de *vie* sans que pour cela on entende identifier l'être spirituel qui anime notre corps, avec le jeu des actions et réactions de notre organisme, pas plus qu'on n'entend les confondre lorsqu'on donne aux affections de l'âme le nom d'*impression*, qui, dans le sens propre, ne s'applique qu'à l'action réciproque des corps les uns sur les autres.

C'est cependant sur cette équivoque que roule toute l'argumentation de Platon (1),

(1) Phædon.

de Cabanis (1) et de Broussais (2), lorsqu'ils tâchent de ramener toutes les opérations intellectuelles et sentimentales de notre âme aux phénomènes physiologiques de notre organisme.

XXXV.

405. *La Divinité.* — 406. *Intelligences supérieures à la généralité des hommes.*

Lorsqu'il s'agit d'interpréter les opinions des anciens, il ne faut pas oublier que leur langage est d'autant plus figuré que les sciences avaient fait peu de progrès parmi eux. La poésie, ainsi que chacun sait, a précédé partout la philosophie. La raison en est toute simple : c'est que l'imagination doit nécessairement précéder l'abstraction.

Un autre soin qu'il faut aussi avoir, c'est de ne pas confondre les opinions des hommes savans d'un siècle avec les erreurs des classes grossières, fruit de l'ignorance ou de la crédulité.

(1) Rapports du Physique et du Moral.

(2) De l'Irritation et de la Folie

Si, après cela, nous recherchons quelles ont été les idées des anciens philosophes relativement à ce que l'antiquité désignait par le nom général de *divinité*, nous reconnaîtrons aisément que, sauf un petit nombre d'athées, tous ont reconnu la nécessité d'un Être créateur de tout cet ensemble désigné par le nom de *monde*.

Quant au monde ils le partagèrent, comme nous le faisons aujourd'hui, en deux ordres d'êtres : les uns matériels, et les autres spirituels.

Partant de l'âme humaine, car c'est de son *moi* que chacun devait partir pour raisonner, par analogie, sur tout ce qui l'entourait ; ils ont pensé que, de même que notre corps doit sa conservation et ses mouvemens à la force motrice et conservatrice de notre âme, de même un principe de vie et de mouvement, une âme, devait animer tous les autres corps de la nature, là où ils reconnaissaient des mouvemens plus ou moins réguliers sans apercevoir aucun autre corps qui en fût la cause. Car, par cela seul,

ıvemens ·prenaient à leurs yeux le
'e de spontanés.

ainsi qu'ils virent s'animer toute la
; et que leur apparut une hiérarchie
ıigences qui, depuis la brute remon-
:squ'à la divinité, occupant un degré
ınt plus élevé que la sphère d'action
.acune d'elles leur semblait plus éten-

; les ont donc classées d'après ces di-
es conceptions. Mais quoiqu'ils aient
né le nom de dieux aux intelligences de
:lasse supérieure et la plus rapprochée de
divinité, ils ne les ont jamais confondues
ec elle. Toujours, et d'un commun accord,
, les ont considérées comme des créatures,
ı, s'ils leur ont quelquefois donné le nom
'émanation de la divinité, on voit qu'ils
ı'ont entendu désigner par cette dernière
expression que la ressemblance, qu'en leur
qualité de substances spirituelles, elles avaient
avec la divinité, et afin qu'on ne les confon-
dît point avec le monde matériel.

Tel est le véritable point de vue sous le-

quel il faut envisager les opinions des anciens philosophes sur la Divinité : ce qui n'a rien de commun avec les erreurs et les turpitudes de la théologie païenne, produit monstrueux de l'ignorance des peuples et des vues intéressées des faux prêtres de divinités qu'une crédulité aveugle avait créées.

La religion des Hébreux, et, après eux, la foi chrétienne, en écartant les grossières erreurs du paganisme, reconnurent l'existence d'une hiérarchie d'intelligences supérieures, dont il est fait expresse mention dans les deux Testamens, ainsi que dans la tradition de l'Eglise, en les désignant sous le nom le plus général d'anges et d'âmes inspirées, auxquelles on a aussi donné, en général, le nom de prophètes.

L'existence de ces intelligences ne se manifestant au philosophe par aucun des phénomènes de la nature, les seuls de son ressort, l'Ontologie ne peut que la signaler comme un aperçu que la raison conçoit possible par analogie.

XXXVI.

128. *Individu moral.*

On donne ce nom à toute association de personnes qu'on peut considérer comme objet, comme agent ou comme patient, et liées dans un but d'intérêt commun. Mais on commet fréquemment à leur égard une erreur qu'il importe de signaler ici, et c'est de leur attribuer des qualités qui ne peuvent avoir lieu que chez des individus physiques. C'est ainsi qu'on leur attribue une opinion ou une volonté commune à tous. Certes, un pareil accord peut avoir lieu entre un nombre très-borné de personnes; mais alors même cela ne peut se vérifier que rarement, et pendant un court espace de temps. Ainsi, lorsqu'on parle d'une opinion publique, d'une volonté nationale, cela ne doit s'entendre que d'un consentement donné après coup à des faits accomplis ou à des opinions connues de longue main, et, encore dans ce cas, le prétendu accord ne peut exister que parmi un certain nombre, peut-être le plus grand nombre, mais jamais chez tous.

PSYCHOLOGIE.

Nous n'aurons à faire qu'un petit nombre d'observations sur les tableaux concernant la Psychologie, car la plupart des expressions y contenues regardent l'Idéologie, l'Ethologie ou l'Esthétique; et, par conséquent, doivent être expliquées lorsque nous traiterons de ces sciences. Ici, il ne peut être question que de ce qui a rapport à la Psychologie en général.

I.

3. *Sensibilité.* — 4. *Spontanéité.*

Nous ferons ici une observation qui, nous l'espérons, ne sera pas sans importance aux yeux de nos lecteurs; savoir : que les actes

de notre souvenir, ainsi que ceux de notre imagination, sont souvent purement passifs, et, par conséquent, involontaires. Quant à nos jugemens, ils sont toujours, en eux-mêmes, involontaires; car on peut regarder ou ne pas regarder; mais une fois qu'on a regardé, on ne peut, à son gré, voir ou ne pas voir. De même il dépend de nous de réfléchir ou ne pas réfléchir, mais dès qu'on a réfléchi, la conclusion ne dépend plus de notre volonté. Cette conclusion est-elle fausse? La faute ne consiste pas en ce que nous l'ayons volontairement mal déduite, mais en ce que nous avons mal réfléchi, ou, ce qui revient au même, mal raisonné, tandis qu'il était en notre pouvoir de raisonner mieux.

C'est sur cette considération que repose le principe de la tolérance des opinions. Aussi long-temps qu'on ne pourra prouver à quelqu'un qu'il a mis de la négligence dans l'examen auquel il était libre de se livrer, nous devons de la tolérance à ses opinions, quelque opposées qu'elles soient à celles que nous professons.

II.

9. *Sensation.* — 10. *Sentimens.*

Le lecteur remarquera que, d'après l'arrangement du tableau, on indique que le *plaisir* et le *déplaisir* sont communs aux sensations et aux sentimens, et il se rappellera que c'est de cette observation que nous sommes partis pour concilier les opinions divergentes des deux écoles, française et écossaise, relativement aux idées du beau et du juste. (Voir la note au § 59 de la Psychologie.)

III.

24 *Sentimens indifférens.* — 26 *Sentimens pathologiques.*

Nous entendons ici par *sentimens pathologiques* ceux qui sont accompagnés d'un malaise, toutes les fois que nous éprouvons la privation de certains objets. Ceux qui ne sont point immanquablement suivis de malaise, se nomment *indifférens.*

IV.

27. *Besoin.* — 38. *Instinct.*

ɔst pas rare que des philosophes très-
ıés confondent ces deux expressions.
n y réfléchissant, on trouve que le mot
dénote le malaise qu'on éprouve dans
ncė d'un objet, même sans en con-
ı l'existence; tandis que le mot *instinct*
ıe l'ensemble des actes que l'on prati-
pour satisfaire un besoin, avant même
l'expérience nous ait appris que ces
s amèneront ce résultat.
ʼexistence des instincts est facile à ob-
ver chez les animaux. Quant à l'homme,
ːmis ce qui se passe dans les premiers mo-
ːns de son existence, il est difficile de dis-
ıguer en lui ce qui est le produit de la vo-
nté, d'avec ce qui ne provient que du sim-
le instinct.

V.

ı9. *Volonté.* — 40. *Instinct.* — 41. *Volonté.*

Quoique entre la volonté et l'instinct existe

la distinction marquée à l'article 19 de l'Ontologie ; il est des actes de notre esprit qui s'accomplissent tantôt par suite de la volonté, tantôt en vertu du simple instinct. C'est pourquoi, après avoir indiqué dans ce tableau, sous les numéros 44 à 52, ceux qui ne sont que l'effet de la volonté, nous avons indiqué, sous les numéros 58 à 67, ceux qui sont des actes, tantôt de volonté et tantôt de simple instinct.

C'est dans ce sens qu'il faut expliquer pourquoi la *liberté* et l'option (numéros 86 et 87) embrassent tous les numéros, depuis 44 jusqu'à 67 et leurs subordonnés. Cela signifie : que les actes compris sous ces numéros peuvent être et sont souvent libres.

VI.

312. *Charme.* — 351. *Somnambulisme.* 352. *Lucidité.*

Le devoir du philosophe consiste à enregistrer fidèlement les faits, tels qu'ils se présentent, soit à son observation, soit à celle

des personnes dont la probité et les lumières lui sont constatées.

Quant aux conclusions à en tirer, il ne doit pas se hâter, mais attendre qu'il ait juste raison de croire que de nouveaux faits ne viendront pas démentir les conséquences qu'il en aura déduites ; alors seulement, il lui sera permis de songer à bâtir une théorie sur les faits observés.

Ainsi, toutes les expressions consignées sous les numéros 312, 351 et 352 et leurs subordonnés ne sont là que pour signifier les faits réels que les hommes désignent par ces expressions, et non les explications diverses que chacun se plaît à leur attribuer.

De ces explications, les unes sont absurdes, les autres non fondées ; mais il y en a qui ont plus ou moins de probabilité.

Nous donnerons des exemples de ces différens cas.

Les faits du *somnambulisme* naturel sont généralement connus, et personne n'ose les mettre en doute.

Le somnambulisme opéré par la volonté

d'autrui est tout aussi incontestable pour ceux qui ont été à même d'observer les prodiges du magnétisme animal.

Le somnambulisme consiste en ce que les organes extérieurs de nos sens, se trouvent frappés de l'incapacité absolue de transmettre à l'esprit les sensations qui leur sont congéniales; l'esprit peut cependant éprouver, dans cet état de choses, ces mêmes sensations, et même beaucoup d'autres que jamais il n'a été à même d'éprouver dans l'état de veille.

On donne à cet état où l'âme sent et pense, autrement que par l'emploi usuel des organes ordinaires de la sensation ou de la pensée, le nom de *lucidité*.

Notre tableau montre sous les numéros 355 à 357 et leurs subordonnés les modes divers selon lesquels les sensations et les pensées se présentent à l'aspect du somnambule.

Parmi ces expressions, il n'y en a qu'une qui désigne, à-la-fois, le fait et en indique l'explication, parce que nous croyons cette explication possible. Les autres désignent

des faits tout aussi incontestables, mais auxquels nous ne connaissons pas jusqu'à présent d'explication satisfaisante.

Nous désignons le premier de ces modes par l'expression de : *Augmentation de sensibilité*. On l'observe, par exemple, lorsque le somnambule distingue par la vue les objets, jusqu'au point même de lire un écrit, quoique ses yeux soient exactement fermés, et même couverts d'un tampon de coton et un bandeau épais dont les bords sont recouverts tout autour avec du taffetas gommé, en sorte que la lumière ne puisse entrer par les interstices. C'est encore ainsi qu'il distingue au goût l'eau magnétisée d'avec celle qui ne l'est pas; ou qu'il reconnaît, parmi plusieurs pièces d'argent, celle qui aura été magnétisée; ou qu'en le faisant toucher divers métaux qu'il ne voit pas, il les distingue par la diversité de sensation qu'ils produisent sur lui.

Dans tous ces phénomènes, on ne découvre qu'une augmentation de sensibilité. Cela est évident dans les cas que nous ve-

nons de citer, relatifs au toucher. Mais celui de la vision à travers le bandeau s'explique aisément par le même principe.

En effet, personne n'ignore que le fluide lumineux se trouve répandu, non-seulement dans l'espace, mais aussi dans l'intérieur des corps. Admettons , avec les physiciens les plus distingués, que la transmission de l'action lumineuse s'opère par la voie de l'impulsion. Dans l'état normal de nos yeux, dès que nous les fermons, et, à plus forte raison, si nous les couvrons d'un bandeau, la lumière extérieure cesse d'exercer une action sensible sur la rétine, non pas parce qu'elle n'agit plus sur le fluide lumineux répandu dans le corps du bandeau et dans notre œil, mais parce que cette action s'y ralentit au point de devenir insensible. C'est ainsi que le son venant d'une chambre à côté de celle où nous nous tenons, mais séparée par des sacs de coton, n'arrive pas jusqu'à nous, bien que l'air contenu dans le coton ait cependant été ébranlé, et que des personnes ayant l'ouie plus délicate que nous, l'auraient entendu.

Il y a déplacement des organes extérieurs

des sens, lorsque, par exemple, le somnambule lit le contenu d'un billet, ou qu'il reconnaît un objet qu'on dépose dans sa main soigneusement enveloppé, ou que l'on place sur son épigastre; de même lorsqu'il discerne le goût ou l'odeur des objets placés sur telle ou telle partie de son corps; ou enfin lorsque n'entendant pas, si on lui parle à l'oreille, il entend ce que l'on dit lorsqu'on approche la bouche de sa main ou de son épigastre, quelque bas que les mots soient prononcés.

La physiologie comprend encore que par un déplacement de rapport entre les organes intérieurs et les organes extérieurs de la sensation, la partie du cerveau à l'aide de laquelle s'opère la vision, au lieu de recevoir l'impression des objets par l'entremise des nerfs qui font ordinairement ces fonctions, la reçoit par l'entremise d'autres nerfs, auxquels, dans l'état normal, d'autres fonctions sont affectées.

Mais ce qui, jusqu'à présent, a échappé à tous les efforts des physiologistes, c'est l'explication des phénomènes de la prévision, de

la rétro-vision et de la vision dans l'espace. Ce qui surtout les embarrasse, c'est la connaissance que les somnambules ont souvent de ce qui se passe, voire même, de ce qui se passera dans l'esprit d'autrui, jusqu'à prévoir les résolutions que ces personnes prendront et ce qu'elles feront par suite de ces décisions.

A côté de ces prodigieux phénomènes, on doit placer celui, tout aussi inexpliqué, de se transporter, en esprit, dans des lieux où l'on n'a jamais été, même dans des contrées très-éloignées du globe, et de décrire exactement ce qui s'y trouve et s'y fait, ou qui a été fait à une épeque donnée.

Ce que la physiologie n'a pu, ni n'a pas même essayé d'expliquer, la psychologie l'a tenté, et voici les deux opinions qui partagent à cet égard les philosophes.

Nul doute, disent les uns, qu'il doit y avoir un moyen de communication entre les esprits dégagés des corps. Il est probable qu'au-dessus des âmes humaines il y a des esprits qui pourraient leur apprendre ce

qu'elles ne sauraient, du moins dans leur état actuel, connaître par leurs seules facultés.

Ainsi, concluent ces philosophes, il est aisé de comprendre que l'âme du somnambule, par cela même que les organes des sens extérieurs n'agissent pas sur elle, se trouve, à peu près dans le cas d'un esprit dégagé de corps. On conçoit donc qu'elle entre en communication avec celles d'autres personnes, ou, même, avec des esprits d'un ordre supérieur.

Les philosophes qui raisonnent ainsi, citent à l'appui de leur théorie les cas assez fréquens où les somnambules accusent la présence d'un être spirituel qui leur dicte les réponses qu'ils font, ou qui se refuse à leur rendre ce service.

Cependant d'autres philosophes rejettent cette explication comme insuffisante; car, disent-ils, la plupart du temps les somnambules parlent comme ayant la conscience d'une vision immédiate et qui ne révèle en rien l'intervention d'un autre esprit. Puis,

ajoutent-ils, l'admission d'une hiérarchie d'esprits est-elle fondée sur des observations? Non : c'est une supposition fondée sur une analogie aussi faible que le rapport entre l'âme humaine et l'âme des bêtes ; rapport on ne peut plus vague, car personne ne saurait préciser les limites qui les séparent.

Quelques-uns de ces philosophes, non contens de repousser la théorie des premiers, se hasardent à en donner une beaucoup plus hardie.

Lorsqu'on avance, disent-ils, que l'âme est dans le corps, on s'exprime d'une manière métaphorique. On ne veut pas dire qu'elle occupe une certaine place dans le corps, comme lorsqu'on dit d'un individu qu'il occupe un certain lieu dans l'espace, mais comme lorsqu'on dit d'un général, qu'il est sur tous les points du champ de bataille. C'est-à-dire : qu'il exerce son action sur tous ces points, sans cependant y *être*.

L'âme, poursuivent-ils, n'est donc ni dans la tête ni dans les membres, et lorsqu'on dit qu'elle y est, ce qu'on prétend affirmer, c'est qu'elle exerce son action sur chaque membre,

aussi bien que sur la tête. Chaque partie du corps agit à son tour sur l'âme, qui n'est pas plus dans l'une que dans l'autre, puisqu'elle n'est dans aucune; elle agit sur toutes, et toutes agissent sur elle.

Pourquoi donc, demandent ces philosophes, supposer, ainsi qu'on le fait ordinairement, une âme pour chaque corps, puisqu'on trouverait absurde de supposer une âme pour chaque partie de notre corps!

Supposez, au contraire, continuent-ils, un seul esprit commun à tous les corps animés de l'univers, il sera dans chacun, en ce sens qu'il agira sur chacun, et chacun agira sur lui, et il agira également sur chaque partie de chaque corps, mais il ne sera pas, en sens propre, plus dans une partie que dans l'autre, plus dans tel corps que dans tel autre corps. Venez-vous à perdre un de vos membres? Quel résultat cela a-t-il pour l'âme? C'est qu'elle ne reçoit plus les impressions qui lui étaient transmises par ce membre; de même que désormais cesse l'action qu'elle exerçait sur lui. Du règne organique il est passé dans celui

des corps morts et bruts ; quant à elle, elle continue à agir sur les autres membres restés en vie, et à en recevoir des impressions. L'homme tout entier meurt-il ? L'homme, partie du règne animal, est pour l'esprit universel ce qu'un des membres faisant partie de l'ensemble des membres qui constituent le corps humain est, dans l'opinion vulgaire, pour l'âme de chaque individu. L'esprit universel cesse d'être affecté par lui, comme il cesse d'agir sur lui. L'esprit continue d'agir sur tout le reste des corps organisés existant dans ce moment, et commence à exercer son action sur ceux qui viennent d'être conçus.

Après avoir ainsi exposé leur théorie en général, ces philosophes en font l'application aux phénomènes, soit de la vision dans l'espace, soit de la prévision et de la rétro-vision, soit de la connaissance de ce qui se passe dans l'esprit d'autrui.

Tout cela n'est merveilleux et inexplicable, disent-ils, que lorsqu'on suppose autant d'esprits que d'individus ; mais du moment où vous n'admettez qu'un seul esprit pour tous les êtres animés, il n'est pas plus étonnant

qu'il sache ce qui se passe dans des lieux divers, qu'il ne l'est que votre âme sente ce qui se passe à-la-fois dans votre tête et dans l'un de vos membres. Un individu peut être dans les plaisirs et un autre dans les souffrances, comme votre palais peut goûter un mets délicieux, votre oreille peut être flattée par une superbe musique, tandis que votre genou est tourmenté par la goutte.

Dans l'état normal de chaque individu, concluent enfin ces philosophes, ses organes internes et externes sont dans un état permanent d'action les uns sur les autres, aucun d'eux ne peut recevoir le contrecoup des impressions que l'esprit reçoit ailleurs. Mais lorsque, dans le sommeil magnétique, cette action entre les divers organes du somnambule est complètement arrêtée, sa langue peut rendre les impressions que l'esprit éprouve de la part de tout autre objet, et dans le nombre infini d'objets qui agissent sur lui, il porte son attention particulière sur celui qui fait le sujet de la demande adressée au somnambule.

***

Craignant d'être confondus avec ceux des anciens qui enseignaient que les âmes des hommes ne sont que des parties de l'âme du monde moral, c'est-à-dire de la Divinité, selon eux, les philosophes dont nous exposons ici la théorie, ajoutent que, tout en n'admettant qu'un seul esprit commun à tous les êtres animés, ils ne confondent pas cet esprit avec la Divinité. Les facultés de cet esprit se font connaître, disent-ils, par les œuvres qui en résultent. Or, ces œuvres sont toutes imparfaites, et plus ou moins entachées du sceau de l'impéritie et de l'impuissance. Partout, au contraire, où cet esprit a peu ou point de part, on est ravi de la régularité, de l'ordre et de la sagesse qui brillent dans toute la nature.

Force est donc, concluent-ils, de reconnaître l'existence d'une intelligence infiniment grande, infiniment puissante et infiniment sage, auteur et régulateur de tout ce qui existe.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'exposition des idées de cette école, car ce que nous en avons dit suffira pour faire comprendre

comment ils ont entendu expliquer les phénomènes du somnambulisme. Nous nous permettrons seulement de leur adresser une demande : En rejetant la théorie de ceux qui expliquent ces phénomènes par la communication entre les esprits, vous leur avez reproché de ne se fonder que sur une supposition gratuite. Ne pourrait-on pas vous reprocher que la vôtre n'est, pas même, fondée sur une supposition, ni ne saurait s'appuyer sur aucune analogie ?

Nous ne saurions terminer cette observation sans revenir sur une assertion que nous avons avancée dans l'article 40 de la Psychologie sur l'impropriété du nom de *magnétisme animal.*

Des personnes respectables et très-versées dans ces sortes d'expériences nous ont affirmé, ultérieurement, avoir aimanté des barres de fer en les promenant autour de personnes en état de somnambulisme.

Nous avons lu aussi dans les ouvrages de plusieurs autres observateurs, qu'on est parvenu souvent à élever des somnambules à

quelques pouces de leurs lits par la seule force d'attraction des mains du magnétiseur.

Ces faits, dont il ne nous est pas permis de contester l'exactitude, établissent une identité parfaite entre les phénomènes du somnambulisme et ceux du magnétisme.

VII.

106 *à* 112. — *Souvenirs des Rapports.*

Ce tableau, depuis le numéro 372 à 423, renferme notre théorie des talens et des caractères qui distinguent les hommes et que nous faisons dériver de la diverse aptitude qu'ont les uns de se souvenir de telle sorte de rapports, et les autres de telle autre sorte. En outre, il finit de démontrer la justesse du jugement que nous avons porté sur la phrénologie dans la note B à la Psychologie (p. 173), et à laquelle nous renvoyons le lecteur.

VIII.

118. *Vertus.* — 119. *Vices.* — 120 *Défauts.*

Le développement de ces trois articles appartient à l'Ethologie. Nous sommes forcés d'y renvoyer le lecteur.

IDÉOLOGIE.

I.

1. *Entendement.* — 2. *Sensibilité.* — 3. *Intelligences.*

Nous avons déjà fait observer dans la note A, sur le § 2 de l'Idéologie, qu'il y a à faire entre les deux expressions, d'ailleurs synonymes, *entendement* et *intelligence*, la distinction que nous y avons signalée. A cette observation, nous ajouterons ici que la sensibilité est le premier degré de l'entendement, et que l'intelligence en est le second. Tout être sensible, par cela seul qu'il aperçoit les objets, et qu'en les apercevant, distingue l'un de l'autre les divers objets dont les idées lui sont présentes, il *entend*, il *comprend*, il *juge*, il *compare*, il *raisonne*, il *pense*. *L'intelligence* n'est que la faculté de penser.

II.

6. *Démonstration.* — 205. *A priori.* — 207 *A posteriori.*

On donne le nom de démonstration *à priori* à celles qui procèdent d'après la méthode synthétique, et *à posteriori* à celles qui procèdent d'après la méthode analytique.

FIN DES OBSERVATIONS SUR LES TABLEAUX.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TABLEAUX.

A

Abaissement, Psych. 172.
Abandon, Psych. 279.
Abâtardissement, Ontol. 215.
Abattement, Psych. 171, 336.
Abbréviation, Ontol. 302.
Abjection, Psych. 173, 305, 511.
Absence, Ontol. 273
Absolutisme, Psych. 390.
Abstraction, Psych. 378.
Accablement, Psych. 343.
Accélération, Ontol. 530.
Accessoire, Ontol. 48.
Accident, Ontol. 13, 142; Psych. 203, 235.
Accord, Ontol. 174.
Accumulation, Ontol. 285.
Acte, Ontol. 631.
Action, Ontol. 110, 616 à 637.
Activité, Ontol. 232, 709; Psych. 430.
Actualité, Ontol. 175.
Addition, Ontol. 288.
Adresse, Psych. 439.
Adultération, Psych. 413.
Adversité, Psych. 240.
Affaiblissement, Psych. 344.
Affaissement.

Artisan, Ontol. 571.
Artiste, Ontol. 572.
Assassinat, Psych. 287.
Assimilation, Ontol. 204, 514.
Association, Ontol. 339.
Assoupissement, Psych. 330.
Assujettissement, Psych. 199.
Astronomie, Psych. 421.
Atermoiement, Ontol. 468.
Atmosphériques (Corps), Ontol. 387.
Atôme, Ontol. 365.
Attachement, Psych. 71.
Attaque, Psych. 234.
Atteinte, Psych. 283.
Attention, Idéol. 14.
Attraction, Ontol. 485.
Attraits, Ontol. 95; Psych. 310.
Attribut, Ontol. 41; Idéol. 71.
Augmentation, Ontol. 244, 259.
Auteur, Ontol. 543.
Autographe, Ontol. 604.
Avanie, Psych. 297.
Avantage, Ontol. 263.
Aversion, Psych. 53.
Avertissement, Idéol. 62.
Avidité, Psych. 47.
Avilissement, Psych. 177.
Axiôme, Idéol. 170.

B

Balourdise, Psych. 553.
Base, Ontol. 589.
Beauté, Ontol. 73.

Beaux-Arts, Psych. 40
Belles-Lettres, Psych. 377.
Besoin, 27, 223, 275.
Bêtise, Psych. 551.
Blanc, Ontol. 652.
Bond, Ontol. 511.
Bonheur, Psych. 123.
Bon Sens, Psych. 450.
Bonté, Psych. 505.
Branle, Ontol. 504.
Brièveté, Psych. 501.
Brut (Corps), Ontol. 380.
But, Ontol. 651.
Butorderie, Psych. 554.

C

Calamité, Psych. 241.
Calcul, Psych. 416.
Calme, Ontol. 488 ; Psych. 129.
Calomnie, Psych. 299.
Calorique, Ontol. 367.
Capacité, Ontol. 67, 706; Psych. 432.
Caractère, Ontol. 42.
Caricature, Psych. 409.
Casualité, Ontol. 687.
Catastrophe, Psych. 294.
Causalité, Ontol. 88 ; Psych. 423.
Cause, Ontol. 542, 647, 649; Idéol. 143.
Célérité, Ontol. 524.
Célestes (Corps), Ontol. 388.
Censure, Psych. 412 ; Idéol. 97.
Certitude, Ontol. 681.
Cessation, Ontol. 459.

Chagrin, Psych. 148.
Chaleur, Ontol. 26, 82.
Changement, Ontol. 127.
Charlatanisme, Psych. 524.
Charme, Ontol. 96; Psych. 312.
Choc, Ontol. 498.
Chose, Ontol. 2.
Choix, Psych. 90.
Circonstance, Ontol. 49.
Classe, Ontol. 323.
Clairvoyance, Psych. 483.
Classification, Ontol. 488.
Coaction, Psych. 285.
Cohésion, Ontol. 515.
Coïncidence, Ontol. 343.
Collation, Idéol. 50.
Collection, Ontol. 393.
Collocation, Ontol. 442.
Combinaison, Ontol. 344, 476.
Comme, Ontol. 115.
Commencement, Ontol. 586.
Comment, Ontol. 115.
Commentaire, Idéol. 92.
Commotion, Psych. 208.
Comparaison, Ontol. 203; Psych. Idéol. 38.
Compensation, Psych. 40, 471.
Composé, Ontol. 390.
Compositeur, Ontol. 578.
Composition, Ontol. 672.
Compréhension, Psych. 471; Idéol. 11.
Concentration, Psych. 390.
Conception, Ontol. 657.
Conciliation, Psych. 394.

Concision, Psych. 500.
Conclusion, Idéol. 173.
Concomitance, Ontol. 340.
Conférence, Idéol. 51.
Conformité, Ontol. 133 ; Psych. 394.
Confrontation, Idéol. 52.
Confusion , Psych. 399, 523 ; Psych. 170 ; Idéol. 27.
Conjoncture, Ontol. 341.
Connexion, Ontol. 329.
Connexité, Ontol. 330.
Conscience, Psych. 300 ; Idéol. 9.
Conséquence , Ontol. 251 ; Idéol. 178, 200, 201, 202.
Conservation, Ontol. 159; Psych. 32, 42, 391, 392.
Considération, Ontol. 252 ; Idéol. 45.
Constance, Ontol. 147 ; Psych. 516.
Consternation, Psych. 185.
Contact, Ontol. 85.
Contemplation, Idéol. 48.
Contentement, Psych. 125.
Contestation, Idéol. 102.
Contingence, Ontol. 685.
Contour, Ontol. 94.
Contraction, Ontol. 301.
Contradiction, Ontol. 181 ; Psych. 408 ; Idéol. 122, 133.
Contrainte, Psych. 198, 284.
Contrariété, Ontol. 180 ; Psych. 164 ; Idéol. 121, 132.
Contrefaçon, Ontol. 165.
Contretemps, Psych. 202.
Contrition, Psych. 153.

Controverse, Idéol. 103.
Convenance, Ontol. 175.
Conversion, Idéol. 83, 84, 118, 19, 120.
Convoitise, Psych. 45.
Coordination, Ontol. 475.
Copie, Ontol. 164.
Corollaire, Idéol. 181.
Corporation, Ontol. 672.
Corps, Ontol. 50, 396.
Correction, Ontol. 208; Psych. 491; Idéol. 98.
Correlation, Ontol. 336.
Correspondance, Ontol. 169; Psych. 400.
Corruption, Ontol. 216; Psych. 413.
Couleur, Ontol. 59.
Coup, Ontol. 500.
Courage, Psych. 461, 493.
Crainte, Psych. 268.
Créateur, Ontol. 425, 544.
Création, Ontol. 667.
Créature, Ontol. 426, 664.
Crédulité, Psych. 381, 543.
Cristallisation, Ontol. 381.
Critique, Psych. 408, 486; Idéol. 96.
Croissance, Ontol. 283.
Cruauté, Psych. 388.
Cupidité, Psych. 51.

D

Débat, Idéol. 101.
Débilité, Psych. 346.
Déboire, Psych. 82.
Décadence, Ontol. 213.
Déchet, Ontol. 271.



:ision, Psych. 458.
:omposition, Ontol. 217.
:ompte, Ontol. 307.
:ouragement, Psych. 340, 380.
cri, Psych. 205.
duction, Ontol. 304.
faillance, Psych. 335.
:faut, Ontol. 266; Psych. 120, 384, 387.
:faveur, Psych. 207.
:finition, Idéol. 169, 140.
:génération, Ontol. 214.
égoût, Psych. 81, 162.
ehors, Ontol. 201.
élai, Ontol. 438.
élassement, Psych. 128.
)élicatesse, Psych. 497.
)élice, Psych. 145.
)élire, Psych. 358.
)émence, Psych. 550.
)emi-Dieux, Ontol. 417.
)émonstration, Idéol. 61.
Dénuement, Psych. 225.
Dépendance, Ontol. 326.
Déplacement, Ontol. 506.
Déplaisir, Psych. 146.
Déraison, Psych. 539.
Désagrémens, Ontol. 29, 33; Psych. 6.
Désappointement, Psych. 254.
Désastre, Psych. 237.
Désespoir, Psych. 187.
Déshonneur, Psych. 176.
Désir, Psych. 44.
Désolation, Psych. 186.
Destin, Psych. 410.

Destinée, Psych. 410.
Destruction, Ontol. 219; Psych. 413.
Détérioration, Ontol. 188; Psych. 413.
Détermination, Psych. 457.
Détresse, Psych. 217.
Détriment, Psych. 289.
Dextérité, Psych. 473.
Diagnose, Ontol. 497.
Diathèse, Psych. 25.
Dieu, Ontol. 423.
Dieux, Ontol. 416.
Différence, Ontol. 122; Psych. 408.
Diffusion, Psych. 531.
Dignité, Psych. 509.
Dilemme, Psych. 187.
Diligence, Ontol. 528.
Diminution, Ontol. 245, 260.
Diplase, Psych. 350.
Direction, Ontol. 439, 486.
Discernement, Psych. 485.
Discontinuation, Ontol. 458.
Discordance, Ontol. 141.
Discrédit, Psych. 204.
Discussion, Idéol. 67.
Disette, Ontol. 272; Psych. 222.
Disgrâce, Psych. 206.
Disparité, Ontol. 138; Psych. 409.
Disposition, Ontol. 441; Psych. 58, 462.
Dispute, Idéol. 106.
Dissemblance, Ontol. 123.
Dissolution, Ontol. 218; Psych. 385, 512.
Dissonance, Ontol. 78.
Distance, Ontol. 84; Psych. 419.
Distinction, Ontol. 120.

Distribution, Ontol. 481.
Diversité, Ontol. 35; Psych. 109.
Divination, Psych. 357.
Divinité, Ontol. 35, 405.
Division, Ontol. 309.
Doctrine, Psych. 445.
Domination, Psych. 308.
Dommage, Psych. 291.
Don, Ontol. 318; Psych. 115.
Douceur, Psych. 144.
Douleur, Psych. 192.
Doute, Psych. 262, 682; Idéol. 94.
Durée, Ontol. 57, 86, 193.

E

Economie, Ontol. 477.
Edificateur, Psych. 575.
Efféminatioa, Psych. 375.
Effet, Ontol. 113.
Efficacité, Ontol. 707.
Effroi, Psych. 269.
Egalité, Ontol. 227.
Egarement, Psych. 359.
Egoïsme, Psych. 403, 513.
Elaboration, Ontol. 634.
Election, Psych. 94.
Electricité, Ontol 369, 370.
Elément, Ontol. 592.
Elévation, Psych. 417.
Eloignement, Ontol. 505; Psych. 55.
Eloquence, Psych. 377.
Emanation, Ontol. 663.

****

Embarras, Psych. 258.
Emotion, Psych. 209.
Empire, Psych. 309.
Enchantement, Psych. 311.
Energie, Ontol. 708; Psych. 456.
Enfant, Ontol. 665.
Engouement, Psych. 136.
Engourdissement, Psych. 331.
Enjouement, Psych. 135.
Enlacement, Ontol. 334.
Ennui, Psych. 80, 161.
Enquête, Idéol. 114.
Ensemble, Ontol. 391.
Entendement, Idéol. 1.
Enthousiasme, Psych. 103.
Enthymème, Idéol. 185, 183.
Entrave, Psych. 201.
Entrelacement, Ontol. 335.
Enumération, Idéol. 137.
Envie, Psych. 48, 381, 386.
Epichérème, Idéol. 186.
Epigramme, Psych. 409.
Epouvante, Psych. 270.
Equilibre, Psych. 400.
Equivoque, Psych. 399; Idéol. 144.
Erreur, Psych. 380, 382, 383; Idéol. 128, 129.
Erudition, Psych. 444.
Escompte, Ontol. 306.
Espace, Ontol. 25.
Espèce, Ontol. 320.
Espoir, Psych. 309.
Esprit, Ontol. 52; Psych. 426.
Essai, Idéol. 110.
Essence, Ontol. 12, 16, 143.

Etat, Ontol. 15, 346.
Etendue, Ontol. 24, 229; Psych. 415; Idéol. 167.
Etonnement, Psych. 253.
Eternité, Ontol. 540.
Etre, Ontol. 1, 56.
Etude, Idéol. 49.
Euphémisme, Idéol. 167.
Evanouissement, Psych. 341.
Exaction, Psych. 228.
Exactitude, Psych. 488.
Examen, Idéol. 46.
Excédant, Ontol. 279.
Excellence, Ontol. 261.
Excès, Ontol. 243.
Exégèse, Ontol. 496.
Exemplaire, Ontol. 609.
Exemple, Idéol. 190.
Exercice, Ontol. 636.
Existence, Ontol. 18.
Expérience, Psych. 443; Idéol. 108.
Extension, Idéol. 134.
Extinction, Ontol. 220.
Extorsion, Psych. 231.
Extravagance, Psych. 409.
Exubérance, Ontol. 276.

F

Fabricant, Ontol. 573.
Fabricateur, Ontol. 574.
Façon, Ontol. 93, 701.
Faculté, Ontol. 705.
Faible, Psych. 63.

Famille, Ontol. 324.
Faiblesse, Psych. 345.
Fait, Ontol. 632, 674.
Fanatique, Psych. 381, 386.
Fascination, Psych. 313.
Fatalité, Ontol. 412, 690.
Fatigue, Psych. 244.
Faute, Ontol. 270; Psych. 276,
Félicité, Psych. 140.
Fermeté, Psych. 508.
Ferveur, Psych. 366.
Figure, Ontol. 69; Psych. 395; Idéol. 193.
Fils, Ontol. 664.
Fin, Ontol. 296, 650.
Finesse, Psych. 480.
Fluidité, Ontol. 353.
Folie, Psych. 360.
Fondateur, Ontol. 581.
Fondement, Ontol. 588.
Fontaine, Ontol. 602.
Fonds, Ontol. 614.
Force, Ontol. 116; Psych. 492.
Forme, Ontol. 70, 702; Idéol. 58.
Fraction, Ontol. 257.
Frayeur, Psych. 263.
Frénésie, Psych. 361.
Froid, Ontol. 27, 83.
Froideur, Psych. 339.
Fruit, Ontol. 660.
Fureur, Psych. 366.
Furie, Psych. 367.
Futilité, Psych. 398.

G

Gaité, Psych. 137.
Gaz, Ontol. 356.
Gêne, Psych. 163.
Généralisation, Ontol. 45.
Généralité, Ontol. 45.
Génie, Ontol. 418; Psych. 437, 469.
Genre, Ontol. 321.
Géographie, Psych. 407.
Géométrie, Psych. 415.
Geste, Ontol. 633.
Gestion, Idéol. 100.
Glose, Idéol. 93.
Goétie, Psych. 315.
Goût, Ontol. 15, 65, 80; Psych. 377, 467.
Grâce, Ontol. 71.
Gradation, Ontol. 173.
Grandeur, Ontol. 36; Psych. 110.
Gravité, Ontol. 233, 516.
Guise, Ontol. 700.

H

Habileté, Psych. 427.
Haine, Psych. 56.
Halte, Ontol. 460.
Harmonie, Ontol. 72, 172.
Hâte, Ontol. 529.
Hauteur, Ontol. 92; Psych. 417.
Héros, Ontol. 419.
Hésitation, Psych. 259.

Hétérogénéité, Ontol. 124.
Histoire, Psych. 422.
Homogénéité, Ontol. 154; Psych. 43.
Homonymie, Idéol. 154.
Honneur, Psych. 272.
Honte, Psych. 169.
Humiliation, Psych. 175.
Humilité, Psych. 385, 406, 418.
Hyalite, Ontol. 369.
Hyperbole, Idéol. 165.
Hypocondrie, Psych. 215.
Hypothèse, Idéol. 172.

I

Idée, Idéol. 12.
Idéntité, Ontol. 34; Psych. 108.
Idonéité, Psych. 440.
Ignominie, Psych. 149.
Ignorance du sujet, Idéol. 138.
Illation, Idéol. 179.
Image, Ontol. 161.
Imagination, Psych. 96, 99, 377.
Imbécillité, Psych. 538.
Imitation, Ontol. 166; Psych. 399.
Immobilité, Ontol. 434.
Immortalité, Ontol. 196; Psych. 397.
Immutabilité, Ontol. 156.
Impassibilité, Psych. 318, 334.
Impénétrabilité, Ontol. 63.
Importance, Ontol. 250.
Impossibilité, Ontol. 683.
Impression, Ontol. 502, 656; Psych. 11.
Imprudence, Psych. 546.

Impulsion, Ontol. 483, 644; Psych. 399.
Inaction, Ontol. 450; Psych. 319.
Inaltérabilité, Ontol. 157, 492.
Inaptitude, Psych. 521.
Inamovibilité, Ontol. 491.
Incapacité, Psych. 520.
Incertitude, Psych. 261.
Incident, Ontol. 13, 45.
Inclination, Psych. 62, 465.
Incommodité, Psych. 247.
Incompatibilité, Ontol. 140; Psych. 44; Idéol. 216.
Inconsidération, Psych. 545.
Inconstance, Psych. 411, 557.
Incurie, Psych. 323.
Indécision, Psych. 263.
Indétermination, Psych. 264.
Indigence, Psych. 188.
Indiscrétion, Psych. 544.
Indisposition, Psych. 246.
Individu, Ontol. 54, 153, 191, 192, 312, 420, 427.
Individualité, Ontol. 135, 420.
Indolence, Psych. 320.
Induction, Idéol. 180, 189.
Inégalité, Ontol. 228.
Ineptie, Ontol. 226; Psych. 519.
Inertie, Ontol. 435, 697; Psych. 316.
Infamie, Psych. 180.
Infériorité, Ontol. 242; Psych. 418.
Infini, Ontol. 297, 313.
Infirmité, Psych. 248.
Influence, Ontol. 637; Psych. 303.
Information, Idéol. 116.
Infortune, Psych. 236.

Injure, Psych. 282.
Inquiétude, Psych. 154.
Inquisition, Idéol. 117.
Insensibilité, Psych. 318, 536.
Insociabilité, Psych. 440.
Insolence, Psych. 410.
Insouciance, Psych. 324.
Inspiration, Psych. 105.
Instant, Ontol. 539.
Instinct, Psych. 36, 38, 40, 475.
Instituteur, Ontol. 582.
Instruction, Psych. 428.
Insuffisance, Ontol. 267; Psych. 522.
Insulte, Psych. 295.
Intelligence, Ontol. 406; Psych. 470; Idéol. 3.
Intensité, Ontol. 226.
Intermission, Ontol. 452.
Intermittence, Ontol. 453.
Interpellation, Ontol. 149, 454.
Interruption, Ontol. 437.
Intervalle, Ontol. 431.
Intuition, Idéol. 7.
Invariabilité, Ontol. 130; Psych. 392.
Inventeur, Ontol. 570.
Investigation, Idéol. 69.
Invraisemblance, Ontol. 684.
Irascibilité, Psych. 534.
Ironie, Idéol. 168.
Irrégularité, Ontol. 146.
Irrésolution, Psych. 265.
Irritabilité, Psych. 533.

J

Jalousie, Psych. 76.
Jeu, Psych. 419, 420.
Joie, Psych. 136.
Jouissance, Psych. 126.
Jugement, Psych. 98, 452; Idéol. 16.
Justesse, Psych. 381, 435.

L

Lâcheté, Psych. 326.
Laconisme, Psych. 502.
Laideur, Ontol. 77.
Langueur, Psych. 325.
Largeur, Ontol. 90.
Lassitude, Psych. 345, 348.
Légèreté, Psych. 398, 532.
Lemne, Idéol. 171.
Léthargie, Psych. 329.
Liaison, Ontol. 331.
Liberté, Psych. 86.
Lien, Ontol. 333.
Lieu, Ontol. 119, 192; Psych. 407.
Ligne, Ontol. 65.
Liquide, Ontol. 354.
Litote, Idéol. 166.
Longueur, Ontol. 89.
Loquacité, Psych. 528.
Lucidité, Psych. 352, 434.
Lumière, Ontol. 20, 368; Psych. 373.

****

M

Magie, Psych. 314.
Magnétite, Ontol. 371.
Majeure, Idéol. 195, 198.
Majorité, Ontol. 265.
Maladie, Psych. 249.
Malheur, Psych. 190.
Malignité, Ontol. 75.
Malpropreté, Psych. 413.
Manière, Ontol. 699.
Manque, Ontol. 269; Psych. 273.
Manquement, Ontol. 268.
Marche, Ontol. 482.
Masse, Ontol. 389, 591, 615.
Mathématiques, Psych. 414.
Matière, Ontol. 6, 51, 590, 599, 613.
Matrice, Ontol. 599.
Maux, Psych. 196.
Méchanceté, Psych. 514.
Mécontentement, Psych. 147, 413.
Méditation, Idéol. 47.
Méfiance, Psych. 420.
Mélancolie, Psych. 214.
Membres, Idéol. 192.
Mendicité, Psych. 277.
Mépris, Psych. 174, 387.
Mère, Ontol. 598.
Mesquinerie, Psych. 420.
Mesure, Ontol. 493.
Métalepse, Idéol. 163.
Métamorphose, Ontol. 184.
Métaphore, Idéol. 155, 157.
Méthode, Idéol. 59.

Métonymie, Idéol. 156, 158.
Minéral (Corps), Ontol. 386.
Mineure, Idéol. 196, 199.
Misanthropie, Psych. 389.
Misère, Psych. 278.
Mobile, Ontol. 445, 641.
Mobilité, Ontol. 433, 445; Psych. 547.
Mode, Ontol. 47, 115; Idéol. 194.
Modèle, Ontol. 610.
Modestie, Psysh. 418.
Modification, Ontol. 46.
Moi, Ontol. 421; Psych. 304, 305, 306, 307.
Molécule, Ontol. 366.
Mollesse, Psych. 337.
Moment, Ontol. 538.
Monade, Ontol. 364.
Monde, Ontol. 115, 425.
Monomanie, Psych. 364.
Morgue, Psych. 379.
Mort, Ontol. 221, 363, 384.
Mortalité, Ontol. 385.
Moteur, Ontol. 444.
Motif, Ontol. 640.
Mouvement, Ontol. 443; Psych. 421.
Moyenne, Idéol. 197.
Musique, Psych. 372.
Mutabilité, Ontol. 126; Psych. 411, 559.
Multiplication, Ontol. 292.
Multiplicité, Ontol. 121.
Multitude, Ontol. 177.

N

Naissance, Ontol. 662.

Nature, Ontol. 17, 54, 55, 258.
Naturel, Psych. 463.
Nécessité, Ontol. 566, 689; Psych. 224.
Négation, Ontol. 128.
Négligence, Psych. 322.
Niaiserie, Psych. 541.
Nigauderie, Psych. 552.
Nombre, Ontol. 178, 230, 258; Psych. 4[illegible]6.
Nomination, Psych. 95.
Nonchalance, Psych. 321.
Nostalgie, Psych. 407.
Note, Idéol. 64.
Notion, Idéol. 13.
Nuance, Ontol. 173; Psych. 400.

O

Objection, Idéol. 95.
Objet, Ontol. 3, 612; Idéol. 72.
Obligeance, Psych. 406.
Observation, Psych. 423; Idéol. 37.
Occasion, Ontol. 342, 350, 648.
Occurrence, Ontol. 342.
Odeur, Ontol. 22, 79; Psych. 375.
Odorat, Psych. 16.
Œuvre, Ontol. 576, 673.
Offense, Psych. 233.
Ombre, Ontol. 60, 199.
Opération, Ontol. 630.
Opportunité, Ontol. 351.
Opposition, Ontol. 139; Idéol. 85.
Opprobre, Psych. 178, 296.
Option, Psych. 87.

Ordre, Ontol. 100, 322, 473; Psych. 402.
Organe, Ontol. 379; Psych. 356.
Organisation, 377.
Organisme, Ontol. 378.
Orgueil, Psych. 384.
Original, Ontol. 603.
Originalité, Psych. 409.
Origine, Ontol. 545; Psych. 384.
Ornement, Ontol. 317; Psych. 113.
Ouie, Psych. 13.
Outrage, Psych. 298.
Ouvrier, Ontol. 576.

P

Paix, Psych. 131.
Palingénésie, Ontol. 670.
Pâmoison, Psych. 342.
Parabole, Psych. 395.
Parallèle, Idéol. 53.
Paralogisme, Idéol. 128.
Parenté, Ontol. 338.
Paresse, Psych. 510.
Parité, Ontol. 167; Psych. 395.
Particularité, Ontol. 39.
Passion, Ontol. 112; Psych. 74.
Patient, Ontol. 109.
Patron, Ontol. 608.
Pauvreté, Psych. 227.
Pédantisme, Psych. 525.
Peine, Psych. 21.
Penchant, Ontol. 518; Psych. 60, 466.
Pénétration, Psych. 433.
Pénurie, Psych. 226.

Perception, Idéol. 10.
Percussion, Ontol. 501.
Père, Ontol. 579, 597.
Perfection, Psych. 412, 489.
Perfectionnement, Ontol. 211, Psych. 33, 43, 412.
Périodicité, Ontol. 150.
Permanence, Ontol. 158.
Perpétuation, Ontol. 194.
Perpétuité, Ontol. 195; Psych. 396.
Perplexité, Psych. 212.
Perquisition, Idéol. 113.
Persécution, Psych. 286.
Persévérance, Psych. 391, 517.
Persistance, Psych. 518.
Personnalité, Ontol. 421; Psych. 302, 404, 405, 406, 421.
Personne, Ontol. 191.
Perspicacité, Psych. 479.
Perte, Psych. 292.
Perturbation, Psych. 211.
Perversité, Psych. 515.
Pesanteur, Ontol. 64, 517; Psych. 373.
Pétition de principe, Idéol. 141.
Peur, Psych. 267.
Philosophie, Psych. 378, 433.
Phorominie, Psych. 421.
Photinite, Ontol. 368.
Plaisir, Psych. 20.
Plan, Ontol. 478.
Pluralité, Ontol. 179.
Poésie, Psych. 377.
Poids, Ontol. 249.
Point, Ontol. 348.

Point de mire, Ontol. 653.
Polémique, Psych. 408; Idéol. 104.
Portée, Ontol. 231; Psych. 472.
Portrait, Ontol. 162.
Position, Ontol, 347, 432; Psych. 420.
Possibilité, Ontol. 678.
Pourquoi, Ontol. 111.
Poursuite, Idéol. 115.
Pouvoir, Ontol. 703; Idéol. 211.
Précaution, Ontol. 495.
Précision, Psych. 490.
Prédilection, Psych. 93.
Préférence, Psych. 92.
Préjudice, Psych. 288.
Prémisses, Idéol. 172.
Préparatifs, Ontol. 494.
Pression, Ontol. 503.
Prestesse, 527; Psych. 499.
Prévision, Psych. 371.
Prévoyance, Psych. 453.
Primauté, Ontol. 262.
Principe, Ontol. 585; Idéol. 56.
Privation, Psych. 274.
Probabilité, Ontol. 679.
Probité, Psych. 506.
Producteur, Ontol. 580.
Production, Ontol. 658.
Produit, Ontol. 659.
Profondeur, Ontol. 91; Psych. 436.
Profusion. Psych. 531.
Prolixité, Psych. 530.
Prolongation, Ontol. 284, 465.
Promptitude, Ontol. 526.
Propension, Psych. 61, 464.

Prophètes, Ontol. 415; Psych. 357.
Proportion, Ontol. 170; Psych. 401.
Proposition, Idéol. 41.
Propreté, Psych. 403.
Propriété, Ontol. 10, 711; Psych. 487.
Prorogation, Ontol. 466.
Prostration, Psych. 347.
Prototype, Ontol. 606.
Providence, Ontol. 409.
Prudence, Psych. 454.
Puissance, Ontol. 704.
Pureté, Psych. 504.
Pusillanimité, Psych. 534.
Pyrrhonisme, Psych. 383.

Q

Qualité, Ontol. 4, 5, 316, 422; Psych. 114, 117, 386, 414.
Quantité, Ontol. 225.
Querelle, Psych. 410.
Question, Idéol. 100.
Quiétude, Psych. 133.

R

Rabais, Ontol. 305.
Racine, Ontol. 593.
Raccourcissement, Ontol. 300.
Radotage, Psych. 540.

Raison, Ontol. 111, 645, 646; Idéol. 17, 451, 142.
Raisonnement, Psych. 378; Idéol. 42.
Rancune, Psych. 57.
Rapidité, Ontol. 525.
Rapport, Ontol. 9, 144, 152; Psych. 101.
Rapprochement, Ontol. 205.
Réaction, Ontol. 114.
Réalité. Ontol. 676.
Rebut, Psych. 78.
Recherche, Idéol. 111.
Réciprocité, Idéol. 215.
Recomposition, Ontol. 671.
Rectification, Ontol. 209.
Recueil, Ontol. 395.
Réduction, Ontol. 303.
Réflexion, Ontol. 507; Idéol. 15.
Réformation, Ontol. 207.
Réforme, Ontol. 206; Psych. 412.
Regret, Psych. 75, 151.
Règne, Ontol. 325.
Régularité, Ontol. 145; Psych. 503.
Régulateur, Ontol. 583.
Rejeton, Ontol. 666.
Relâche, Ontol. 461.
Relation, Ontol. 9.
Remarque, Idéol. 65.
Remise, Ontol. 467.
Remords, Psych. 150.
Repentir, Psych. 152.
Repercussion, Ontol. 508.
Répétition, Ontol. 291.
Répit, Ontol. 462.
Repos, Ontol. 448; Psych. 127.

Représentation, Ontol. 163.
Reproduction, Ontol. 293, 668.
Répugnance, Psych. 77.
Répulsion, Ontol. 484.
Résidu, Ontol. 282.
Résistance, Ontol. 62, 451.
Résolution, Psych. 459.
Ressemblance, Ontol. 131; Psych. 399.
Résurrection, Ontol. 669.
Restant, Ontol. 280.
Reste, Ontol. 281.
Restriction, Idéol. 135.
Retard, Ontol. 463.
Retardation, Ontol. 531.
Retardement, Ont. 464, 531.
Rétinite, Ontol. 370.
Rétroversion, Psych. 370.
Réunion, Ontol, 394.
Rêve, Psych. 353.
Revers, Psych. 242.
Réverbération, Ontol. 509.
Ruine, Psych. 293.

S

Sagacité, Psych. 478.
Sagesse, Psych. 507.
Saisissement, Psych. 252.
Sang-froid, Psych. 134.
Satiété, Psych. 79.
Satisfaction, Psych. 121.
Saut, Ontol. 510.
Saveur, Ontol. 21; Psych. 374.

Savoir, Psych. 446.
Scepticisme, Psych. 382.
Science, Psych. 447.
Sélection, Psych. 89.
Sempiternité, Ontol. 541.
Sens, Psych. 13 à 17, 301, 429, 449, 450, 476.
Sensation, Psych. 9, 356; Idéol. 4.
Sensibilité, Ontol. 30; Psych. 1, 3, 355; Idéol. 2.
Sensualité, Psych. 436.
Sentiment, Psych. 8, 10; Idéol. 5.
Séparation, Ontol. 436.
Sérénité, Psych. 132.
Similitude, Ontol. 160.
Simplicité, Ontol. 99; Psych. 542.
Simultanéité, Ontol. 37; Psych. 111.
Sinistre, Psych. 243.
Situation, Ontol. 345, 440.
Soif, Psych. 52.
Solidité, Ontol. 382.
Sommeil, Psych. 328.
Somnambulisme, Psych. 351.
Somnolence, Psych., 327.
Son, Ontol. 19; Psych. 372.
Sophisme, Psych. 408; Idéol. 129.
Sorite, Idéol. 188.
Sort, Ontol, 186, 411.
Sottise, Psych. 549.
Souche, Ontol. 594.
Souci, Psych. 182.
Souhait, Psych. 49.
Soumission, Psych. 386.
Source, Ontol. 600.

Soustraction, Ontol. 308.
Souvenir, Psych. 97; Idéol. 6.
Spécialité, Ontol. 40.
Spoliation, Psych. 232.
Spontanéité, Ontol. 31, 196; Psych. 2, 4.
Stabilité, Ontol. 449, 495.
Stupeur, Psych, 254, 332.
Stupidité, Psych. 548.
Subsister, Ontol. 58.
Substance, Ontol. 14.
Subtilité, Psych. 495.
Succession, Ontol. 38; Psych. 112.
Suffrage, Psych. 191.
Suite, Idéol. 332.
Sujet, Ontol. 611; Idéol. 70.
Sujétion, Psych. 200.
Superfluité, Ontol. 277.
Supériorité, Ontol. 241; Psych. 417.
Supposition, Idéol. 139.
Surabondance, Ontol. 274.
Surface, Ontol. 66.
Surprise, Psych. 257.
Suspension, Ontol. 457.
Syllepse, Idéol. 162.
Syllogisme, Idéol. 182, 184.
Symétrie, Ontol. 171; Psych, 402.
Sympathie, Psych. 66.
Synecdoque, Idéol. 159.
Synthèse, Idéol. 204.
Système, Ontol. 479.

T

Tact, Psych, 477.
Tactilité, Ontol. 61.
Tactique, Psych. 419, 420.
Talent, Psych. 116, 386, 468.
Temps, Ontol. 87; Psych. 422.
Tendance, Ontol. 519; Psych. 59, 461.
Tendresse, Psych. 72.
Tendron, Ontol. 687.
Tentative, Idéol. 109.
Terme, Ontol. 349; Idéol. 54, 57, 191.
Terreur, Psych. 271.
Théorie, Psych. 190.
Tic, Psych. 395.
Tiédeur, Psych. 338.
Timidité, Psych. 418.
Torpeur, Psych. 317.
Tort, Psych. 290.
Toucher, Ontol. 81; Psych. 17, 376.
Tout, Ontol. 392.
Trait, Ontol. 197.
Tranquillité, Ontol. 490; Psych. 122.
Transcendance, Ontol. 264.
Transe, Psych. 219.
Transfiguration, Ontol. 185.
Transformation, Ontol. 183.
Transport, Psych. 102.
Transsubtantiation, Ontol. 186.
Travail, Ontol. 635.
Travailleur, Ontol, 577.
Trève, Ontol. 456.

Tribulation, Psych. 220.
Tristesse, Psych. 183.
Trivialité, Psych. 527.
Tronc, Ontol. 595.
Trop, Ontol. 278.
Trouble, Psych. 181.
Type, Ontol. 605.

U

Uniformité, Ontol. 155; Psych. 391.
Union, Ontol. 55, 176.
Unité, Ontol. 98, 129; Psych. 390.
Utilité, Ontol. 74; Psych. 424.

V

Vacillation, Psych. 260.
Vapeur, Ontol. 355.
Variabilité, Ontol. 125, 148; Psych. 558.
Variété, Ontol. 101; Psych. 562.
Végétal, Ontol. 373.
Verbe, Idéol. 73.
Verbiage, Psych. 529.
Verbosité, Psych. 529.
Verification, Idéol. 68.
Vérité, Ontol. 97.
Versatilité, Psych. 560.
Vertu, Ontol. 710; Psych. 118.
Verve, Psych. 104.
Vexation, Psych. 229.

Vice, Psych. 119, 388, 389.
Vie, Ontol. 382.
Violence, Psych. 189.
Vision, Psych. 368, 369.
Vitalité, Ontol. 374.
Vitesse, Ontol. 487.
Vivacité, Psych. 481.
Vœu, Psych. 50.
Volonté, Psych. 39, 41.
Volubilité, Psych. 561.
Volume, Ontol. 68.
Volupté, Psych. 139.
Vote, Psych. 91.
Vraisemblance, Ontol. 680.
Vue, Psych. 14.

Z

Zèle, Psych. 494.

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR.

Essai sur la Psychologie. Paris, 1826; 1 v. 8°, 4 fr.

Observations sur le Manuel diplomatique du baron Ch. de Martens. Paris, 1826; 1 v. 8°, 1 fr. 50 c.

Cours de droit public interne et externe. Paris, 1830; 3 v. 8°, 10 fr.

Précis d'un Cours de droit public. Paris, 1830; 1 v. 8°, 2 fr.

Notes au Précis du droit des gens, du conseiller de Martens.

Mémoire sur les moyens de mettre un terme à la guerre civile en Portugal. Paris, 1833; 1 v. 8°, 1 fr.

Observations sur la Charte constitutionnelle de la France. Paris, 1834; 1 v. 12°, 2 fr.

Principes de droit public constitutionnel, administratif et des gens. Paris, 1834; 3 v. 12°, 9 fr.

Projet de Code général d'une monarchie représentative. Paris, 1834; 1 v. 8°, 1 fr. 50 c.

Supplément au guide diplomatique du baron Ch. de Martens. Paris, 1835; 1 v. 8°, 3 fr.

Observations sur le Guide diplomatique du baron Ch. de Martens. Paris, 1835; 1 v. 8°, 2 fr.

Essais sur les Rudimens de la langue allemande. Paris, 1838; 1 v. 8°, 1 fr.

Notes au Droit de la nature et des gens, de Vattel. 1838; 1 v. 8°.

Observations sur la Constitution de la Belgique. Paris, 1838; 1 v. 8°, 2 fr.

Observations sur la Constitution du royaume de Saxe. Paris, 1838; 1 v. 8° 2 fr.

Principles of political economy, by Mac Culloch, abridged. Paris, 1839; 1 v. 12°, 3 fr.

Preliminary discourse or Introduction to a course of political economy. Paris, 1839; 1 v. 12°, 2 fr.

Cours d'études :

1° Précis d'un Cours de philosophie élémentaire. Paris, 1840; 1 v. 12°, 4 fr.

2° Précis d'un Cours d'économie politique. Paris, 1840; 2 v. 12°, 3 fr.

SOUS PRESSE :

3° Précis d'un Cours de droit public, administratif et des gens. 1 v. 12°.

Prelecções philosophicas. Rio de Janeiro, 1813; 1 v. 4°, 5 fr.

Synopse do Codigo do processo civil, segundo as leis e estilos actuaes do foro portuguez. Paris, 1826; 1 v. 12°, 3 fr.

Projectos de Ordenações para o reino de Portugal. Paris, 1830; 3 v. 8°, 10 fr.

**** b.

